Liberté • Égalité • Fraternité
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

ministère éducation nationale

MINISTÈRE
DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR
ET DE LA RECHERCHE

RAPPORT DU CAPES EXTERNE/CAFEP ESPAGNOL

SESSION 2013

CE RAPPORT A ETE ETABLI SOUS LA RESPONSABILITE DE

Mme Caroline PASCAL
(PRESIDENTE),

AVEC LA PRECIEUSE COLLABORATION DE :

- Monique Plaa, Ina Salazar (Commentaire)
- Thomas Faye, Pascal Gosset (Thème)
- Frédéric Brévart, Brigitte Del Castillo (Version)
- Nathalie Boissier, Marie-Pierre Verrier (Choix de traduction)
- Teresa Rodriguez Saintier, Yoanne Emmanuel-Emile (Leçon)
- Jesús Alonso, Paul-Henri Giraud (Etude sur dossier)
- Nathalie Perez-Wachowiak (Agir en fonctionnaire de l'Etat)
- Nancy Berthier, Christine Lavail, Emmanuelle Sinardet, Frédéric Brévart, Yann Perron (directoires sessions 13 et 13-2)

Les rapports des jurys des concours sont établis sous la responsabilité des présidents de jury

SOMMAIRE

- **Composition du jury : p. 3**
- **Remarques générales : p. 6**
- **Statistiques : p. 9**
- **Commentaire dirigé : p. 14**
- **Traduction : p.22**
    - **Thème p. 22**
    - **Version p. 29**
    - **Choix de traduction p. 38**
- **Leçon : p. 41**
- **Etude sur dossier : p. 44**
- **Agir en fonctionnaire de l'Etat : p. 48**
- **Annexes p. 53**
    - **Sujets Agir en fonctionnaire**
    - **Sujets d'ESD**
    - **Sujets de leçon**

COMPOSITION DU JURY

Présidente : Caroline PASCAL	Inspectrice générale de l'Education nationale	Ministère de l'Education nationale PARIS
Vice-présidente : Nancy BERTHIER	Professeur d'université	Université de Paris-Sorbonne Paris IV PARIS
Vice-présidente : Christine LAVAIL	Maître de conférences	Université de Paris Ouest Nanterre La Défense VERSAILLES
Secrétaire général : Yann PERRON	Inspecteur d'académie IPR	Rectorat de ROUEN
AIT BACHIR Nadia	Maître de conférences	Université de Basse-Normandie CAEN
ALCHALABI Frédéric	Maître de conférences	Université de NANTES
ALFONSO Aïtor	Professeur agrégé CPGE	ENC Bessière PARIS
ALONSO CARBALLES Jesús	Maître de conférences	Université Bordeaux III BORDEAUX
ALQUIER Marie-Carmen	PRAG	Université de Paris Ouest Nanterre VERSAILLES
AMIOT Julie	Maître de conférences	Université de Paris-IV Sorbonne PARIS
ARAUJO-JUTZI Isabelle	Professeur Agrégé	Lycée FABER de Metz NANCY-METZ
ARRUE Michèle	Maître de conférences	Université de Paris VIII PARIS
BARO-VANELLY Marie-Christine	Professeur Agrégé CPGE	Lycée militaire de Saint Cyr VERSAILLES
BATAILLE Naima	Professeur Agrégé CPGE	Lycée Faidherbe de Lille LILLE
BAUDRY Paul	Professeur agrégé ATER	Université de Paris IV PARIS
BEE Isabelle	Professeur Agrégé CPGE	Lycée de la Venise Verte de Niort POITIERS
BERTOMEU-VICENS Patricia	Professeur agrégé	Lycée Braque d'Argenteuil VERSAILLES
BLOCH-ROBIN Marianne	PRAG	Université de Marne La Vallée CRETEIL
BOISSIER Nathalie	Professeur Agrégé CPGE	Lycée Faidherbe de Lille LILLE
BOSSAN Marie-Pierre	Maître de conférences	Antenne de Valence
BOUCHIBA-FOCHESATO Isabelle	Maître de conférences	Université de Bordeaux III BORDEAUX
BOUTILLON Marie-Hélène	Professeur agrégé	Lycée Notre-Dame de France PARIS
BOYER Christian	Professeur agrégé CPGE	ENC Bessières PARIS
BREVART Frédéric	IA-IPR	Rectorat de LILLE
CALIAROS Sabrina	IA-IPR	Rectorat de BORDEAUX
CAZENAVE Jean	Professeur agrégé CPGE	Lycée Brémontier de Bordeaux BORDEAUX
CAMPARIO Jean-Luc	Professeur agrégé CPGE	Lycée Lavoisier PARIS
CERRONE David	Professeur agrégé	Lycée Berlioz PARIS
COHEN Hélène	Professeur agrégé	Université du Mirail TOULOUSE
COTE Aurélie	Professeur certifié	Lycée Lambert de Mulhouse STRASBOURG
CRESPEAU Jean-Baptiste	Professeur agrégé	Collège Franklin de Lille LILLE
CUENCA Marta	Professeur agrégé CPGE	Lycée Montaigne de Bordeaux BORDEAUX
CUVILLIER Catherine	Professeur Agrégé CPGE	Lycée Kleber de Strasxbourg STRASBOURG
DALLA-BARBA Sylvain	Professeur agrégé	Lycée C. Bernard Villefranche s/Saône LYON
DARTAI-MARANZANA Nathalie	Maître de conférences	Université de Lyon 2 LYON
DAUBERT Héloïse	Professeur Agrégé	Lycée Descartes d'Anthony VERSAILLES
DEL CASTILLO Brigitte	Professeur agrégé CPGE	Lycée Kléber de Strasbourg STRASBOURG
DIAZ BLANCO Alberto	Professeur certifié	Lycée Follereau de Belfort BESANCON
DI BENEDETTO Christine	Maître de conférences	Université Nice - Sophia Antipolis NICE
DI CIO Mariana	Maître de conférences	Université Paris 3 PARIS
DIROU Bouchra	Professeur certifié	Lycée G. Apollinaire de Thiais CRETEIL
DOBROWOLSKI Caroline	Professeur agrégé CPGE	Lycée Wallon de Valenciennes LILLE
DRUEL Christine	Professeur agrégé	Lycée Blaise Pascal, Orsay VERSAILLES
DUCHENNE Caroline	Professeur Agrégé CPGE	Lycée Fénelon PARIS
DULOU Jérôme	Professeur agrégé	Lycée Jules Ferry PARIS
DUMORA Florence	Maître de conférences	Université de REIMS
DURAN FROIX Stéphane	Maître de conférences	Université de Bourgogne DIJON
EMMANUEL-EMILE Yoanne	Professeur agrégé	IUFM de LA MARTINIQUE
FAYE Thomas	Maître de Conférences	Université de Limoges LIMOGES
GAYCHET Arnaud	Professeur certifié	Lycée Voltaire PARIS

GILBERT Françoise	Maître de Conférences	Université du Mirail TOULOUSE
GIRAUD Paul-Henri	Professeur des Universités	Université de Lille III LILLE
GOBBE-MEVELLEC Euriell	Maître de conférences IUFM	Université du Mirail TOULOUSE
GOMEZ Maria	IA-IPR	Rectorat de Créteil CRETEIL
GONZALEZ Jean-Claude	Professeur certifié	Lycée Charles de Gaulle Longperrier CRETEIL
GOSSET Pascal	Professeur agrégé	Université de Cergy Pontoise VERSAILLES
GUYONNET Jean-Marie	Professeur Agrégé CPGE	Lycée Montaigne de Bordeaux BORDEAUX
HAGEN Jordi	Professeur agrégé CPGE	Lycée Jean Jaurès de Reims REIMS
HENIN Florence	IA-IPR	Rectorat de NANTES
HERARD Arnaud	Professeur agrégé CPGE	Lycée Henri Moissan de Meaux CRETEIL
HERNANDO Rosita	Professeur agrégé	Lycée P. D'ailly de Compiègne AMIENS
HERZIG Carine	Maître de conférences	Université de Bordeaux III BORDEAUX
HOUDAYER Marie	Professeur Agrégé CPGE	Lycée Janson de Sailly PARIS
HOURDIN Gaëlle	PRAG	Université du Mirail TOULOUSE
HURTADO-RAMON Dolores	Professeur certifié	Lycée Jean Rostand de Chantilly AMIENS
IMPARATO-PRIEUR Sylvie	Maître de conférences	Université Paul Valéry de MONTPELLIER
ITURRALDE Xavier	Professeur Agrégé	Lycée P-G de Genne de Cosne s/Loire DIJON
JEANNEAU Pascale	Professeur certifié	Collège privé du Sacré Cœur VERSAILLES
KERFA Sonia	Maître de Conférences	Université Louis Lumière, Lyon-2 LYON
LALISSE-DELCOURT Nathalie	PRAG	Université de Paris X VERSAILLES
LALOYE Patrice	Professeur agrégé CPGE	Lycée Le Parc de Lyon LYON
LAMARI Naima	PRCE docteur	Université de Picardie Jules Verne AMIENS
LARRECQ Jean-Luc	Professeur agrégé CPGE	Lycée Barthou de Pau BORDEAUX
LASSERRE DEMPURE Odile	Maître de conférences	Université Sud de Toulon NICE
LAURENT Pénélope	Maitre de conférences	Université de Perpignan MONTPELLIER
LAVAUD Marie-Pierre	Maître de conférences	Université de Paris IV PARIS
LENOIR Pascal	Maître de conférences	Université d'Angers NANTES
LEROY Christine	Professeur Agrégé CPGE	Lycée Thiers de Marseille MARSEILLE
LILLO Isabelle	Professeur agrégé CPGE	Lycée Pothier d'Orléans ORLEANS-TOURS
LOMBARDERO MENENDEZ Nuria	Professeur agrégé CPGE	Lycée Thiers de Marseille MARSEILLE
LOPEZ IZQUIERDO Marta	Maître de conférences	Université de Paris 8 PARIS
MALPELET Hervé	Professeur agrégé	Lycée Jules Siegfried PARIS
MANNECHEZ Yves	IA-IPR	Rectorat de LA REUNION
MARCELESI Simone	Professeur certifié	Lycée Louis le Grand PARIS
MARISCAL Isabelle	Professeur agrégé	Lycée Fénelon PARIS
MARTIN Jean-Christophe	Professeur Agrégé	Lycée M. Luther King de Bussy St G. CRETEIL
MARTIN SANCHEZ Antonio	Professeur agrégé CPGE	Lycée Montaigne BORDEAUX
MARTINEZ Anna	Professeur agrégé	Lycée Marc Chagall de Reims REIMS
MARTINEZ VASSEUR Pilar	Professeur d'Université	Université de NANTES
MARTOS Elise	PRAG	Université de Pau BORDEAUX
MASSABUAU Karine	Professeur agrégé	Lyc. J. d'Albret St Germain en L.VERSAILLES
MERIQUE Cyril	Professeur agrégé	TZR BESANCON
MILLET Sylvie	Professeur agrégé	Lycée Camille Claudel de Troyes REIMS
MITAINE Benoît	Maître de conférences	Université de Bourgogne DIJON
MUNOZ Esther	Professeur agrégé	Lycée Blomet PARIS
PALOMAR Gregoria	Maître de conférences	Université de Lorraine NANCY-METZ
PELAGE Catherine	Maître de conférences	Université d'Orléans ORLEANS
PELIAN Julie	Professeur Agrégé CPGE	Lycée Guist'hau de Nantes NANTES
PELLISTRANDI Claire	Professeur agrégé	Maison de la Légion d'honneur CRETEIL
PEREZ-WACHOWIAK Nathalie	IA-IPR	Rectorat d'Aix AIX- MARSEILLE

PERRIN Aurore	Professeur agrégé	Université du Littoral Côte d'Opale LILLE
PINCHENET SCHWINDT Carine	Professeur certifié	Lycée Jean Lurçat de Martigues MARSEILLE
PINEAU Pierre	Professeur agrégé	Lycée Grandmont de Tours O-TOURS
PLAA Monique	Maître de conférences	Université de Marne la Vallée CRETEIL
PROT Frédéric	Maître de conférences	Université de Bordeaux III BORDEAUX
PUGIBET Véronique	Maître de conférences	Université de Paris IV IUFM PARIS
QUILLEVERE Jean-François	professeur certifié	Collège Molière de Bouille Loretz POITIERS
RIMBOT Emmanuelle	Maître de conférences	Université Jean Monnet SAINT-ETIENNE
ROCCA SERRA POMARES Nathalie	Professeur agrégé	Lycée La Fourragère de MARSEILLE
RODRIGUES Denis	Professeur d'université	Université de Rennes RENNES
RODRIGUEZ SAINTIER Teresa	Maître de conférences	Université du Mirail TOULOUSE
RUIZ José-Manuel	Professeur agrégé	Lycée Louis Barthou de Pau BORDEAUX
SABBAH Jacqueline	Maître de Conférences	Université de Paris III
SAINT-ANDRE Eneko	Professeur agrégé	Lycée Henri Matisse de Vence NICE
SALAZAR Ina	Professeur des Universités	Université de Caen CAEN
SAN MIGUEL Alfonso	Professeur certifié	Mais. Légion d'honneur St Denis CRETEIL
SCIBETTA Laura	Professeur Agrégé	Lycée Henri Matisse de Vence NICE
SINARDET Emmanuelle	Professeur d'Université	Univ. de Paris O. Nanterre La Déf. VERSAILLES
SINTADO Antonio	Professeur certifié	Lycée F. Tristan de Noisy-le-Grand CRETEIL
STEFFEN Isabelle	Maitre de conférences HDR	Université de Lille 3 LILLE
SUARDI Jean-Marc	Professeur certifié HC	Lycée Camille Jullian de BORDEAUX
TERRASA Jacques	Professeur d'Université	Université de Provence AIX-MARSEILLE
TORRECILLA José	Professeur Agrégé CPGE	Lycée Carnot de Dijon DIJON
VICENTE LOZANO José	Professeur des Universités	Université de Rouen ROUEN
VILCHEZ Rafael	Professeur agrégé CPGE	Lycée Montaigne de Bordeaux BORDEAUX
ZUILI Marc	Professeur des universités	Univ. de St Quentin en Yv. VERSAILLES

REMARQUES GENERALES

Pour complexe qu'elle ait pu être dans l'organisation des préparations aux deux sessions qui se sont succédé, cette année 2013 ne présentait pas de nouveautés pour les candidats. Elle se trouve par ailleurs devoir être la dernière à proposer des épreuves sous le format mis en place en 2011 par ce même jury. Le rapport proposé à la lecture des candidats sera donc volontairement moins détaillé ; ils y trouveront néanmoins les conseils généraux, valables quelle que soit la forme prise par les épreuves à venir, ainsi que les corrigés qui leur permettront d'analyser et de comprendre leurs résultats.

En ce qui concerne les données statistiques, il convient de noter que la moyenne du dernier admis au CAPES est, cette année, légèrement remontée par rapport à la session précédente : 7,88 (7,38 en 2012). De la même manière, la barre d'admissibilité est remontée de presque un point : 6,25 (5,38 en 2012). Enfin, la moyenne des admis a suivi la même courbe atteignant cette année 10,68, un point de plus que la session précédente. Ces différences d'une année sur l'autre ne sont d'ailleurs pas forcément significatives, mais il est heureux de voir que cette année, où le nombre de postes était équivalent à celui de l'année dernière, a vu remonter les résultats au niveau de 2011 où celui-ci était bien inférieur. Pour ce qui est des candidats au CAFEP, les chiffres sont similaires : moyenne du dernier admis 8,69 pour l'admission, 7,63 pour l'admissibilité, moyenne des admis 10,66. Si les chiffres sont difficilement comparables compte tenu de la différence d'échelle, il convient de noter que les progrès des résultats, alors que les critères de notation restent les mêmes, laissent percevoir une amélioration sensible de la préparation des candidats au CAPES comme au CAFEP, ce dont le jury ne peut que se féliciter.

Comme chaque année, ces résultats, parfois brillants, nous donnent l'occasion de saluer à nouveau les performances des candidats reçus et de les féliciter chaleureusement. Cette année tout particulièrement, le jury a noté d'excellentes prestations lors des deux épreuves orales qui prouvent s'il en était besoin, combien une préparation sérieuse, une bonne connaissance des programmes du concours, une attention aux méthodes attendues et la constitution d'un bagage de culture générale hispanique solide associées à une maîtrise précise et nuancée des deux langues permettent d'obtenir de très bonnes notes. A l'inverse, le jury a de nouveau été frappé par un certain nombre de candidats qui estiment que la maîtrise de l'espagnol comme langue maternelle, un survol des programmes et une aisance à l'oral suffisent à devenir professeur d'espagnol. Nous avons pourtant déjà souvent répété que l'enseignement de langues vivantes dans les classes de l'enseignement secondaire français supposait la maîtrise d'exercices académiques et la connaissance réfléchie des deux systèmes linguistiques en jeu, l'assimilation d'une pratique pédagogique et de programmes précis, la connaissance des droits et des devoirs de l'enseignant. Le CAPES est un concours exigeant, rigoureux et les candidats ne doivent jamais le perdre de vue.

Au-delà de ces mises en garde amplement répétées par le jury depuis trois ans, il tient à rappeler cette année tout particulièrement que le CAPES est un concours de recrutement de futurs professeurs qui devront, dès la rentrée suivante, se présenter devant les classes et les parents d'élèves comme des représentants de l'Institution. Or, si nous avons toujours insisté sur le climat de bienveillance, de respect et de cordialité dans lequel le jury met un point d'honneur à recevoir les candidats, nous attendons néanmoins des candidats qu'ils soient conscients de l'enjeu du concours et de sa fonction emblématique d'entrée dans le métier et, au-delà, dans le corps professoral. Nous avons souvent eu à déplorer une forme de décontraction dans l'expression, la tenue et la présentation de candidats qui n'avaient pas su faire la mue entre leur statut d'étudiant et celui de professeur. Si cette décontraction peut être sympathique et s'il ne s'agit pas de la remplacer par une rigidité forcée et artificielle, il convient d'adopter le ton juste et d'accorder à sa présentation la même valeur qu'à sa préparation. Effectuer cette mue ne pourra qu'aider les candidats lauréats du concours à s'imposer naturellement devant des classes d'adolescents.

Reste à revenir rapidement sur les épreuves qui répondaient aux mêmes critères que les années précédentes. A l'écrit comme à l'oral, sont tombés des textes et documents très classiques qui appartiennent à ce qui devrait être le patrimoine commun des enseignants d'espagnol, quel que soit le niveau des classes où ils auront à intervenir. La préparation au CAPES doit donc se faire dans cet esprit et mettre à profit les trois années de licence pour poser les grands jalons de la culture hispanique de manière à construire un bagage suffisant pour les candidats. Comme les années précédentes, ils ont été trop nombreux à paraître déconcertés par ces textes pourtant très connus, même si quelques-uns ont su produire des analyses brillantes qui ont fait le bonheur du jury.

Comme les années précédentes, le niveau de langue général a semblé préoccupant. La langue espagnole est souvent mal maîtrisée, parfois vraiment martyrisée et quand tel n'est pas le cas, elle reste imprécise et artificielle. Ces remarques, qui s'appliquent à l'écrit aussi, sont flagrantes pour l'oral. Les candidats doivent savoir que la langue contribue pour une part importante à l'évaluation de chaque épreuve. A l'inverse, il convient de mettre en garde les candidats parfaitement bilingues contre un relâchement de l'une ou de l'autre des deux langues à l'oral. Le débit, l'audibilité et le registre doivent être soignés, à la fois pour permettre la meilleure compréhension par le jury et la prise de notes complète, mais aussi pour répondre aux normes qui sont celles d'un concours de la fonction publique. Un espagnol marmonné, un français relâché ne sont pas acceptables et correspondent à cette décontraction déplacée que nous venons de souligner. Trop de candidats confondent aisance et négligence (s'exemptant de la marque de la négation par exemple en français) et oublient que le jury doit prendre leur exposé en notes pour avoir les moyens d'une évaluation fiable et équitable.

Enfin, le jury a été frappé par le nombre de candidats admissibles qui ne se sont pas présentés aux oraux, tout comme de ceux qui ont abandonné en cours de préparation, voire en cours d'épreuve. Cette tendance, déjà soulignée l'année dernière, s'est encore accentuée cette année. Sans doute faut-il voir là un effet ponctuel de la double session, les candidats faisant le choix de se concentrer sur l'une ou sur l'autre. On voit néanmoins poindre un mouvement de renoncement qui s'amplifie et contre lequel nous mettons en garde les candidats. Il est, en effet, dommage de renoncer à la chance que représente l'admissibilité au concours et il est souvent très difficile pour un candidat soumis au stress des épreuves de s'évaluer avec précision et avec une idée réelle et non fantasmée de ce que sont capables de faire les autres. Loin de nous l'idée de juger ou de condamner, mais seulement la volonté d'alerter les candidats et de les encourager à persévérer.

Ces recommandations générales faites, nous commenterons brièvement les changements apportés par la nouvelle maquette du concours 2014 même si nous renvoyons les candidats et les préparateurs aux sujets 0 mis en ligne et à la note de commentaire qui les accompagne.

- Dans l'épreuve de composition, le jury attendra des candidats une problématisation argumentée du dossier qui leur sera présenté. Celui-ci sera composé d'un document au programme et de documents hors programme comme pour l'actuelle épreuve d'ESD. La mise en relation de ces documents doit permettre aux candidats d'envisager la notion issue des programmes de lycées et collèges indiquée sur le dossier sous un angle particulier. Après avoir dégagé cette problématique, les candidats devront la développer et montrer de quelle manière elle est illustrée à la fois par chaque document et par leur association. Pour cette année, le jury n'envisage pas d'ajouter à cette composition une question supplémentaire portant sur l'exploitation didactique directe du dossier.
- L'épreuve de traduction sera composée d'un thème ou d'une version, plus longs que les textes proposés quand les deux exercices l'étaient au sein de la même épreuve, et d'une ou deux questions portant sur la traduction d'un segment retenue par le candidat. Il convient là de montrer une connaissance explicite et réfléchie des deux systèmes linguistiques, de leurs proximités et de leurs différences.
- L'oral 1, la leçon, permettra d'évaluer d'une part la capacité des candidats à faire émerger le sens précis d'un document à travers une analyse approfondie, -travail sur le sens indispensable à tout enseignant- et à tester leur capacité à intégrer dans une séquence pédagogique un ensemble de documents bien compris. Le jury attendra là des candidats qu'ils soient capables de repérer les objectifs culturels, linguistiques, méthodologiques portés par les documents et de mettre en œuvre la séquence qui leur paraîtra la plus appropriée.
- L'oral 2 combinera l'évaluation de la compréhension fine et en contexte d'un document sonore ou audiovisuel et la mise à l'épreuve des candidats sur l'une des missions essentielles du professeur qui porte sur l'évaluation des productions d'élèves. Dès que possible, nous indiquerons aux centres de préparation sous quelle forme technique le document de la première partie sera proposé à l'étude des candidats afin de leur permettre de s'y préparer de la manière la plus adéquate.

Dans le cadre de la rénovation du concours et de la mise en place de ces nouvelles épreuves, il va de soi que les exigences méthodologiques seront moins contraignantes cette année. Comme lors de la précédente réforme, le jury acceptera toute forme prise par l'exposé, écrit comme oral, pour peu qu'elle soit construite, argumentée, cohérente et adaptée aux consignes. Le rapport de cette session 2014 viendra apporter les ajustements nécessaires, mesurés à l'aune de ce que les candidats auront été en mesure de produire.

Il me reste, après ces quelques mots, à remercier très chaleureusement le jury, son engagement et sa disponibilité. Les membres du jury se sont, en cette année de fort recrutement, engagés avec rigueur et dévouement, sans compter leur peine. Ils ont écouté les candidats avec exigence et bienveillance, soucieux d'évaluer avec la plus grande équité. Enfin, je tiens à remercier le Lycée Jean-Pierre Vernant de Sèvres qui a accueilli les oraux du 24 juin au 7 juillet. Grâce à l'accueil et à la disponibilité de l'ensemble des personnels du lycée, et grâce à l'efficacité et à la gentillesse des appariteurs engagés par le SIEC au service du concours, ces oraux ont pu se dérouler dans les meilleures conditions, tant pour le jury que pour les candidats. En cette fin de session, le jury ne peut que se réjouir de la manière dont se sont déroulées les épreuves, écrites et orales, sans incident majeur, dans un climat exigeant, courtois et bienveillant.

Caroline PASCAL
Présidente du jury du CAPES
externe/CAFEP d'espagnol

STATISTIQUES

Bilan de l'admissibilité CAPES EXTERNE ESPAGNOL

Nombre de candidats inscrits : 2431
Nombre de candidats non éliminés : 1751 Soit : 72.03 % des inscrits.

Le nombre de candidats non éliminés correspond aux candidats n'ayant pas eu de note éliminatoire (AB, CB, 00.00, NV).

Nombre de candidats admissibles : 693 Soit : 39.58 % des non éliminés.

Moyenne portant sur le total des épreuves de l'admissibilité

Moyenne des candidats non éliminés : 34.08 *(soit une moyenne de : 05.68/ 20)*

Moyenne des candidats admissibles : 50.19 *(soit une moyenne de : 08.37/ 20)*

Rappel

Nombre de postes : 340

Barre d'admissibilité : 37.50 *(soit un total de : 06.25/* 20)

(Total des coefficients des épreuves d'admissibilité : 6)

Bilan Admissibilité CAFEP CAPES-PRIVE ESPAGNOL

Nombre de candidats inscrits : 527
Nombre de candidats non éliminés : 373 Soit : 70.78 % des inscrits.

Le nombre de candidats non éliminés correspond aux candidats n'ayant pas eu de note éliminatoire (AB, CB, 00.00, NV).

Nombre de candidats admissibles : 60 Soit : 16.09 % des non éliminés.

Moyenne portant sur le total des épreuves de l'admissibilité

Moyenne des candidats non éliminés : 30.84 *(soit une moyenne de : 05.14 / 20)*

Moyenne des candidats admissibles : 55.93 *(soit une moyenne de : 09.32 / 20)*

Rappel

Nombre de postes : 30

Barre d'admissibilité : 45.75 *(soit un total de : 07.63/* 20)

(Total des coefficients des épreuves d'admissibilité : 6)

Bilan de l'admission

Concours : EBE CAPES EXTERNE

Section / option : 0426E ESPAGNOL

Nombre de candidats admissibles : 698
Nombre de candidats non éliminés : 645 Soit : 92.41% des admissibles.

Le nombre de candidats non éliminés correspond aux candidats n'ayant pas eu de note éliminatoire (AB, CB, 00.00, NV).

Nombre de candidats admis sur liste principale : 340 Soit : 52.71 % des non éliminés.
Nombre de candidats inscrits sur liste complémentaire : 0
Nombre de candidats admis à titre étranger : 0

Moyenne portant sur le total général (total de l'admissibilité + total de l'admission)

Moyenne des candidats non éliminés : 98.88 *(soit une moyenne de : 08.24/ 20)*
Moyenne des candidats admis sur liste principale : 118.77 *(soit une moyenne de : 09.90/ 20)*

Moyenne portant sur le total des épreuves de l'admission

Moyenne des candidats non éliminés : 48.94 *(soit une moyenne de : 08.16/ 20)*
Moyenne des candidats admis sur liste principale : 64.07 *(soit une moyenne de : 10.68 / 20)*

Rappel

Nombre de postes : 340

Barre de la liste principale : 94.50 *(soit un total de : 07.88/ 20)*

(Total des coefficients : 12 dont admissibilité : 6 admission : 6)

Bilan de l'admission

Concours : EBF CAFEP CAPES-PRIVE

Section / option : 0426E ESPAGNOL

Nombre de candidats admissibles : 60
Nombre de candidats non éliminés : 52 Soit : 86.67 % des admissibles.

Le nombre de candidats non éliminés correspond aux candidats n'ayant pas eu de note éliminatoire (AB, CB, 00.00, NV).

Nombre de candidats admis sur liste principale : 30 Soit : 57.69 % des non éliminés.
Nombre de candidats inscrits sur liste complémentaire : 0
Nombre de candidats admis à titre étranger : 0

Moyenne portant sur le total général (total de l'admissibilité + total de l'admission)

Moyenne des candidats non éliminés : 105.66 *(soit une moyenne de : 08.81/ 20)*
Moyenne des candidats admis sur liste principale : 124.05 *(soit une moyenne de 10.34/ 20)*

Moyenne portant sur le total des épreuves de l'admission

Moyenne des candidats non éliminés : 49.80 *(soit une moyenne de : 08.30/ 20)*
Moyenne des candidats admis sur liste principale : 63.93 *(soit une moyenne de : 10.66/ 20)*

Rappel

Nombre de postes : 30

Barre de la liste principale : 104.25 *(soit un total de : 08.69/ 20)*

(Total des coefficients : 12 dont admissibilité : 6 admission : 6)

STATISTIQUES DES EPREUVES ECRITES

NOTES MINI ET MAXI DES EPREUVES ECRITES

CAPES				
	NOTE MINI	NOTE MAXI	TOTAL MINI	TOTAL MAXI
101	**101**	**101**	**101**	**101**
PRESENTS	00.00	17.00	00.75	93.00
ADMISSIBLES	02.00	17.00	37.50	93.00
102	**102**	**102**	**102**	**102**
PRESENTS	00.25	15.75	00.75	93.00
ADMISSIBLES	00.25	15.75	37.50	93.00
CAFEP				
101	**101**	**101**	**101**	**101**
PRESENTS	00.50	18.00	02.25	94.50
ADMISSIBLES	04.50	18.00	45.75	94.50
102	**102**	**102**	**102**	**102**
PRESENTS	00.25	14.50	00.75	94.50
ADMISSIBLES	05.50	14.50	45.75	94.50

MOYENNES DES EPREUVES ECRITES

	CAPES ECRIT 1	**CAPES ECRIT 2**	**CAFEP ECRIT 1**	**CAFEP ECRIT 2**
INSCRITS	2431	2431	527	527
PRESENTS	1761	1755	377	375
ADMISSIBLES	693	693	60	60
MOY. PRESENTS	05.62	05.71	05.11	05.14
MOY. ADMISSIBLES	07.99	08.74	08.68	09.96
ECART-TYPE PRESENTS	02.87	03.41	02.72	03.46
ECART-TYPE ADMISSIBLES	02.61	02.58	02.96	02.12

STATISTIQUES DES EPREUVES ORALES

CAPES : MOYENNE PAR EPREUVE ORALE

Epreuve	Admissibles	Présents	Admis	Moy.Présents	Moy. Admis	Ecart type présents	Ecart-type admis
ORAL 1 PARTIE 1	698	658	340	03.74	05.02	02.16	01.97
ORAL 1 PARTIE 2	698	658	340	03.80	04.86	01.89	01.74
ORAL 2 PARTIE 1	698	645	340	05.95	07.82	03.18	02.80
ORAL 2 PARTIE 2	698	645	340	02.83	03.66	01.66	01.52

CAFEP : MOYENNE PAR EPREUVE ORALE

Epreuve	Admissibles	Présents	Admis	Moy.Présents	Moy. Admis	Ecart type présents	Ecart- type admis
ORAL 1 PARTIE 1	60	54	30	03.74	05.07	02.10	01.81
ORAL 1 PARTIE 2	60	54	30	03.91	04.97	01.77	01.64
ORAL 2 PARTIE 1	60	52	30	05.96	07.88	03.30	02.69
ORAL 2 PARTIE 2	60	52	30	02.86	03.39	01.63	01.69

CAPES : TOTAUX PAR EPREUVE ORALE

	Présents				Admis			
Epreuve	Note Mini.	Note Maxi.	Total Mini.	Total Maxi.	Note Mini.	Note Maxi.	Total Mini.	Total Maxi.
ORAL 1 PARTIE 1	00.50	10.00	06.00	114.00	00.50	10.00	27.75	114.00
ORAL 1 PARTIE 2	00.50	10.00	06.00	114.00	01.00	10.00	27.75	114.00
ORAL 2 PARTIE 1	00.50	14.00	06.00	114.00	01.00	14.00	27.75	114.00
ORAL 2 PARTIE 2	00.25	06.00	06.00	114.00	00.50	06.00	27.75	114.00

CAFEP : TOTAUX PAR EPREUVE ORALE

	Présents				Admis			
Epreuve	Note Mini.	Note Maxi.	Total Mini.	Total Maxi.	Note Mini.	Note Maxi.	Total Mini	Total Maxi.
ORAL 1 PARTIE 1	01.00	09.00	10.50	108.00	01.50	09.00	33.00	108.00
ORAL 1 PARTIE 2	01.00	08.50	10.50	108.00	02.50	08.50	33.00	108.00
ORAL 2 PARTIE 1	00.50	13.50	12.75	108.00	03.00	13.50	33.00	108.00
ORAL 2 PARTIE 2	00.50	06.00	12.75	108.00	00.50	06.00	33.00	108.00

RAPPORT SUR L'EPREUVE DE COMMENTAIRE

1) <u>SUJET</u>

Cuento sin moraleja

Un hombre vendía gritos y palabras, y le iba bien, aunque encontraba mucha gente que discutía los precios y solicitaba descuentos. El hombre accedía casi siempre, y así pudo vender muchos gritos de vendedores callejeros, algunos suspiros que le compraban señoras rentistas, y palabras para consignas, eslóganes, membretes y falsas ocurrencias.

Por fin el hombre supo que había llegado la hora y pidió audiencia al tiranuelo del país, que se parecía a todos sus colegas y lo recibió rodeado de generales, secretarios y tazas de café.

-Vengo a venderle sus últimas palabras -dijo el hombre-. Son muy importantes porque a usted nunca le van a salir bien en el momento, y en cambio le conviene decirlas en el duro trance para configurar fácilmente un destino histórico retrospectivo.

-Traducí lo que dice –mandó el tiranuelo a su intérprete.

-Habla en argentino, Excelencia.

-¿En argentino? ¿Y por qué no entiendo nada?

-Usted ha entendido muy bien -dijo el hombre-. Repito que vengo a venderle sus últimas palabras.

El tiranuelo se puso en pie como es de práctica en estas circunstancias, y reprimiendo un temblor, mandó que arrestaran al hombre y lo metieran en los calabozos especiales que siempre existen en esos ambientes gubernativos.

-Es lástima -dijo el hombre mientras se lo llevaban-. En realidad usted querrá decir sus últimas palabras cuando llegue el momento, y necesitará decirlas para configurar fácilmente un destino histórico retrospectivo. Lo que yo iba a venderle es lo que usted querrá decir, de modo que no hay engaño. Pero como no acepta el negocio, como no va a aprender por adelantado esas palabras, cuando llegue el momento en que quieran brotar por primera vez y naturalmente usted no podrá decirlas.

-¿Por qué no podré decirlas, si son las que he de querer decir? -preguntó el tiranuelo ya frente a otra taza de café.

-Porque el miedo no lo dejará -dijo tristemente el hombre-. Como estará con una soga al cuello, en camisa y temblando de terror y de frío, los dientes se le entrechocarán y no podrá articular palabra. El verdugo y los asistentes, entre los cuales habrá alguno de estos señores, esperarán por decoro un par de minutos, pero cuando de su boca brote solamente un gemido entrecortado por hipos y súplicas de

perdón (porque eso sí lo articulará sin esfuerzo) se impacientarán y lo ahorcarán.

Muy indignados, los asistentes y en especial los generales, rodearon al tiranuelo para pedirle que hiciera fusilar inmediatamente al hombre. Pero el tiranuelo, que estaba-pálido-como-la-muerte, los echó a empellones y se encerró con el hombre para comprarle sus últimas palabras.

Entretanto, los generales y secretarios, humilladísimos por el trato recibido, prepararon un levantamiento y a la mañana siguiente prendieron al tiranuelo mientras comía uvas en su glorieta preferida. Para que no pudiera decir sus últimas palabras lo mataron en el acto pegándole un tiro. Después se pusieron a buscar al hombre, que había desaparecido de la casa de gobierno, y no tardaron en encontrarlo, pues se paseaba por el mercado vendiendo pregones a los saltimbanquis. Metiéndolo en un coche celular lo llevaron a la fortaleza y lo torturaron para que revelase cuáles hubieran podido ser las últimas palabras del tiranuelo. Como no pudieron arrancarle la confesión, lo mataron a puntapiés.

Los vendedores callejeros que le habían comprado gritos siguieron gritándolos en las esquinas, y uno de esos gritos sirvió más adelante como santo y seña de la contrarrevolución que acabó con los generales y los secretarios. Algunos, antes de morir, pensaron confusamente que todo aquello había sido una torpe cadena de confusiones y que las palabras y los gritos eran cosa que en rigor pueden venderse pero no comprarse, aunque parezca absurdo.

Y se fueron pudriendo todos, el tiranuelo, el hombre y los generales y secretarios, pero los gritos resonaban de cuando en cuando en las esquinas.

Julio Cortázar, “Cuento sin moraleja”, “Historias de Cronopios y famas –primera edición: 1962”, *in Cuentos completos, 1945-1966,* Alfaguara, 1994, pp. 466-467.

QUESTION

Estudie cómo, en este “cuento sin moraleja”, Julio Cortázar utiliza pervirtiéndolos los mecanismos del cuento tradicional y destaque el efecto producido.

DOCUMENTS ANNEXES

Document 1:

Julio Cortázar nació en Bruselas el 26 de Agosto de 1914, de padres argentinos. Llegó a la Argentina a los cuatro años. Pasó la infancia en Bánfield, se graduó como maestro de escuela

e inició estudios en la Universidad de Buenos Aires, los que debió abandonar por razones económicas. Trabajó en varios pueblos del interior del país. Enseñó en la Universidad de Cuyo y renunció a su cargo por desavenencias con el peronismo. En 1951 se alejó de Argentina y desde entonces trabajó como traductor independiente de la Unesco, en París, viajando constantemente dentro y fuera de Europa. En 1938 publicó, con el seudónimo Julio Denis, el librito de sonetos ("muy mallarmeanos", dijo después el mismo) *Presencia*. En 1949 aparece su obra dramática *Los reyes*. Apenas dos años después, en 1951, publica *Bestiario*: ya surge el Cortázar deslumbrante por su fantasía y su revelación de mundos nuevos que irán enriqueciéndose en su obra futura: los inolvidables tomos de relatos, los libros que desbordan toda categoría genérica (poemas-cuentos-ensayos a la vez), las grandes novelas: *Los premios* (1960), *Rayuela* (1963), *62/Modelo para armar* (1968), *Libro de Manuel* (1973). El refinamiento literario de Julio Cortázar, sus lecturas casi inabarcables, su incesante fervor por la causa social, hacen de él una figura de deslumbrante riqueza. Julio Cortázar murió en 1984.

(a partir de www.literatura.org)

Document 2:

En el mundo de Cortázar el juego recobra esa virtualidad perdida, de actividad seria y de adultos, que se valen de ella para escapar a la inseguridad, a su pánico ante un mundo incomprensible, absurdo y lleno de peligros. Es verdad que sus personajes se divierten, jugando, pero muchas veces se trata de diversiones peligrosas, que les dejarán, además de un pasajero olvido de sus circunstancias, algún conocimiento atroz, o la enajenación o la muerte.

En otros casos, el juego cortazariano es un refugio para la sensibilidad y la imaginación, la manera como seres delicados, ingenuos, se defienden contra las aplanadoras sociales o, como escribió en el más travieso de sus libros –Historias de cronopios y de famas- "para luchar contre el pragmatismo y la horrible tendencia a la consecución de fines útiles". Sus juegos con alegatos contra lo prefabricado, las ideas congeladas por el uso y el abuso, los prejuicios y, sobre todo, la solemnidad, bestia negra de Cortázar cuando criticaba la cultura y la idiosincrasia de su país.

Pero hablo del juego y, en verdad, debería usar el plural. Porque en los libros de Cortázar juega el autor, juega el narrador, juegan los personajes y juega el lector, obligado a ello por las endiabladas trampas que lo acechan a la vuelta de la página menos pensada.

Mario Vargas Llosa, "Prólogo" in Julio Cortázar, *Cuentos completos, 1945-1966*, Alfaguara, 1994, p 16.

2) <u>CORRIGE</u>

Le conte relève des **formes premières du récit ;** héritier de formes antérieures à l'écrit, il est associé **à la culture orale des peuples.** Avec pour point de départ « il était une fois », **les contes traditionnels** proposent une histoire dont le schéma peut être ramené à quelques principes simples dont Propp a tiré un ensemble de règles qui serviront de base aux études de poétique dans la deuxième moitié du XXème. **La forme « conte » a constamment évolué et n'a jamais cessé d'être pratiquée.** Le genre a eu un grand succès auprès des auteurs latino-américains les plus prestigieux, Cortázar, Borges, Fuentes, García Márquez, etc. Alors que le roman abolit les frontières entre les genres qu'il convoque et vampirise, le conte, comme toutes les formes brèves, reste attaché à des

contraintes formelles qui lui sont spécifiques même si, chacun des auteurs lui imprime sa marque propre.
Cuento sin moraleja peut être divisé en 4 parties :
- La vie du marchand de mots et son initiative 1-7
- Le marchand de mots et le tyranneau font affaire 8-39
- Mort du tyranneau et du marchand de mots -40-48
- La vie des mots après la mort du marchand 49-56
Cuento sin moraleja, dès le titre, établit une manière de pacte de lecture fondé sur le détournement : traditionnellement un conte a une morale. Le conte traditionnel se veut porteur d'une lecture qui vaut pour tous et à laquelle chacun doit adhérer. Les documents d'accompagnement, et tout particulièrement le second, signalent que Cortázar aimait à s'amuser des conventions. Cortázar écrit en 1962, année où, précisément, la question de l'écriture et du politique en Amérique latine se posait avec acuité comme une question de morale, un conte qui traite du pouvoir et récuse la morale. Mais le jeu avec la morale **n'est que l'aboutissement d'un jeu plus général qui concerne l'ensemble des paramètres du conte traditionnel.** Pour aborder la question du jeu avec les règles traditionnelles du conte et envisager l'effet qui en résulte, on procédera de la manière suivante : lors d'une première étape, on abordera la question des formes du détournement et de leurs implications ; dans un deuxième temps, on centrera la réflexion sur les enjeux du texte, la représentation de la littérature dans son rapport au politique, en fonction précisément du jeu avec les modalités d'écriture du conte.

1. Basée sur des éléments du conte traditionnel : une écriture en décalage

A. Les éléments du conte traditionnel

- L'indéfinition du narrateur -y compris à l'heure de la morale –ici, du refus de la morale ; le narrateur anonyme et omniscient de « Il était une fois » est totalement absent, comme ici ; l'omniscience fonde la morale dans le conte traditionnel : transcendante, elle ne saurait être discutée.
- **Les personnages sont indéterminés : «** *el hombre* », « *el tiranuelo* » : ils ont le caractère général du bûcheron, de l'ogre, du roi ; **généralité indispensable à la valeur d'exemplarité du conte traditionnel** –valeur requise pour établir une morale compréhensible par la diversité des lecteurs, et ce, par delà le temps d'écriture de la fable. C'est parce qu'ils sont indéterminés que les personnages du conte traditionnel sont compréhensibles aujourd'hui. Le conte traditionnel, parmi les personnages exemplaires, privilégie le roi ou un équivalent qui donne une image globale de la société ; le tyranneau et ses généraux occupent la position dominante qu'occupe le roi dans les contes traditionnels.
- Organisation de la narration : le conte de Cortázar contient très peu d'éléments descriptifs.
- **La digression** : du début à la fin, il est structuré sur une tension unique comme un conte traditionnel ; dans un des rares textes que Cortázar ait écrit sur le conte, il insiste : il faut, dit-il, **qu'il y ait une tension et une densité** pour que le conte « marche » ; la tension et la densité sont particulièrement remarquables ici, comme le prouve le découpage du conte (voir introduction) ; la densité, d'ailleurs, **tend à remplacer les épreuves successives par la linéarité dans l'agencement des épisodes.**
- **L'ouverture temporelle en fin de conte** : en clôture, les contes ont une ouverture, sur le principe « ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants » qui pérennise ce qui a été raconté ; après les turbulences racontées, une stabilité est enfin établie sur la durée. Cortázar a adopté le même schéma : après les morts successives, les mots retrouvent leur destin dans l'intemporel et final « *pero los gritos resonaban de cuando en cuando en las esquinas.* »
Conclusion : on pourrait conclure que les éléments structurants sont tous empruntés à la tradition ; on pourrait même ajouter qu'on aurait pu faire mention d'un élément merveilleux : le héros du conte est marchand de mots « *vendía gritos y palabras* », mais cet effet de merveilleux rentre en contradiction **avec l'ancrage au réel** que constituent le tyran, les militaires, leur goût pour la torture, leur pratique zélée de l'assassinat. On s'éloigne des codes du conte traditionnel **qui tient le réel dans les limites prudentes de l'abstraction.** Or, **on a ici un monde où les références à la réalité latino-américaine abondent** (la scène se passe en Argentine) **et, contrairement à ce qui se passe dans le conte traditionnel, tous les personnages meurent y compris le « héros** » ; et il meurt dans un monde bien plus compliqué que celui du conte traditionnel.

B. Effet de détournements

1) détournement par le sourire

- Le conte traditionnel est toujours sérieux : pour être efficaces, la peur, l'émotion, le merveilleux, l'horreur, etc., doivent être pris en compte sans recul ni distance. Or, le rire cherche à créer une

distance ; avant même de comprendre les enjeux du conte, dès la première lecture, Cortázar invite son lecteur à sourire de multiples manières :
- par l'établissement de listes énumeratives chaotiques: '*así pudo vender muchos gritos de vendedores callejeros, algunos suspiros que le compraban señoras rentistas, y palabras para consignas, eslóganes, membretes y falsas ocurrencias'; 'lo recibió rodeado de generales, secretarios y tazas de café'. 'Y se fueron pudriendo todos, el tiranuelo, el hombre y los generales y secretarios, pero los gritos* (…) –ici, **il y a une drôlerie de ton:** "*pudrirse*" pour des humains, et des humains énumérés comme s'ils n'avaient aucune importance : il s'agit d'une version guignol des hécatombes tragiques ;
- par la drôlerie de la situation : -" *Traducí lo que dice- mandó el tiranuelo a su intérprete./-Habla en argentino, Excelencia"; "esperarán por decoro un par de minutos, pero cuando de su boca brote solamente un gemido entrecortado por hipos y súplicas de perdón (porque eso si lo articulará sin esfuerzo) se impacientarán y lo ahorcarán*"; la manière dont un simple marchand de mots fait le descriptif précis de la mort du tyranneau est très drôle et absolument paradoxale : "*como usted estará con una soga al cuello, en camisa y temblando* …";
- par les effets d'inversion : une dictature est, en principe, détestable et, toujours en principe, exceptionnelle : ici, c'est une chose tout ce qu'il y a de plus triviale : « *al tiranuelo del país, que se parecía a todos sus colegas"; "calabozos que siempre existen en estos ambientes gubernativos*", etc. Dans "*el tiranuelo, que estaba-pálido-como-la-muerte*" les tirets renvoient le lecteur à un cliché et s'en amusent manifestement.
Conclusion : on a beau comprendre, d'entrée, qu'il s'agit d'un texte où il est question de l'arbitraire, de la violence du pouvoir, de la dictature, il apparait que l'auteur sollicite distance, légèreté et amusement de la part de son lecteur : il joue avec les codes la lecture sérieuse et d'adhésion que requiert le conte traditionnel.

2) Détournement par la construction des personnages

Dans le conte traditionnel, le personnage rentre dans une typologie (Propp): il ne change pas au cours du conte : la situation configurée au départ ne change pas non plus. Dans *Cuento sin moraleja* tout bouge.
- La construction d'un personnage « faible » qui, finalement, ne s'avère pas si faible : le marchand de mots, sans importance, aurait-on pu croire, **prend l'initiative de l'action** –il va voir le dictateur ; il prend l'initiative de l'affaire– « *configurar fácilmente un destino histórico retrospectivo* » -programme ambitieux s'il en est et sans doute empreint d'ironie. Il devient alors l'homme sage, l'observateur averti, celui qui connait la face cachée des choses : l'attente assassine des généraux et le destin du dictateur en place –et le texte (le narrateur et l'auteur) lui donne raison.
Ainsi, un personnage en principe très secondaire, quasi dérisoire, socialement lié à la rue, acquiert une supériorité inattendue.
De plus, le marchand de mots a **l'étoffe héroïque de ceux qui ne cèdent devant rien** :
- il a vendu les mots au tyran, mais il a gardé sa légèreté insouciante : on le retrouve symboliquement sur le marché, « *vendiendo pregones a los saltimbanquis* » : le succès de son entreprise ne l'a pas changé;
- **il vend ses mots au dictateur, mais il refuse de les vendre aux généraux** : il sera torturé, mais il ne cèdera pas, en clair : il refuse de *se* vendre –« *y lo torturaron para que revelase cuáles hubieran podido ser las últimas palabras del tiranuelo. Como no pudieron arrancarle la confesión, lo mataron a puntapiés*" ; tout l'art de Cortázar est de faire entendre ce filigrane épico-héroïque en sourdine, comme si c'était sans importance.
La construction du personnage fort : le dictateur, censé avoir tous les pouvoirs, est dépassé et mis en position de fragilité par le récit très détaillé de la mort qui l'attend (en principe, il est habitué à décréter la mort des autres) ; ensuite, il est surpris par la cohorte des prétendants assassins « *y a la mañana siguiente prendieron al tiranuelo mientras comía uvas en su glorieta preferida »*. D'où il résulte que la toute puissance a des pieds d'argile : le dictateur est dépassé, au figuré, par le marchand de mots qui lui révèle son destin et il est dépassé, au propre, par les généraux qui le tuent. Le tyranneau a un côté guignol dérisoire (insinué d'ailleurs par le mot « *tiranuelo* » qui, paradoxalement, le rend presque touchant, quand il n'a même pas la possibilité de dire les mots qu'il avait finalement eu la prudence d'acheter.
Les personnages sont bien plus compliqués que ceux du conte traditionnel : le faible est finalement puissant, incorruptible et libre ; le fort est dérisoire et finalement faible.
Conclusion : Cortázar s'amuse manifestement à compliquer les personnages en les inscrivant dans une action qui induit **une interaction étrangère au conte traditionnel, fondé sur la répétition simple des épreuves et l'intrusion d'éléments merveilleux qui doivent être lus au premier niveau.** Quels effets produisent le rire et le détournement des codes de construction des

personnages ? Sans doute peut-on y voir une invitation à envisager sous un autre angle autre, loin des conventions prétentieusement et prétendument sérieuses, les rapports complexes de la littérature et de la politique.

2. Réflexion sur les rapports de la littérature et de la politique

A. Littérature et politique

- Un marchand de mots : vendre avant toute chose

Cortázar **récuse la solennité** (voir doc. 2) : il part d'une image « légère » de la littérature qui n'a rien à voir avec ces formes « nobles » (poète, philosophe, romancier…) : la littérature –si l'on peut dire- du marchand des rues se limite à produire des messages en tous genres, oraux, pour les vendeurs à la criée ou les manifestants, écrits, quand il fait office d'écrivain public - à l'occasion, il rédige des lettres d'amour et, dans tous les cas, il vend le tout comme on vend des tapis –ce qui, a priori, n'a rien à voir avec l'art pour l'art de la tour d'ivoire, par exemple.

- Statut de la littérature et du politique :

- L**a littérature se met au service du politique** ; la situation peut sembler paradoxale surtout si on considère que l'homme politique est qualifié de tyranneau et que, pour comble, le littéraire (dit marchand de mots), se propose, de sa propre initiative (c'est lui qui décide d'aller au palais du tyran) de lui faire un portrait décent pour la postérité (ce dont raffolent absolument tous les politiques). En 1962, les formes diverses de tyrannies dans l'Amérique latine d'alors faisaient que certains attendaient des écrivains qu'ils choisissent le bon camp et mettent leur plume au service de la lutte contre les dictateurs et leur cohorte de généraux diversement assassins.

- **La littérature balaye la dictature par hasard** : La dictature est emportée par ricochet et comme incidemment, par-delà même la volonté du marchand de mots et, fait remarquable, c'est après la mort de leur créateur que les mots de la rue, vendus par le marchand de mots de son vivant et toujours vivants après sa mort, deviennent des mots de passe qui en finissent avec la clique des dictateurs. Autrement dit, il est impossible d'établir des liens directs de cause à effet, alors même que les tenants de la littérature engagée supposent que la littérature agit directement sur la marche du monde.

De surcroît, il faut remarquer le choix du mot « contre révolution », « *uno de esos gritos sirvió más adelante como santo y seña de la contrarrevolución que acabó con los generales*" : c'est donc que les militaires, les assassins du tyranneau, et le tyranneau étaient des… révolutionnaires ; manifestement, Cortázar s'amuse à dérouter son lecteur et il remet en question le cliché qui veut que les révolutionnaires seraient plutôt les « gentils » de l'Histoire -surtout dans les années 60.

-**La littérature joue librement avec la politique :** de son vivant, l'homme des mots n'est pas l'humble serviteur du politique : il prend l'initiative de proposer sa collaboration au « tyranneau », mais, avec les généraux, il devient résistant au prix de sa vie. Il perd la vie mais il n'a jamais perdu le droit de faire comme il l'entendait de vendre ses mots au tyran et de dire non. Cortázar se garde bien de fournir la moindre explication -on appréciera le silence du narrateur et l'absence de toute justification psychologique : la liberté est un absolu qui n'a de compte à rendre à personne. Dans ce cas, de quelle morale parle-t-on?

B. la question de la morale

Du refus du marchand de vendre, au prix de sa vie, ses mots aux généraux assassins, on peut tirer la conclusion que, sans qu'il y paraisse, derrière la légèreté constante du ton et l'arbitraire des décisions, il y a **une éthique**, mais éloignée des attendus de la morale qui voient le triomphe du bien sur le mal, du gentil sur le méchant ; ici, comme l'indique le titre, il y a, **clairement énoncé, un refus de la morale** faite de conventions, de bon sens et d'évidences (tout ce que Cortázar récuse, cf. doc. 2) ; déjà Perrault jouait à proposer deux morales extrêmement différentes, offrant ainsi au lecteur deux angles de lecture qui ne se recoupaient pas nécessairement. Cortázar joue sur le contrepoint entre la revendication, affichée dès le titre, de récuser la morale et des formes insinuées de morale proposées à la sagacité du lecteur. On trouve :

- **la morale des assassins**, celle qu'ils ébauchent sans y rien comprendre : "*Algunos, antes de morir, pensaron confusamente que todo aquello había sido una torpe cadena de confusiones y que las palabras y los gritos eran cosa que en rigor pueden venderse pero no comprarse, aunque parezca absurdo*". Enoncée par les assassins (humour de paradoxe : les assassins, en général, s'intéressent peu à la morale), la morale échappe même à ceux qui tentent de l'articuler (humour) ; les généraux, sans rien comprendre aux aspects complexes et contradictoires de la relation mots/politique tirent la bonne conclusion : « *las palabras pueden venderse pero no comprarse* » et, au fond, ce serait bien là la morale de l'histoire : la liberté qui n'a de compte à rendre qu'à elle-même.

- Cortázar insinue u**ne autre morale** : dans la dernière phrase, où la morale est conventionnellement attendue, on lit, sur l'air de "*colorín, colorado, este cuento se ha acabado"* : « *Y se fueron pudriendo*

todos, el tiranuelo, el hombre y los generales y secretarios, pero los gritos resonaban de cuando en cuando en las esquinas." On pourrait lire: "Les hommes meurent, les mots survivent" ; hommage discret, mais certain à la force des mots y compris –surtout?- de la rue et preuve, si besoin était, qu'ils n'ont de compte à rendre qu'à eux mêmes.

C. Le statut de la littérature

- Cortázar se défiait de l'engagement politique et le conte est en fort décalage avec la notion d'auteur engagé : ici, l'homme des mots est plutôt dégagé de toute contrainte attendue -–il fait partie de ces héros qui abondent dans l'œuvre de Cortázar qui paient leur refus de la contrainte de leur vie (voir doc. B).

- Cortázar était convaincu que la littérature ne pouvait se concevoir sans une totale liberté. On remarque que **les mots de la rue résonnent dans la dernière phrase comme des coups de feu**, signal de quelque révolution ou contre révolution possible ; le conte est un hommage aux mots, à ceux qui les font vivre **(aux plus humbles d'entre eux en particulier), mais aussi à la force et à l'indépendance des mots (de la littérature) dont le pouvoir porte loin, au-delà même** de la volonté de leur « marchand ».

- **le *Cuento sin moraleja* joue avec les conventions et les récuse définitivement**. Le conte n'est pas engagé au sens où on l'entend habituellement -instrumentalisation de la littérature pour servir une idéologie- mais c'est un texte engagé et révolutionnaire, au sens où l'entend Cortázar : il s'agit, prioritairement, d'une part, d'écrire la complexité, d'autre part, d'écrire pour des lecteurs que l'on entraîne à la complexité en compliquant leur représentation du monde ; d'où le porte-à-faux constant, les situations paradoxales, la morale esquivée, l'importance de la légèreté pour dire la gravité (voir document A). Bref, la vraie morale de l'histoire serait donc que « lire, c'est d'abord rire de toutes les facilités attendues ».

Conclusion : Un conte simple qui revendique la tradition, s'en amuse et la détourne constamment : porte-à-faux, décalages, paradoxes et autres traits d'humour invitent le lecteur à repenser le rapport des mots et du politique ; à interroger leurs liens et les conventions qui lient la littérature et la politique. Ecrit du temps des dictatures et des auteurs engagés, le conte revendique un double engagement : dire la complexité du monde, d'une part, et, d'autre part, entraîner le lecteur à assumer seul ce qu'il faut penser des choses et du monde. En récusant ostensiblement la rhétorique didactique de la morale convenue pour insinuer, en mode mineur et constamment ludique, de possibles morales, Cortázar joue avec les attentes de celui qui lit et l'invite à prendre activement part au jeu de l'écriture en assumant sa responsabilité de lecteur.

3) REMARQUES ET CONSEILS

A. Remarques

Le sujet du commentaire, *Cuento sin moraleja,* de Julio Cortázar, faisait appel à des connaissances aussi bien littéraires qu'historiques, associées non seulement à l'Amérique latine et à sa tradition mais aussi à une culture générale universelle, par la place centrale du conte traditionnel et la réflexion morale qui l'animait. Julio Cortázar étant un auteur canonique des lettres hispano-américaines et le conte, un genre majeur du sous-continent, l'exercice permettait donc de vérifier les acquis de base de la formation universitaire. Le commentaire à partir de ce sujet a donné lieu à de belles réussites mais il a aussi révélé des faiblesses et des lacunes méthodologiques et interprétatives qu'il convient d'identifier :

Au niveau de la démarche analytique :

L'introduction :

- dans de nombreux cas l'introduction est bancale, le candidat se contente de reproduire des extraits des documents annexes en guise de présentation du texte et de l'auteur, sans un souci de pertinence quant au choix des données présentées.
- l'annonce du travail est peu claire, incomplète, souvent limitée à une reformulation de la question sous forme de problématique, sans justification des parties ou mouvements de l'analyse. Le sujet (ici le conte et la tradition) n'est pas véritablement posé.

Le développement :

- il a été souvent remarqué l'absence d'une véritable analyse et le recours fréquent à la paraphrase, à la description des actions et personnages et/ou le recours aux données des documents annexes, comme si ces derniers pouvaient se substituer à l'analyse personnelle demandée aux candidats.

- la difficulté de proposer une véritable analyse s'est aussi traduite par la présence d'une simple énumération des procédés du conte qui avaient été adoptés par Cortázar sans une réflexion quant aux sens du texte, ou bien, par le simple repérage de divers champs lexicaux.
- la réflexion personnelle, dans certains cas, était absente, substituée par le plaquage d'un cours ou de grandes vérités prétendues sur la littérature n'émanant pas directement du texte ni suscitée par la question posée.
- s'il est certain que l'analyse littéraire a besoin d'outils méthodologiques de narratologie et stylistique, il est indispensable de les maîtriser pour pouvoir les manier et en tirer profit. Il a été remarqué l'emploi d'un jargon non maitrisé : la confusion permanente entre « narrateur extradiégétique » et « narrateur hétérodiégétique » l'effet « *in medias res* », la mention de figures littéraires mal connues (que d'hyperbates pour des inversions sujet/verbe !). Outre ces emplois erronés, ces catégories n'ont pas été reliées au sens, comme il le fallait, ni employées pour expliquer un effet d'écriture, une idée.

Par rapport à la problématique, les carences récurrentes ont été les suivantes :
- Une vision très réduite du "conte traditionnel" qui se limitait au conte de fées et une difficulté d'analyse des mécanismes et dispositifs propres au conte.
- Des difficultés à identifier l'humour du texte et à percevoir son intention ludique et critique.
- Une absence de mise en relation du conte traditionnel et du contexte historique argentin.

Quant à la langue et à l'expression:
- de nombreuses copies ont montré des fragilités et des lacunes graves : barbarismes verbaux et lexicaux, solécismes et gallicismes, quelques exemples : "*Nos da a ver*", "la análisis*", "tiran*" (pour tirano), "son ellos que*", "el uno siendo*", "acaban al mismo plano*", "el poco del valor que pueden*", "mayoridad*", "segundarios*", "se le puede suceder otro*", "nos transporta en*", "alabanzarlo*", "la hora llegada es la muerte*", "la tipo de palabra*", "JC vale de mecanismos**".
- Le registre de langue qui convient n'est pas toujours tenu : il a été remarqué l'emploi de formulations familières ou simplement « expressives » (exemple : "*el final es muy fuerte*"), qui révèlent des carences dans la connaissance des différents registres et le manque d'un lexique analytique adéquat.
- Le développement n'est pas un plan détaillé avec des a/, b/ ; séries de tirets... Certains candidats se sont contentés d'un style télégraphique avec, en guise de développement, un plan détaillé avec des a/ , b/ ; des séries de tirets ... sans qu'il y ait des phrases véritablement construites et structurées.

B. Conseils

Il n'est pas inutile de rappeler que la méthode d'analyse, ici du commentaire, est fondamentale : il faut toujours partir du texte, respecter le plan annoncé, savoir citer à bon escient, en veillant au bon sens du propos et à l'honnêteté de la démarche. "Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement" : il ne s'agit pas de rechercher la prouesse stylistique, mais de s'exprimer dans une langue correcte, précise et claire, au service d'un projet argumentatif qui doit être tenu jusqu'à la fin. En ce sens, il est indispensable de savoir rédiger une introduction et une conclusion, de doser les apports culturels, littéraires et personnels, de citer le texte correctement. Quant au développement, il implique une démonstration et une pensée en action, l'analyse doit être articulée, se dérouler en différentes étapes ; il faut éviter un catalogue pur et simple d'observations.

Concernant le maniement des documents annexes : il est conseillé de bien lire les documents annexes et de savoir les utiliser comme tels et non en tant que faisant partie du texte à analyser. Pour cela, une analyse approfondie des documents d'accompagnement s'impose car ces documents emploient des termes qui demandent à être définis et pensés afin d'éviter un réemploi erroné pouvant conduire au contresens. Par exemple, l'expression dans la présentation de Cortázar "*su incesante fervor por la causa social*" a souvent été réutilisée comme gage d'un engagement contre les dictatures des plus réducteur. De même, une analyse précise des termes du texte de Vargas Llosa, tels que "*juego", "diversiones peligrosas", "luchar contra el pragmatismo [...] la consecución de fines útiles", "alegatos contra lo prefabricado [...] y sobre todo, la solemnidad*", auraient permis aux candidats de mieux saisir et commenter l'humour du texte, dans son fond et dans sa forme.

RAPPORT SUR L'EPREUVE DE THEME

1. Texte proposé :

Les larmes jaillissaient de ses paupières closes, qu'elles gonflaient au passage. Ce n'étaient pas des larmes ordinaires. Elles jaillissaient sans fin, tièdes et idéalement fluides, d'une source profonde, se pressaient à la grille des cils et roulaient enfin, libérées, le long des joues, non en gouttes isolées, mais en ruisseaux zigzagants, comme on en voit sur les vitres les jours de grandes pluies; et la tache de mouillé, près du menton, s'élargissait toujours sur l'oreiller. C'était la preuve que M. Monde ne dormait pas, ne rêvait pas, puisqu'il pensait à un oreiller et non à du sable. Et pourtant, dans sa pensée, ce n'était pas dans une chambre d'hôtel, d'hôtel dont il ne savait même pas le nom, qu'il était étendu. Il était lucide, mais pas de la lucidité de tous les jours, pas de celle qu'on avoue, de celle, au contraire, dont on rougit le lendemain, peut-être parce qu'elle donne aux choses qu'on veut croire banales la grandeur que leur accordent les poètes et les religions.
Ce qui ruisselait de son être par ses deux yeux, c'était toute la fatigue accumulée pendant quarante-huit années, et si ces larmes étaient douces, c'est que maintenant l'épreuve était finie. Il avait abandonné. Il ne luttait plus. Il était accouru de loin – le train n'existait pas, mais seulement un immense mouvement de fuite – il était accouru vers la mer qui, vaste et bleue, plus vivante que quiconque, âme de la terre, âme du monde, respirait paisiblement près de lui. Car, en dépit de l'oreiller dont la réalité était sans importance, il s'était, en bout de course, étendu près de la mer, il était tombé près d'elle, épuisé et déjà apaisé, il était couché de tout son long sur du sable tiède et doré, et il n'y avait plus rien d'autre dans l'univers que la mer et le sable, et que lui qui parlait.

Georges Simenon, *La fuite de Monsieur Monde*, 1945

2. Traduction proposée :

Las lágrimas brotaban de sus párpados cerrados que hinchaban al pasar. No eran lágrimas comunes. Brotaban sin fin, tibias e idealmente fluidas, de una fuente profunda, se acumulaban en la reja de las pestañas y acababan corriendo, liberadas, por las mejillas, no como gotas aisladas, sino como arroyos zigzagueantes como se ven en los cristales los días de grandes lluvias; y la mancha de mojado, cerca de la barbilla, se seguía extendiendo en la almohada.
Era la prueba de que el Sr. Monde no dormía, no soñaba, puesto que estaba pensando en una almohada y no en arena. Y sin embargo, en su mente, no era en una habitación de hotel, hotel cuyo nombre ni siquiera conocía, donde estaba tendido. Estaba lúcido, pero no con la lucidez de todos los días, no con aquella que uno confiesa, con aquella, al contrario, de la que uno se ruboriza al día siguiente, quizás porque da a las cosas que uno quiere creer banales la grandeza que les otorgan los poetas y las religiones.

Lo que fluía de su ser por sus dos ojos, era todo el cansancio acumulado durante cuarenta y ocho años, y si esas lágrimas eran dulces, era porque ahora la prueba estaba terminada. Él había renunciado. Ya no luchaba. Había acudido desde lejos – no existía el tren, sino solo un inmenso movimiento de huida – había acudido hacia el mar que, inmenso y azul, más vivo que nadie, alma de la tierra, alma del mundo, respiraba sosegadamente cerca de él. Pues, a pesar de la almohada cuya realidad era sin importancia, acabado el recorrido, se había tendido junto al mar, se había caído cerca de él, agotado y sosegado ya, estaba acostado cuan largo era en la arena tibia y dorada, y ya no había nada más en el universo que el mar y la arena, y él que estaba hablando.

3. Attentes de l'épreuve et conseils de méthode

Attentes de l'épreuve :

Nous rappellerons ici une fois de plus qu'une épreuve de traduction d'un concours de recrutement des futurs enseignants de l'Éducation Nationale est avant tout un exercice destiné à évaluer **la rigueur et l'exactitude** indispensables à tout futur enseignant dont la tâche sera demain de fixer à son tour une norme à ses propres élèves.
Cela implique en particulier **une lecture attentive** du texte source qu'il convient de **traduire entièrement et exactement**, sans broderie ni omission, si ce n'est les rajouts ou retraits strictement exigés ponctuellement par la transposition d'une langue dans l'autre.
Cela implique également la **parfaite maîtrise de la conjugaison** de chacune des deux langues, et notamment, en espagnol, de **l'accentuation verbale** qui, rappelons-le ici une fois encore, fait partie intégrante de la morphologie verbale et est sanctionnée comme telle dans les copies de concours.

Cela implique, bien entendu, la **maîtrise de la syntaxe** respective de chacune des deux langues et notamment la parfaite maîtrise des points sur lesquels cette syntaxe diverge d'une langue à l'autre. Il va de soi que le candidat prendra garde à ne pas les confondre et s'attachera attentivement à éviter **les calques de traduction**. Ceux-ci (gallicismes en espagnol et hispanismes en français) sont très fâcheux et lourdement sanctionnés dans une copie de concours car ils témoignent d'un manque de vigilance incompatible avec la tâche d'un futur enseignant.
Une fois encore, le texte proposé visait donc à s'assurer de la maîtrise par le candidat des spécificités les plus canoniques de la syntaxe espagnole, qu'un candidat aura étudiées et rencontrées tout au long de sa formation, telles que : la construction adversative « *no…sino* », la tournure de mise en relief « c'est ...que », la traduction du pronom indéfini « on », les emplois respectifs des modes en français et en espagnol, la traduction du relatif « dont », les emplois de « *ser* » et « *estar* », les régimes prépositionnels de certains verbes, etc.

Conseils de méthode :

La maîtrise de cet exercice suppose bien entendu **une préparation exigeante tant sur un plan quantitatif que qualitatif.** Tout au long de sa formation, le futur enseignant aura eu à cœur d'enrichir sa connaissance de la langue par une pratique régulière, assidue et variée ; il se sera par ailleurs constitué de solides outils de travail, notamment sous forme de fiches méthodologiques, indispensables à la pratique du métier qu'il exercera demain.
Nous renvoyons les candidats soucieux d'améliorer leur préparation à cette épreuve à la **lecture des précédents rapports, notamment ceux des sessions 2011 et 2012**. Ils y trouveront non seulement, sous ce même alinéa, le détail précis des points de méthode sur lesquels le jury a souhaité attirer leur attention, mais aussi les précautions qu'il lui a semblé bon de rappeler quant au déroulement de l'épreuve elle-même. De nombreux candidats ont démontré une fois encore lors de cette session 2013 qu'une bonne maîtrise de ces différents points garantissait un solide niveau de langue comme en attestent de très bonnes copies.

Ouvrages de référence :

Nous reprenons ici la bibliographie déjà indiquée dans le rapport de la session 2011.

• Manuels de thème :
- Françoise Garnier, Natalie Noyaret, *La traduction littéraire guidée*, Nantes, Éditions du Temps, 2004.
- Christine Lavail, *Thème espagnol moderne*, Paris, PUF, 2010.
- Henri Gil, Yves Macchi, *Le thème littéraire espagnol,* Paris, Armand Colin, 2005.
- André Gallego, *Thèmes espagnols*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2005.

• Grammaires et manuels de langue espagnole:
- Jean-Marc Bedel, *Grammaire de l'espagnol moderne*, Paris, PUF, 2010.
- Pierre Gerboin, Christine Leroy, *Grammaire d'usage de l'espagnol contemporain*, Paris, Hachette, 1991-1994.
- Bernard Pottier, Bernard Darbord, Patrick Charaudeau, *Grammaire explicative de l'espagnol,* Paris, Armand Colin, 2005.
- Real Academia Española/Asociación de Academias de la Lengua Española, *Ortografía de la lengua española*, Madrid, Espasa Calpe, 2010.
- Manuel Seco, *Diccionario de dudas y dificultades de la lengua española*, Madrid, Espasa Calpe, 2002.
- Jean Coste et Augustin Redondo, *Syntaxe de l'espagnol moderne*, Paris, Sedes, 1965.
- José Martínez de Sousa, *Manual de estilo de la lengua española,* Gijón, Trea, 2001.

• Dictionnaires normatifs :
- Real Academia Española, *Diccionario de la lengua española,* Madrid, Espasa-Calpe, 2001 (22ª edición). Désigné ici sous l'abréviation *DRAE.* Consultation gratuite sur le site http://www.rae.es
- Real Academia Española, *Diccionario panhispánico de dudas,* Madrid, Santillana, 2005. Consultation gratuite sur le site http://www.rae.es

• Dictionnaires d'usage :
- María Moliner, *Diccionario de uso del español,* Madrid, Gredos, 2007. 2 volumes.
- Manuel Seco, Olimpia Andrés, Gabino Ramos, *Diccionario del español actual,* Madrid, Aguilar, 1999. 2 volumes.

• Manuels et dictionnaires de langue française :
- Josette Rey-Debove et Alain Rey (dir.), *Le Nouveau Petit Robert. Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Paris, Dictionnaires Le Robert, 1998.
- Émile Littré, *Dictionnaire de la langue française,* Paris, Hachette, 1876 (1ère édition). En consultation libre sur http://littre.reverso.net
- Maurice Grevisse, *Le bon usage*, édition refondue par André Goosse, Paris -- Gembloux, Duculot, 1993, 13e édition.
- *Trésor de la langue française informatisé.* Désigné ici sous l'abréviation *TLF.* En consultation libre sur http://www.cnrtl.fr

4. Traduction commentée

1. Les larmes jaillissaient de ses paupières closes
Las lágrimas brotaban de sus párpados cerrados

Cette proposition ne comportait pas de difficulté particulière en dehors du lexique, notamment le verbe « jaillir » et le substantif « paupière » souvent traduits par des hypéronymes comme « *ojos* » ou des termes approximatifs comme « *correr* », « *salir* ».
Il convenait également de traduire le possessif français « ses » par le possessif « *sus* » en espagnol. Toutefois le jury a admis sa substitution par un article défini si et seulement si le verbe était précédé du pronom datif « *le* » renvoyant au possesseur.

2. qu'elles gonflaient au passage.
que hinchaban al pasar.

La tournure infinitive « *al pasar* » convenait ici pour rendre l'idée de simultanéité suggérée par « au passage » qu'il ne fallait pas calquer.

3. Ce n'étaient pas des larmes ordinaires.
No eran lágrimas comunes.

Le jury a admis la traduction de l'adjectif « ordinaires » par « ordinarias » dont le sens correspond à l'adjectif français «*Se aplica a las cosas que ocurren, se hacen, se usan, etc., siempre o casi siempre y no excepcionalmente»*, María Moliner.

4. Elles jaillissaient sans fin, tièdes et idéalement fluides, d'une source profonde,
Brotaban, sin fin, tibias e idealmente fluidas, de una fuente profunda,

Il convenait de reprendre le verbe choisi dans la séquence 1 pour traduire «jaillir» pour conserver l'équilibre du texte d'origine. Il était superflu de traduire le pronom personnel sujet.

5. Se pressaient à la grille des cils
Se acumulaban en la reja de las pestañas

Là encore, les difficultés étaient d'ordre lexical : pour traduire « presser », il fallait un verbe qui rende l'idée d'entassement, d'accumulation, tel qu'« *acumular* » ou « *apiñar* » également accepté. En revanche l'emploi d'un verbe indiquant l'idée de vitesse, de hâte constituait un contresens. La préposition dépendait du verbe retenu, ainsi « *acumular* » admet les prépositions « *en* » ou « *contra* » et « *apiñar* » ou « *agolpar* », « *a* » ou « *contra* ».

6. Et roulaient enfin, libérées, le long des joues.
Y acababan corriendo, liberadas, por las mejillas.

Le jury a retenu et valorisé la traduction de « roulaient enfin » par la locution verbale « *acababan corriendo* ». Les adverbes comme « *al fin* » ou « *finalmente* » ont été acceptés, cependant. Il convenait de respecter la ponctuation de la phrase française, notamment les virgules encadrant

« *liberadas* ». Enfin, « le long » ne pouvait se rendre que par la préposition « *por* » ou la locution prépositionnelle « *a lo largo de* ».

7. non en gouttes isolées, mais en ruisseaux zigzagants,
no como gotas aisladas sino como arroyos zigzagueantes,

Il fallait veiller à la construction adversative « *no … sino* ». La traduction de l'adjectif verbal « zigzagants » a souvent posé problème dans les compositions des candidats. Il est rappelé que cette fonction adjectivale du participe français ne peut pas être remplie par le gérondif espagnol et doit être impérativement traduite par une proposition subordonnée relative. Les propositions « *que zigzagueaban* », « *que serpenteaban* » ont été acceptées.

8. comme on en voit sur les vitres les jours de grandes pluies ;
como se ven en los cristales los días de grandes lluvias ;

La traduction du pronom impersonnel « on » par la première personne du pluriel n'était pas possible dans ce texte. Par ailleurs, la tournure *pasiva refleja* « *se* + troisième personne » impliquait l'accord avec le pluriel « *gotas* ».

9. et la tache de mouillé, près du menton, s'élargissait toujours sur l'oreiller.
y la mancha de mojado, cerca de la barbilla, se seguía extendiendo en la almohada.

Le participe passé substantivé « mouillé » pouvait être rendu par le même procédé en espagnol. L'expression de la continuité de la périphrase verbale « *seguir* » suivi du gérondif permettait de traduire « toujours » ; traduire cet adverbe par « *siempre* » relevait du calque et conduisait au faux-sens.

10. C'était la preuve que M. Monde ne dormait pas, ne rêvait pas,
Era la prueba de que el Sr. Mundo no dormía, no soñaba,

Il était indispensable d'intercaler la préposition « *de* » entre le substantif « *prueba* » et la conjonction « *que* » (« *que* » n'étant pas ici un pronom relatif dont l'antécédent serait « *prueba* » mais une conjonction de subordination).

11. puisqu'il pensait à un oreiller et non à du sable.
puesto que estaba pensando en una almohada y no en arena.

La traduction de « pensait » par « *pensaba* » a été acceptée. Il convenait ici de respecter la rection du verbe « *pensar* » qui requiert la préposition « *en* ». Le partitif « du » a été rendu par l'absence de déterminant. Par ailleurs, il fallait reprendre le substantif choisi à la séquence 9 pour traduire le mot « oreiller ».

12. Et pourtant, dans sa pensée, ce n'était pas dans une chambre d'hôtel,
Y sin embargo, en su mente, no era en una habitación de hotel,

La difficulté résidait ici dans la formulation de la tournure emphatique, nécessairement introduite par le verbe « *ser* » et dont il fallait respecter la construction dans la séquence suivante. Les candidats pourront vérifier les règles de cette construction dans les grammaires proposées, notamment dans Pottier, Darbord et Charaudeau, p. 257, et dans Gerboin, Leroy, chapitre 48.

13. d'hôtel dont il ne savait même pas le nom,
hotel cuyo nombre ni siquiera conocía,

La traduction de « dont » faisant l'objet de la justification des choix de traduction dans l'épreuve de traduction de cette session, nous renvoyons au corrigé de cette question dans le présent rapport. Il ne fallait pas répéter la préposition « de » devant « hotel » dans la phrase espagnole.

14. qu'il était étendu.
donde estaba tendido.

Il s'agissait de la deuxième partie de la tournure emphatique initiée en séquence 12. L'emphase portant sur le lieu, le pronom relatif français ne pouvait être traduit que par « *donde* » ou « *en la que* ». L'accentuation fautive sur « *donde* » constituait une erreur grave sur la nature grammaticale du pronom qui n'avait pas ici valeur d'interrogatif. Par ailleurs, l'aspect résultatif de la forme « était étendu » devait être rendue ici par « *estar* » suivi du participe passé et non par la forme conjuguée au plus-que-parfait.

15. Il était lucide, mais pas de la lucidité de tous les jours,
Estaba lúcido, pero no con la lucidez de todos los días,

Le verbe « être » n'exprimant pas ici une caractérisation mais l'état d'esprit du personnage, il ne pouvait être traduit que par « *estar* ». La préposition « de » devant « la lucidité » indiquant une caractérisation, elle ne pouvait se rendre que par la préposition « *con* » dans la phrase espagnole.

16. pas de celle qu'on avoue,
no con aquella que uno confiesa,

Il fallait donc reprendre la préposition précédente devant le pronom démonstratif qui reprenait le nom « lucidité ». « Celle » pouvait également se traduire par l'article défini à valeur anaphorique « *la* ». Le pronom impersonnel « on » renvoyant au personnage, il convenait de le traduire par « *uno* », la tournure « *se* + troisième personne » qui exprime une vérité générale, était également possible.

17. de celle, au contraire, dont on rougit le lendemain,
con aquella, al contrario, de la que uno se ruboriza al día siguiente,

La reprise de la préposition « *con* » était nécessaire à la correction de la construction. Pour la traduction de « on », il convenait de conserver le choix effectué à la séquence précédente. Pour la traduction de « dont », nous renvoyons au corrigé des choix de traduction dans le présent rapport. Avec le verbe « *ruborizarse* » pronominal, la traduction de l'impersonnel par « *se* + troisième personne » n'était pas possible et exigeait le recours au pronom « *uno* ». La traduction de « lendemain » par « *mañana* » était à exclure. Le jury attire ici l'attention sur un problème lexical relevant du lexique courant et qui ne devrait pas se poser aux candidats.

18. peut-être parce qu'elle donne aux choses qu'on veut croire banales
quizás porque da a las cosas que uno quiere creer banales

Il n'y avait pas lieu de modifier le mode de la phrase française pour traduire « qu'elle donne », l'hypothèse ne portant pas sur l'action du verbe « dar », envisagée ici comme une certitude, mais sur celle du verbe « *ruborizarse* » qui précède. Il convenait de traduire le pronom impersonnel « on » par la tournure retenue aux séquences 16 et 17.

19. la grandeur que leur accordent les poètes et les religions.
la grandeza que les otorgan los poetas y las religiones.

Cette séquence ne comportait pas de difficulté particulière. Rappelons toutefois que si le verbe espagnol « *acordarse de* » a un signifiant proche de celui du verbe français « accorder », leur signifié est très éloigné !

20. Ce qui ruisselait de son être par ses deux yeux
Lo que fluía de su ser por sus dos ojos,

Cette séquence ne comportait pas de difficulté particulière. Le verbe retenu pour la traduction de « jaillir » aux séquences 1 et 4 ne pouvait être réutilisé ici. La traduction de « ses deux yeux » par « *ambos* » était également possible.

21. c'était toute la fatigue accumulée pendant quarante-huit années,
era todo el cansancio acumulado durante cuarenta y ocho años,

De même, il y avait peu de difficulté pour cette séquence. Il va de soi que le substantif « fatigue », attribut du sujet, impliquait nécessairement l'emploi du verbe « *ser* ».

22. ***et si ces larmes étaient douces,***
    y si esas lágrimas eran dulces

Le mode employé après la conjonction de subordation « si » a parfois posé problème: la subordonnée de condition introduite par « si » n'exprimait ici aucunement une condition irréalisable et l'emploi du subjonctif, bien évidemment exclu ici, témoignait d'un automatisme tout à fait fâcheux et d'un manque de réflexion. L'adjectif « douces » caractérisait bien de façon essentielle les larmes déterminées par l'adjectif démonstratif « ces » et excluait par conséquent l'emploi du verbe « *estar* ».

23. ***c'est que maintenant l'épreuve était finie.***
    era porque ahora la prueba estaba terminada

Contrairement au verbe « être », invariable dans la tournure de mise en relief en français, le verbe « *ser* » devait être ici conjugué à l'imparfait. L'exactitude de la traduction recommandait ici de traduire la forme verbale par la forme résultative « *estar* + participe passé » plutôt que par un plus-que-parfait, idiomatique mais plus éloigné du texte source.

24. ***Il avait abandonné. Il ne luttait plus. Il était accouru de loin***
    Él había renunciado. Ya no luchaba. Había acudido desde lejos.

Le pronom personnel était ici nécessaire pour réidentifier sans ambiguïté le sujet du verbe. Le verbe « *acorrer* » ou la périphrase « *venir corriendo* » ont également été acceptés comme traduction d'« acourrir ».

25. ***- le train n'existait pas, mais seulement un immense mouvement de fuite***-
    - no existía el tren, sino solo un inmenso movimiento de huida-

La tournure adversative, ici encore, devait être employée: « *no..sino* ». Pour le terme « huida », les règles de l'accentuation excluaient un accent diacritique sur le i, voyelle tonique de par sa position dans la séquence vocalique u-i.

26. ***il était accouru vers la mer qui,***
    había acudido hacia el mar que,

Le verbe retenu à la séquence 24 devait être repris ici. Le jury attire particulièrement l'attention des candidats sur la nécessité d'une relecture attentive, mot à mot, de l'ensemble : la répétition d'un même syntagme verbal à deux séquences de distance a en effet induit, dans quelques copies, l'omission de tout un membre de phrase, pénalisant lourdement des traductions par ailleurs très correctes.

27. ***vaste et bleue, plus vivante que quiconque, âme de la terre, âme du monde***,
    inmenso y azul, más vivo que nadie, alma de la tierra, alma del mundo,

Cette séquence ne comportait pas de difficulté, hormis le changement de genre qu'impliquait le mot « *mar* » en espagnol et que certains candidats inattentifs n'ont pas répercuté sur les adjectifs qui le suivaient.

28. ***respirait paisiblement près de lui.***
    respiraba sosegadamente cerca de él.

La traduction de l'adverbe par un adjectif apposé tel que « *sosegado* » ou « *apacible* » était une possibilité idiomatique et parfaitement aceptable. Le pronom personnel « *él* » exigeait l'accent diacritique.

29. ***Car, en dépit de l'oreiller dont la réalité était sans importance***
    Pues, a pesar de la almohada cuya realidad era sin importancia

Nous renvoyons une fois de plus au corrigé des choix de traduction du présent rapport pour la traduction de « dont ».

30. il s'était, en bout de course, étendu près de la mer,
acabado el recorrido, se había tendido junto al mar

L'expression « en bout de course » ne pouvait en aucun cas être traduite par un calque du français. La proposition participiale était une solution idiomatique bienvenue. Traduire par « *al final del recorrido* » était également possible. Par ailleurs, le jury attire l'attention une fois encore sur la necessité d'une lecture attentive de l'énoncé. Il ne s'agissait aucunement ici de la forme résultative « il était étendu » mais bien de la forme active pronominale exigeant par conséquent un verbe conjugué au plus-que-parfait.

31. il était tombé près d'elle, épuisé et déjà apaisé
se había caído cerca de él, agotado y sosegado ya

De même, la forme verbale était ici bien évidemment la forme pronominale du verbe « tomber » conjuguée au plus-que-parfait et ne pouvait être traduite que par l'auxiliaire « *haber* » suivi du participe. De nouveau, il convenait d'être vigilant sur le genre du pronom en espagnol.

32. il était couché de tout son long sur du sable tiède et doré,
estaba acostado cuan largo era en la arena tibia y dorada

L'expression « de tout son long » ne pouvait être traduite par un calque. La tournure idiomatique « *todo lo largo que era* » était également possible. Ici, à l'inverse des séquences 30 et 31, la forme verbale était bien la forme résultative et exigeait l'emploi de la tournure « *estar* + participe ».

33. et il n'y avait plus rien d'autre dans l'univers que la mer et le sable,
y ya no había nada más en el universo que el mar y la arena,

L'emploi de la tournure restrictive « *nada…sino* » était également ici une possibilité.

34. et que lui qui parlait.
y él que estaba hablando.

S'agissant d'une subordonnée relative explicative, le pronom relatif « qui » pouvait également être traduit par « *quien* ». La forme simple de l'imparfait « *hablaba* » était parfaitement recevable.

RAPPORT SUR L'EPREUVE DE VERSION

1. Texte proposé :

Bebió un corto sorbo, de pie, sin dejar de observarme. Era más baja de lo que parecía en las fotos o en la televisión, pero sus movimientos seguían siendo tranquilos y seguros: como si cada gesto fuera encadenado al siguiente de forma natural, descartada cualquier improvisación o duda. Tal vez ya no dude nunca, pensé de pronto. Confirmé que a los treinta y cinco años era vagamente atractiva. Menos, quizás, que en las fotografías recientes y en las que yo había visto por aquí y por allá, conservadas por quienes la conocieron al otro lado del Atlántico. (…) Pero había otra foto cuya existencia yo ignoraba; y antes de que saliera de aquella casa, dos horas más tarde, Teresa Mendoza decidió mostrármela inesperadamente: una foto muy ajada y recompuesta por detrás con cinta adhesiva, que acabó poniendo sobre la mesa, entre el cenicero repleto y la botella de tequila de la que ella sola había vaciado dos tercios, y la Sig Sauer con tres cargadores que estaba allí como un augurio. (…) La joven debía de tener veintipocos años: vestía pantalones muy ceñidos y fea chamarra tejana con cuello de borrego, y miraba a la cámara con mueca indecisa, a medio camino hacia una sonrisa o quizá de vuelta de ella. Observé que, pese al maquillaje vulgar, excesivo, las pupilas oscuras tenían una mirada inocente, o vulnerable; y eso acentuaba la juventud del rostro ovalado, los ojos ligeramente rematados en puntas de almendra, la boca muy precisa, las antiguas y rebajadas gotas de sangre indígena manifestándose en la nariz, el tono mate de la piel, la arrogancia del mentón erguido. Esa joven no era hermosa pero era singular, pensé. Poseía una belleza incompleta o lejana, como si ésta hubiera ido diluyéndose durante generaciones hasta dejar sólo rastros aislados de un antiguo esplendor. Y aquella fragilidad quizá serena, o confiada. De no estar familiarizado con el personaje, esa fragilidad me habría enternecido. Supongo.

Arturo Pérez Reverte, *La reina del sur*, Alfaguara, 2002

2. Traduction proposée

Elle but une petite gorgée, debout, sans cesser de m'observer. Elle était plus petite qu'elle ne le paraissait sur les photos ou à la télé, mais ses mouvements étaient toujours aussi calmes et assurés : comme si chaque geste s'enchaînait naturellement au suivant, toute improvisation ou hésitation étant écartée. Peut-être n'a-t-elle plus jamais d'hésitations, pensai-je soudain. J'eus la confirmation qu'à trente-cinq ans elle avait un certain charme. Moins peut-être que sur les photos récentes et sur celles que j'avais vues ici et là, conservées par ceux qui l'avaient connue de l'autre côté de l'Atlantique. Mais il y avait une autre photo dont j'ignorais l'existence; et avant que je parte de cette maison, deux heures plus tard, Teresa Mendoza décida de me la montrer de façon inopinée : une photo très abîmée et recomposée au dos avec du ruban adhésif, qu'elle finit par poser sur la table, entre le cendrier plein à ras bord et la bouteille de tequila dont elle avait vidé toute seule les deux tiers, et le Sig Sauer et ses trois chargeurs qui était là comme un augure. La jeune femme devait avoir une petite vingtaine d'années : elle portait un pantalon très serré et un affreux blouson en jean avec un col en agneau et regardait l'objectif avec une moue indécise quelque part entre un début ou peut-être une fin de sourire. Je remarquai que, en dépit du maquillage vulgaire, outrancier, ses pupilles obscures lui donnaient un regard innocent, ou vulnérable ; et cela accentuait la jeunesse du visage ovale, ses yeux légèrement dessinés en amande, la bouche bien dessinée, les ancestrales et lointaines gouttes de sang indigène, que révélaient son nez, le teint mat de sa peau, l'arrogance de son menton volontaire. Cette jeune femme n'était pas belle mais elle était singulière, pensai-je. Elle avait une beauté incomplète ou lointaine, comme si celle-ci s'était diluée au fil des générations pour ne plus laisser que des traces isolées d'une ancienne splendeur. Et cette fragilité peut-être sereine, ou confiante. Si le personnage ne m'avait pas été familier, cette fragilité m'aurait attendri. Je suppose.

3. Considérations générales

Le roman

Le passage à traduire cette année était extrait de *La reina del sur* de Arturo Pérez Reverte, journaliste et auteur bien connu autant en Espagne qu'en France où ses romans comme *Le Club Dumas* mais aussi les différents épisodes des *Aventures du Capitaine Alatriste* ont connu un juste succès de librairie, que l'adaptation à l'écran d'Agustín Díaz Yanes en 2006 n'a fait que consacrer.

Publié en 2002 chez Alfaguara, *La reina del sur* nous offre un magnifique portrait de femme, celui de Teresa Mendoza, qui, après avoir été la fiancée analphabète d'un trafiquant mexicain finit par se transformer en « reine du sud », une légende vivante à la tête d'un empire clandestin. Le roman, basé sur des faits réels et inspiré des « *narcocorridos* » mexicains – ces chansons populaires mexicaines qui racontent les aventures des narco-trafiquants – suit l'ascension de Teresa Mendoza et plonge le lecteur dans le monde parallèle du trafic de drogue depuis l'état de Sinaloa au Mexique jusqu'au sud de l'Espagne.

L'extrait

Écrit dans une prose très claire, le texte n'exigeait des candidats que la maîtrise d'un espagnol standard (« *un sorbo », « encadenado », « descartada », « el cenicero », « una mueca », « el rastro »* –souvent confondu avec *« el rostro » !* –, etc), certains termes comme « *ajada »* ou « *ceñidos »* pouvant facilement être déduits du contexte.

Il est vrai toutefois que certains passages du texte demandaient une certaine empathie avec la langue comme c'était le cas pour les expressions *« a mitad de camino hacia una sonrisa o quizá de vuelta de ella »*, *« los ojos ligeramente rematados en punta de almendra »*, *« las antiguas y rebajadas gotas de sangre »,* ou encore *« el mentón erguido »* pour lesquelles certains candidats ont su proposer des traductions dont le jury a récompensé, le cas échéant, la pertinence.

L'extrait demandait cependant une lecture un peu attentive afin de distinguer les différents espaces temporels et les différents acteurs du texte : nous assistons dans cet extrait à une rencontre entre le personnage narrateur qui enquête sur la vie de Teresa Mendoza et les impressions de celui-ci lorsqu'il compare la « Reine du sud » qu'il a devant lui et celle qui apparaît sur une photo prise une dizaine d'années auparavant. Une lecture attentive du texte permettait au candidat, en particulier grâce à l'emploi des différents pronoms, sujets ou objets, et à la différence quant au genre des adjectifs, de savoir à tout moment qui parlait et à propos de qui. Certains candidats ont néanmoins rencontré quelques difficultés sur ce point, ce qui les a conduits à des contresens très dommageables. Enfin, en ce qui concerne la syntaxe présente dans le texte, nous rappelons aux candidats, d'une part que le « *pretérito perfecto simple* » peut être traduit en français par un plus-que-parfait lorsque l'action exprimée par le verbe est antérieure à une autre action exprimée au passé simple (comme c'était le cas à la ligne 6 pour la forme « *conocieron* ») et d'autre part que la structure « *de* + infinitif » que l'on rencontre dans les dernières lignes du texte *(« De no estar familiarizado con el personaje »*) n'est autre qu'une structure conditionnelle équivalente à la traditionnelle construction avec « *Si ».* Nous rappelons pour finir que la structure « *ir* + gérondif » constitue une périphrase verbale qui exprime, comme l'expliquent Pierre Gerboin et Christine Leroy[1], « une idée de mouvement, ou simplement de progression, effectué avec une certaine lenteur », ce que certains candidats ont malheureusement rendu en français par un calque de la tournure espagnole.

4. Conseils et méthodes

Les conseils que les futurs candidats trouveront dans ce rapport n'ont pas la prétention d'être très originaux : nombreuses sont déjà les annales de concours dans lesquelles, chaque année, les jurys soulignent les mêmes fautes de langue et les mêmes erreurs de méthode que les candidats bien préparés veilleront à éliminer pour se présenter aux futures épreuves du Capes, quelle que soit leur forme.

Même si cela semble être une évidence, il nous faut une fois de plus préciser que le but de l'épreuve de la traduction au concours n'est pas d'évaluer la capacité du candidat à interpréter un texte donné et encore moins à le réécrire mais de juger de sa connaissance de la langue source qui lui permettra d'arriver, dans la langue cible, à un texte fidèle à l'original, respectueux de son rythme, de l'agencement des phrases et écrit dans un français correct. Il s'agit là avant tout d'un exercice linguistique pour lequel nous invitons les futurs candidats à respecter un certain nombre de règles incontournables comme fuir la tentation de la réécriture ou de l'omission en cas de difficultés et veiller à la cohérence du texte produit.

Face à d'éventuelles difficultés rencontrées, il existe néanmoins un certain nombre d'armes auxquelles les candidats doivent avoir recours avant, éventuellement, de s'avouer vaincus : s'aider du contexte, chercher la racine d'un terme, proposer un terme approchant et cohérent, le tout étant d'éviter les non-sens du type « un col en fourrage » pour traduire *« un cuello de borrego »* ou encore

[1] Gerboin, Pierre et Leroy Christine, *Grammaire d'usage de l'espagnol contemporain,* Hachette Education, 2009, page287

« les gouttes de sang soldées » pour *« las antiguas y rebajadas gotas de sangre »*. Enfin, l'analyse syntaxique fait partie de ces outils souvent utiles qui peuvent aussi guider les candidats comme c'était le cas de l'avant-dernière phrase du texte proposé dans laquelle le conditionnel *« me habría enternecido »* aurait dû orienter ceux qui ne connaissaient pas la construction avec « *de* + infinitif » et leur faire penser à une subordonnée conditionnelle.

Par ailleurs, cette année encore, et ce malgré la présence de très bonnes copies, le jury regrette d'avoir à déplorer une maîtrise dans certains cas beaucoup trop approximative du français. Au risque de nous répéter, la version est un exercice voué à évaluer non seulement les connaissances du candidat en espagnol mais aussi le texte français qu'il est capable de produire d'où doivent être bannies les fautes d'orthographes (accents, etc.), de morphologie (conjugaison du passé simple, genre, nombre…) et de syntaxe (régime prépositionnel, accord des participes passés, choix des temps ou des modes, traduction du complément du comparatif). La fréquentation d'auteurs français et la pratique de la version tout au long de l'année sont en ce sens de précieux atouts pour bien préparer l'épreuve.

Finalement, nous conseillons aux candidats, une fois leur traduction terminée, de veiller à consacrer quelques temps à la relecture de leur travail de façon à éviter de malencontreuses omissions par rapport au texte source et surtout de vérifier que, lue indépendamment du texte espagnol, la traduction proposée présente un sens logique.

Comme tous les rapports précédents nous espérons que ces recommandations seront utiles aux futurs candidats aux épreuves du Capes et qu'elles auront servi à ceux de cette année. La version est un exercice rigoureux pour lequel il faut se préparer tout au long de ses études afin d'apprendre à mettre en œuvre des stratégies pertinentes. C'est avec plaisir que cette année encore le jury a pu lire des copies d'un très bon niveau de candidats bien préparés. Qu'ils en soient félicités.

Bibliographie

Comme les années précédentes nous ne pouvons qu'engager les futurs candidats à pratiquer de façon régulière l'exercice de la version pendant leur année de préparation et de se munir pour cela de dictionnaires bilingues et unilingues ainsi que d'une grammaire espagnole et française.

• Manuels de version :

BOUCHER (Jean), *Fort en version*, Rosny, Bréal, 2001.
NOYARET (Natalie) et GARNIER (Françoise), *La traduction littéraire guidée, du premier cycle aux concours,* Paris, Éditions du Temps, 2004.
DEGUERNEL (Alain) et LE MARC'HADOUR (Rémi), *La version espagnole. Licence/Concours*, Paris, Nathan, 1999-2001.

• Grammaires et manuels de langue espagnole:

BEDEL (Jean-Marc), *Grammaire de l'espagnol moderne*, Paris, PUF, 2010.
GERBOIN (Pierre) et LEROY (Christine), *Grammaire d'usage de l'espagnol contemporain*, Paris, Hachette, 1991-1994.
POTTIER (Bernard) et alt., *Grammaire explicative de l'espagnol,* Paris, Armand Colin, 2005.
Real Academia Española/Asociación de Academias de la Lengua Española, *Ortografía de la lengua española*, Madrid, Espasa Calpe, 2010.
SECO (Manuel), *Diccionario de dudas y dificultades de la lengua española*, Madrid, Espasa Calpe, 2002.
COSTE (Jean) et REDONDO (Augustin), *Syntaxe de l'espagnol moderne*, Paris, Sedes, 1965.
MARTÍNEZ DE SOUZA (José), *Manual de estilo de la lengua española,* Gijón, Trea, 2001.

• Dictionnaires normatifs :

Real Academia Española, *Diccionario de la lengua española,* Madrid, Espasa-Calpe, 2001 (22ª edición). Désigné ici sous l'abréviation *DRAE.* Consultation gratuite sur le site http://www.rae.es
Real Academia Española, *Diccionario panhispánico de dudas,* Madrid, Santillana, 2005. Consultation gratuite sur le site http://www.rae.es
Manual de Español Urgente: http://www.fundeu.es/

• Dictionnaires d'usage :

MOLINER (María), *Diccionario de uso del español,* Madrid, Gredos, 2007. 2 volumes.
SECO (Manuel) et alt., *Diccionario del español actual,* Madrid, Aguilar, 1999. 2 volumes.

• **Langue française :**
REY-DEBOVE (Josette) et REY (Alain) (dir.), *Le Nouveau Petit Robert. Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Paris, Dictionnaires Le Robert, 1998. LITTRÉ (Émile), *Dictionnaire de la langue française,* Paris, Hachette, 1876 (1ère édition). En consultation libre sur http://littre.reverso.net.
GRÉVISSE (Maurice), *Le bon usage*, édition refondue par André Goosse, Paris – Gembloux, Duculot, 1993, 13e édition.
Trésor de la langue française informatisé. Désigné ici sous l'abréviation *TLF.* En consultation libre sur http://www.cnrtl.fr.
Wagner (René-Louis) et PINCHON (Jacqueline) *Grammaire du français classique et moderne*, Hachette Education, Paris.
DENIS (Delphine) et SANCIER-CHATEAU (Anne), *Grammaire du français*, Livre de Poche, Paris.
.GIRODET (Jean), *Dictionnaire Bordas Pièges et difficultés de la langue française*, Paris, Bordas, 2007.
BÉNAC, *Dictionnaire des synonymes*, Paris, Hachette, 1956.
BESCHERELLE, *La conjugaison pour tous*, Hatier, 2006.
BLED (Édouard et Odette), *Cours supérieur d'orthographe*, Paris, Classiques Hachette.

5. Traduction commentée

1. ***Bebió un corto sorbo, de pie, sin dejar de observarme*.**
   Elle but une petite gorgée, debout, sans cesser de m'observer [sans me quitter des yeux/sans me lâcher du regard]

Le premier mot du texte confrontait le candidat au premier problème de sa traduction : le choix du temps qu'il emploierait tout au long de sa proposition. En tout état de cause, le choix du passé simple semblait s'imposer ici compte tenu du caractère littéraire du texte et de la présence de l'imparfait dans la description qui suivait ; le jury a donc sanctionné le choix du passé composé pour l'ensemble du texte mais s'est montré particulièrement inflexible quant au panachage des temps lorsque certains candidats, après avoir choisi le passé simple, ont employé le passé composé pour les verbes des propositions incises comme *« pensé de pronto »* ou, au contraire, ont changé le passé composé qu'ils employaient jusque-là pour un passé simple. Il semble par ailleurs fortement recommandable pour certains candidats de réviser les conjugaisons françaises afin d'éviter des barbarismes de conjugaison fortement sanctionnés. Trop nombreux ont été les candidats pour lesquels le terme « *sorbo* » a posé problème et qui, donnant libre cours à leur imagination, ont proposé des interprétations hasardeuses allant du « sorbet » au « café » en passant par la « goulée ». Quant à l'adjectif « *corto* », il n'était pas ici à traduire littéralement, le français mettant plutôt l'accent sur la quantité avec « petite » plutôt que sur la vitesse de l'action. Enfin, la tournure « *sin dejar de observarme* » ne pouvait donner lieu, elle non plus, à une traduction littérale calquée sur l'espagnol alors que le candidat avait la possibilité d'utiliser l'expression « cesser de » ou encore « sans me quitter des yeux » ou « sans me lâcher du regard » sans arriver néanmoins jusqu'à « en me fixant des yeux », qui aurait été un faux-sens.

2. ***Era más baja de lo que parecía en las fotos o en la televisión,***
   Elle était plus petite (moins grande) qu'elle (ne) (le) paraissait [/qu'elle (n') en avait l'air/ qu'elle (ne) le semblait/ qu'il (n') y paraissait] sur les photos ou à la télévision,

S'il est vrai que l'extrait commençait par une légère ambiguïté quant au sujet du verbe « *beber* », une lecture attentive du texte permettait dès cette seconde phrase de lever le doute, le féminin indiquant clairement la nature du sujet de « *era* » : le jury a donc sanctionné fortement les copies ayant interprété cette troisième personne du singulier comme une première personne, sans rapport logique avec le début de la traduction ou encore celles qui lui ont attribué un sujet masculin singulier, en dépit de l'attribut féminin. Nous ne pouvons que recommander, une fois de plus, une lecture attentive du texte afin d'éviter des fautes lourdement pénalisées.
Le comparatif présent dans cette séquence constituait l'un des faits de langue que les candidats de cette session devaient analyser ce qui, étonnamment, en a conduit certains à proposer des traductions surprenantes calquées sur l'espagnol alors qu'il suffisait de remarquer que la construction

de la comparaison de supériorité (et d'infériorité) diffère en espagnol et en français lorsque le complément du comparatif est un verbe conjugué. Une proposition du type **de que ce qu'elle* était donc non seulement incorrecte mais témoignait malheureusement aussi d'un français fautif, ce qui semble impardonnable pour un futur professeur. La structure * *que ce qu'elle* correspondait à un niveau de langue trop relâché.

3. ***pero sus movimientos seguían siendo tranquilos y seguros:***
   mais ses mouvements [/ses gestes] restaient [/demeuraient/étaient toujours (aussi)] calmes et assurés [/sûrs] gardaient [/conservaient] calme et assurance [/aplomb/maîtrise] :

4. ***como si cada gesto fuera encadenado al siguiente de forma natural,***
   comme si chaque geste [/chacun de ses gestes] entraînaient naturellement [/de manière naturelle] le suivant/ s'enchaînaient naturellement/était naturellement enchaîné [/relié/lié/articulé] au [/avec le] suivant/ découlait naturellement du précédent/s'enchaînait sur le suivant,

Comme on le voit, nombreuses étaient ici les possibilités de traduction pour *« como si …fuera encadenado ».* Nous rappelons au candidat l'intérêt d'une relecture à la fin de l'exercice : des constructions relevant du non-sens comme *« découlait du suivant »* auraient ainsi pu être évitées.

5. ***descartada cualquier improvisación o duda.***
   Toute improvisation ou hésitation [/incertitude] étant écartée(s) [/exclue(s)] [/Écartant toute improvisation ou hésitation]…

Ce segment a donné lieu à de nombreuses erreurs de la part de certains candidats qui ont vu dans ce féminin la présence du personnage décrit par le narrateur. Une bonne connaissance de l'espagnol aurait pourtant dû leur faire découvrir la présence d'une subordonnée participe, dans laquelle le participe passé « *descartada* » précédait les substantifs « *improvisación o duda* » en ne s'accordant qu'avec le premier, comme l'y autorise la conjonction ; la proposition exprimant « une circonstance temporelle antérieure à celle exprimée par le verbe de la principale » (Gerboin, Leroy, *Grammaire d'usage de l'espagnol contemporain*), il fallait ici la traduire par un participe présent français ou, en tous cas, introduire une nuance d'intentionnalité, ce qui interdisait les traductions du type **sans aucune* ou **loin de.*

6. ***Tal vez ya no dude nunca, pensé de pronto*.**
   Peut-être [/probablement] n'a-t-elle plus jamais d'hésitations [/ne lui arrive-t-il plus jamais d'hésiter/n'hésite-t-elle plus jamais], pensai-je soudain [/soudainement/tout à coup/subitement].

Les erreurs les plus fréquentes ici ont porté sur la traduction du subjonctif présent que certains ont interprété à tort comme un futur alors que la raison de sa présence se trouvait tout simplement dans le caractère hypothétique de l'adverbe *tal vez.*
Il ne fallait pas, bien entendu, omettre de traduire *ya* qui formait avec *no* l'adverbe de négation, « *ya no* »*,* que tout étudiant se présentant au Capes se doit de connaître.
Enfin, nous rappelons que dans les propositions incises en français le sujet est postposé au verbe et que le trait d'union est alors nécessaire.

7. ***Confirmé que a los treinta y cinco años era vagamente atractiva.***
   J'eus la confirmation [/je pus vérifier] qu'à trente-cinq elle avait un certain attrait [/charme]/elle était vaguement [/plutôt]/séduisante/attirante/elle n'était pas dénuée de charme].

8. ***Menos, quizás, que en las fotografías recientes y en las que yo había visto por aquí y por allá,***
   Moins, peut-être que sur les photos [/photographies] récentes et sur celles que j'avais vues ici et [/ou]là [/ça et là/de-ci de-là]

L'absence de l'accord du participe passé avec le nom constitue un solécisme lourdement pénalisé.

9. ***Conservadas por quienes la conocieron al otro lado del Atlántico. (…)***
   Conservées [gardées/] par ceux qui [/les gens qui/ les personnes qui] [/qu'avaient conservé ceux qui] l'avaient connue [/rencontrée] de l'autre côté de l'Atlantique.

Ici encore l'absence d'accord du participe passé a été sanctionnée à de trop nombreuses reprises.
La traduction de « *quienes* » par « qui »*,* employé de manière absolue, était ici impossible, Maurice Grévisse nous rappelant que son emploi comme nominal étant possible seulement lorsque le relatif n'est pas accompagné d'une préposition autre que « à », « de », « pour », « envers »*.*
Mais c'est surtout dans la traduction du temps de « *conocieron* » que s'est posé le plus grand nombre de problèmes puisque beaucoup de candidats ont traduit par un passé simple le « *pretérito perfecto simple* » alors que, comme nous le rappellent Pierre Gerboin et Christine Leroy celui-ci « peut exprimer, dans une subordonnée, une action antérieure par rapport au passé simple de la principale » et « remplace ainsi le passé antérieur ou le plus-que-parfait, qui sont les temps utilisés en français », ce qui correspond au principe d'économie qui tend en espagnol à utiliser un temps simple plutôt qu'un temps composé, ici le plus-que-parfait.

10. ***Pero había otra foto cuya existencia yo ignoraba;***
    Mais il y avait une autre photo dont j'ignorais l'existence;

La traduction du pronom sujet a été très légèrement pénalisée, compte tenu du fait que sa présence ici ne se justifiait pas par un usage emphatique mais pour lever une éventuelle ambiguïté entre la troisième et la première personne. La présence du pronom sujet en français offre une solution largement suffisante à ce problème.

11. ***y antes de que saliera de aquella casa, dos horas más tarde,***
    et avant que je (ne) sorte [/sortisse] de cette maison, deux heures plus tard [après/],

Le sujet de la subordonnée temporelle a trop souvent été mal compris alors qu'il suffisait de réfléchir à la construction de la phrase, la présence du verbe conjugué excluant la possibilité d'un sujet identique pour le verbe de la subordonnée et pour celui de la principale (« *Teresa Mendoza decidió* »*).*

12. ***Teresa Mendoza decidió mostrármela inesperadamente:***
    Teresa Mendoza décida de me la montrer de façon inattendue [/inopinée/inespérée] [/inopinément/contre toute attente] :

Nous rappelons aux candidats que les noms propres ne sont pas traduits sauf dans le cas des villes pour lesquelles il existe l'équivalent en français (Barcelone pour *Barcelona*, par exemple) ou encore lorsqu'il s'agit d'un nom ou d'un surnom dont la traduction apporterait une information supplémentaire comme c'est par exemple le cas de « *Germán el Tiñoso* » dans le roman de Camilo José Cela, *El camino*, ou la précision de la maladie dont souffre le personnage – il a la teigne ! – ne pourrait être omise.

13. ***una foto muy ajada y recompuesta por detrás con cinta adhesiva,***
    une photo très [/tout(e)] abîmée [/défraîchie] et reconstituée [/recollée/recomposée] au dos [/au verso/ par-derrière] avec du ruban adhésif [/du scotch/de l'adhésif],

14. ***que acabó poniendo sobre la mesa, entre el cenicero repleto y la botella de tequila***
    qu'elle finit par mettre [/déposer/poser/laisser] [/qu'elle mit/posa/déposa/laissa finalement] sur la table, entre le cendrier plein à ras bord [/rempli/qui débordait] et la bouteille de tequila

Il fallait, bien évidemment, rendre l'aspect terminatif de la périphrase verbale et ne pas calquer la construction française sur l'espagnole.

15. ***de la que ella sola había vaciado dos tercios,***
    dont elle avait vidé (à elle) seule [/toute seule] les deux tiers [/qu'elle avait à elle seule vidée aux deux tiers],

L'oubli de la virgule à la fin de la phrase constituait une rupture de construction que le jury a légèrement sanctionnée.

16. ***y la Sig Sauer con tres cargadores que estaba allí como un augurio. (…)***
    et le [/la] Sig Sauer avec (ses) trois chargeurs qui était là comme un signe prémonitoire [/un présage/un augure]

17. ***La joven debía de tener veintipocos años:***
    La jeune femme [/la jeune fille/la fille] devait avoir une petite vingtaine d'années [/vingt ans et quelque(s)/un peu plus de vingt ans/vingt et quelques années/vingt ans et des poussières] :

Le *Manual de Español Urgente* donne comme équivalent du terme « *veintipocos* » celui de « *veintitantos* » pour lequel le DRAE donne la définition suivante : « *veinte y algunos más sin llegar a treinta ».* Il fallait donc chercher en français l'expression équivalente, la traduction par « un peu moins de trente ans » étant un contre-sens.

18. ***vestía pantalones muy ceñidos***
    Elle portait un pantalon très serré [/moulant/ajusté/près du corps/étroit/serré…],

Le terme « cintré » était ici impropre, son sens, « serré à hauteur de la taille » étant beaucoup trop restrictif. Quant à la traduction de « *pantalones* » par « pantalons », elle a été sanctionnée comme étant un hispanisme.

19. ***y fea chamarra tejana con cuello de borrego*****,**
    et une affreuse [/vilaine] veste [/un affreux blouson]en jean à col en mouton (retourné) [/fourré/en peau de mouton],

20. ***y miraba a la cámara con mueca indecisa,***
    et elle regardait vers (en direction de) [/elle fixait] l'objectif [/l'appareil (-photo)] avec une expression [/moue/] indécise [/l'air indécis/d'un air indécis],

« La caméra », « une grimace, une mimique, un rictus » étaient des traductions erronées.
Par ailleurs, il était demandé ici encore aux candidats de « rentrer dans le texte » afin de ne pas traduire une troisième personne par une première du singulier et éviter ainsi une erreur quant au sujet du verbe « *mirar* »*.*

21. ***a medio camino hacia una sonrisa o quizá de vuelta de ella.***
    Quelque part entre un début [/une esquisse/une amorce/une promesse] ou peut-être une fin [/un reste/un souvenir] de sourire.

L'expression « *con mueca indecisa »* aurait pu servir d'indication pour traduire ce fragment qui demandait, il est vrai, aux candidats, un peu de perspicacité : il s'agissait de définir cette « expression indécise » dont parle le narrateur, le personnage de la photo hésitant à sourire franchement et ne faisant qu'ébaucher *« una mueca ».* A partir de la locution adverbiale « *estar de vuelta* » certains ont proposé des traductions qui s'approchaient du sens espagnol et, malgré quelques maladresses, le jury a su montrer à cet égard une certaine bienveillance, mais a sanctionné les traductions farfelues du type **de retour vers soi* ou encore **hors d'elle*.

22. ***Observé que, pese al maquillaje vulgar, excesivo,***
    Je remarquai [/j'observai/je notai/je me rendis compte] qu'en dépit du [/de son] [/que malgré le/son] maquillage outrancier, excessif [/vulgaire/surchargé]

Le jury a été surpris par le nombre d'erreurs commises sur la locution prépositive « *pese a* » que certains candidats n'ont pas l'air de connaître et ont traduit de façon aberrante comme une forme du verbe « *pesar* » alors que d'autres, introduisant une relation de cause, ont commis un contresens.

23. ***Las pupilas oscuras tenían una mirada inocente, vulnerable;***
    Ses pupilles obscures [/sombres/noires/foncées] avaient [/lui donnaient/lui faisaient] [/Il y avait dans ses pupilles sombres] un regard innocent [/ingénu], ou vulnérable ;

24. ***Y eso acentuaba la juventud del rostro ovalado,***
    Et (tout) cela soulignait [/accentuait] la jeunesse du visage ovale

Il semble opportun de rappeler à certains candidats que « ceci » est considéré comme un démonstratif prochain et s'applique à ce qui va être dit alors que « cela », démonstratif lointain représente ce qui a été dit, ce qui est le cas ici.

25. ***los ojos ligeramente rematados en puntas de almendra,***
    ses yeux légèrement étirés [/dessinés/terminés/achevés] en amande [/allongés en (forme d') amande],

Le verbe « *rematar* » signifiant « *dar fin o remate a algo* », c'est bien l'idée d'un dessin minutieux visant à faire au personnage des yeux de biche qu'il fallait rendre. Bien évidemment, toute traduction partant du verbe « *matar* » conduisait inexorablement vers un non-sens.

26. ***la boca muy precisa, las antiguas y rebajadas gotas de sangre indígena manifestándose en la nariz, el tono mate de la piel,***
    la bouche bien dessinée [/aux contours précis/dessinée avec précision], les ancestrales [/anciennes] et ultimes [/dernières/lointaines/atténuées/…] gouttes de sang indigène, que révélai(en)t [/qui se manifestaient à travers…] son nez, le teint mat de sa peau.

Il aurait sans doute été très utile pour certains candidats de connaître d'autres acceptions du verbe *« rebajar »* outre celle de « solder » qui les a conduits à un non-sens. A partir du sens de « réduire », il s'agissait ici de retenir non pas l'idée de prix mais d'intensité, pour arriver au sens d'« atténuer » et proposer une traduction indiquant que les racines indigènes de la jeune fille s'étaient peu à peu effacées du fait des différents brassages de races pour ne plus se manifester que dans certains traits de son visage.
Selon la traduction choisie, le jury a admis la possibilité de considérer comme sujet du verbe « révéler » à la fois « *la nariz* », « *el tono mate de la piel* » et « *la arrogancia del mentón erguido* » ou bien seulement le premier, les deux autres étant considérés comme des compléments d'objet du verbe « *acentuar* ».

27. ***la arrogancia del mentón erguido*.**
    l'arrogance de son menton volontaire [/fier/en avant/relevé].

28. ***Esa joven no era hermosa pero era singular, pensé.***
    Cette jeune femme [/jeune fille/fille] n'était pas jolie [/belle], mais elle était singulière [/particulière] [/elle avait quelque chose de singulier], pensai-je.

29. ***Poseía una belleza incompleta o lejana,***
    Elle avait [/elle était (dotée) d'] une beauté imparfaite /imparfaite/incomplète/inaboutie/inachevée] ou lointaine,

30. ***como si ésta hubiera ido diluyéndose durante generaciones***
    comme si celle-ci [/cette dernière] s'était diluée au fil/au cours des générations [/s'était diluée peu à peu pendant/durant des générations]

L'emploi de *« ir »* suivi d'un gérondif signale un mouvement prospectif auquel peut s'ajouter une idée de progression par étapes successives que l'on pouvait rendre de différentes manières. C'est pourquoi le jury a sanctionné les candidats qui n'ont pas rendu la nuance contenue dans la périphrase verbale *« hubiera ido diluyéndose ».*

31. ***hasta dejar sólo rastros aislados de un antiguo esplendor.***
    pour ne (plus) laisser que [/jusqu'à ne laisser que/et n'avait laissé que/pour seulement laisser/jusqu'à seulement laisser/et avait seulement laissé] des traces éparses [/isolées] d'une splendeur passée [/ancienne].

Il semblerait que la traduction de cette séquence ait présenté quelques difficultés pour certains candidats qui ont malencontreusement fait porter la restriction exprimée par l'adverbe « *sólo* » non pas sur l'action de « laisser » mais sur « des traces » en plaçant la construction « ne…que » devant ce terme.
Quant au mot « *rastros* », il a donné lieu à de nombreux faux-sens, du fait de confusions trop fréquentes avec « *rasgos* » ou encore « *rostros* ».

32. Y aquella fragilidad quizá serena, o confiada.
Et cette fragilité, peut-être sereine, ou confiante.

Le terme « *confiada* » n'était pas ici la forme du participe passé du verbe « *confiar* » mais bien le féminin de l'adjectif qualificatif.

33. ***De no estar familiarizado con el personaje, esa fragilidad me habría enternecido. Supongo****.*
Si le personnage ne m'avait pas été familier [/ne m'était pas devenu familier], cette fragilité aurait pu m'émouvoir [/m'attendrir]. [/si je ne m'étais pas familiarisé/habitué/accoutumé avec] [/si je n'avais pas été familiarisé/habitué/accoutumé avec] [/si je n'avais pas connu de près le personnage]. (Enfin) je suppose*.*

Là encore, le jury a été surpris de voir le nombre de copies présentant des contre-sens ou des non-sens pour la construction « *de* + infinitif ». Cette construction, tout à fait courante en espagnol, n'est autre qu'une des expressions possibles de la subordonnée de condition et devait être rendue par un plus-que-parfait, le conditionnel passé de la proposition principale indiquant qu'il s'agissait ici d'un irréel du passé.
Pour finir, le genre de l'adjectif « *familiarizado* » aurait dû permettre à certains candidats de ne pas faire d'accord abusif pour le participe passé « familiarisé ».

RAPPORT SUR L'EPREUVE DE CHOIX DE TRADUCTION

1. Bilan de la session 2013

L'intégralité des remarques faites dans les rapports précédents peut être reprise ici ; nous invitons donc vivement les candidats à compléter la lecture de ce rapport par celle des rapports des deux sessions précédentes, pour plus de détails.

Les sujets choisis pour cette session étaient fondamentales et ne devaient pas être de nature à dérouter les candidats – le pronom relatif « *dont* » et le comparatif d'infériorité et de supériorité –, mais le jury n'a pas, pour autant, constaté d'amélioration flagrante du niveau.

Si le jury a pu se réjouir de voir que quelques candidats avaient su mettre à profit la lecture des rapports, beaucoup trop encore ne connaissent pas ou n'ont pas compris la nature de cette partie de l'épreuve. Le jury attend des candidats un devoir entièrement rédigé et structuré qui respecte le plan indiqué dans les rapports (et souvent repris par les questions) : identification d'un élément (morphème, syntagme, subordonnée, …), présentation théorique du fonctionnement de cet élément dans la langue-source puis du fonctionnement du ou des équivalents dans la langue-cible et enfin justification des choix de traduction étayée par l'analyse grammaticale des éléments soulignés et les présentations théoriques. Très souvent, la partie concernant le français est bâclée, voire inexistante.

Le jury n'a pas observé d'amélioration du niveau des connaissances grammaticales, même les plus élémentaires. Il est extrêmement préoccupant de constater qu'un certain nombre de candidats qui envisagent d'être enseignants de langue trouvent naturel de se présenter au concours sans avoir suffisamment travaillé la grammaire. Le jury ne peut qu'inviter ces candidats à s'interroger sur la façon dont ils pourront transmettre un savoir s'ils n'ont pas pris le temps de l'acquérir …

Le constat est malheureusement le même concernant la rédaction en français. La qualité du français est trop souvent indigne d'un concours de recrutement de l'Éducation nationale.

2. La question sur le thème

Question : Après avoir rappelé la nature des propositions suivantes « *dont il ne savait même pas le nom* » (l.8), « *dont on rougit le lendemain* » (l.9), « *dont la réalité était sans importance* » (l.17), vous présenterez les cas d'emplois de « *dont* » en français et leurs équivalents en espagnol. Vous justifierez vos traductions de « *dont* » en vous appuyant sur votre exposé.

Les trois propositions citées sont des subordonnées relatives introduites par le pronom relatif *dont* (= identification).

La question posée nous invite à réfléchir aux emplois du pronom relatif *dont* en français et à sa traduction en espagnol (= problématique).

En français, *dont* peut assumer plusieurs fonctions :

Il peut être complément d'un nom (ou d'un pronom). Dans « *la maison dont les fenêtres sont fermées…* », par exemple, l'antécédent de « *dont* » est le substantif « *maison* » et « *dont* » est complément du substantif « *fenêtres* » (les fenêtres de la maison).

Il peut être complément d'un verbe : « *c'est la personne dont je t'ai parlé* ». Le substantif « *personne* » est l'antécédent de « don »t qui est complément de la forme verbale « *ai parlé* » (j'ai parlé de la personne).

Il peut également être complément d'un adjectif qualificatif : « *c'est un succès dont il est très fier* ». Ici l'antécédent de « *dont* » est le substantif « *succès* » et le relatif est complément de l'adjectif « *fier* » (fier d'un succès).

Il peut, enfin, être complément d'un numéral ou d'un indéfini à valeur quantitative. Dans « *c'est un village de trois maisons dont deux sont en ruines* », l'antécédent de « *dont* » est le substantif « *maisons* » et le pronom est complément du numéral « *deux* » (deux des trois maisons).

La traduction de « *dont* » en espagnol dépend de la fonction que ce pronom assume dans la relative.

Lorsqu'il est complément de nom précédé d'un article défini (ou de pronom), il se traduira par « *cuyo, -a, -os, -as* ». Ce relatif présente deux particularités : il s'accorde en genre et en nombre avec le nom qu'il accompagne et non pas avec son antécédent (ex : « *la casa cuyas ventanas están*

cerradas ») et il fonctionne à son égard comme un déterminant, c'est pourquoi il ne doit jamais être suivi d'un article défini.

Si le substantif n'est pas précédé d'un article défini, le traducteur aura recours en espagnol à la préposition « *de + el que (la que, los que, las que*) » ou « *el cual (la cual, los cuales, las cuales*) ». « *Quien (quienes*) » est également envisageable si le substantif renvoie à un être animé. Ainsi on traduira « *un discours dont je ne comprends pas un seul mot* » par « *un discurso del que no entiendo ni una palabra* ».

Lorsque *dont* est complément d'un verbe ou d'un adjectif, l'espagnol emploiera la préposition « *de + el que (la que, los que, las que*) » ou « *el cual (la cual, los cuales, las cuales*) » ou « *quien (quienes*) ». Ainsi, « *c'est la personne dont je t'ai parlé* » se traduira par « *es la persona de la que/de la cual/de quien te hablé* » et « *c'est un succès dont il est fier »* par « *es un éxito del que está muy orgulloso* ».

Ces formes s'accordent en genre et en nombre avec l'antécédent (et uniquement en nombre pour « *quien* »).

Lorsque « *dont* » est complément d'un numéral ou d'un indéfini à valeur quantitative, l'espagnol aura recours à « de » ou « *entre + los/las cuales/que* ». On traduira donc « *c'est un village de trois maisons dont deux sont en ruines* » par « *es un pueblo de tres casas de las cuales dos están en ruinas* ».

Passons à la justification de la traduction de « *dont* » dans les trois subordonnées relatives relevées dans le texte.

Dans « *une chambre d'hôtel, d'hôtel dont il ne savait même pas le nom* », le pronom relatif « *dont* », qui a comme antécédent le substantif « *hôtel* », est complément du nom « *nom* ». Ce substantif, COD du verbe « *savait* », est précédé de l'article défini masculin singulier « *le* ». Nous choisissons donc le relatif « *cuyo, -a, -os, -as* » au masculin singulier puisqu'il s'accorde avec le substantif espagnol qu'il accompagne, à savoir « *nombre* ». Nous proposons donc : « *hotel cuyo nombre ni siquiera conocía* »

Dans « *de celle, au contraire, dont on rougit le lendemain* », « *dont* » a pour antécédent le pronom démonstratif « *celle* » qui reprend le substantif « *lucidité* ». Le pronom relatif est complément du verbe « *rougit* ». L'espagnol passera donc par la préposition « *de* » suivie de « *la que* ***»,*** car il y a accord avec le démonstratif espagnol « *aquella* » qui reprend le substantif féminin singulier « *lucidez* ». Nous proposons donc : « *con aquella, al contrario, de la que uno se ruboriza*»

Enfin, dans « *en dépit de l'oreiller dont la réalité était sans importance* », le relatif « *dont* », qui a pour antécédent « *l'oreiller* », est complément du nom « *réalité* ». Ce substantif, sujet du verbe « *était* », est précédé de l'article défini féminin singulier « *la* ». Nous traduirons donc le relatif par « *cuyo, -a, -os, -as* » au féminin singulier puisqu'il s'accorde avec le substantif espagnol « *realidad* » qu'il accompagne. Nous proposons donc : « *la almohada cuya realidad era sin importancia* ».

Commentaire :

La question posée portait non pas sur les subordonnées relatives, mais sur le pronom relatif « *dont* ». Cependant, la nature des subordonnées était explicitement demandée. Le jury a constaté à nouveau le même défaut qu'aux sessions précédentes : de nombreux candidats ne prennent pas le temps d'analyser la question qui leur est posée et répondent en omettant une partie de la réponse, ici le fait que l'on avait affaire à trois subordonnées relatives.

Mais peut-être n'est-ce pas toujours un oubli… Un certain nombre de candidats, en effet, n'ont pas su reconnaître une subordonnée relative et ignorent que les pronoms relatifs, à la différence des conjonctions de subordination, ont une fonction grammaticale. Bien souvent, les candidats ont confondu la fonction grammaticale de la subordonnée et celle du terme introducteur. L'identification de « *dont* » a également été un problème.

Pour l'identification attendue dans l'introduction, les candidats pouvaient se contenter de dire que « *dont* » était un pronom relatif et garder l'analyse détaillée de chaque cas (antécédent, fonction de « *dont* ») pour la fin, c'est-à-dire la justification de la traduction.

L'explication des cas d'emploi de « *dont* » a très souvent été oubliée ou bâclée. Les candidats se sont contentés de parler de « *cuyo », « del que* », etc. sans faire de lien avec les fonctions grammaticales assumées par le relatif français.

Le jury rappelle aux candidats que si les parties théoriques doivent impérativement être assorties d'exemples, ceux-ci ne doivent pas les remplacer. Trop souvent, la traduction espagnole de phrases françaises a tenu lieu de théorie. Pour les exemples en espagnol, il était pédagogiquement intéressant de proposer une traduction des exemples choisis pour le français.

La justification de la traduction devait impérativement passer par une analyse grammaticale minutieuse de chaque cas et le jury attendait des candidats qu'ils justifient non seulement le choix du relatif mais également le genre et le nombre de la forme retenue.

3. La question sur la version

Question : Après avoir donné la nature des structures dans lesquelles interviennent les éléments soulignés dans « *Era más baja de lo que parecía* » (l.1) et « *era vagamente atractiva. Menos, quizás, que en las fotografías recientes* » (l.5), vous rappellerez comment elles se construisent en espagnol et en français et vous justifierez votre traduction en vous appuyant sur votre exposé.

Nous avons affaire à deux structures comparatives, avec les adjectifs qualificatifs « *baja* » au comparatif de supériorité à la ligne 1 (« *más baja de lo que parecía* ») et « *atractiva* » au comparatif d'infériorité à la ligne 5 (« *… vagamente atractiva. Menos que…* »). Ces structures permettent ici une évaluation par comparaison d'une qualité déclarée par un adjectif (« *baja* » et « *atractiva* »).

La question invitait donc les candidats à se pencher sur l'expression des comparatifs de supériorité et d'infériorité en espagnol et en français.

En espagnol, le comparatif de supériorité utilise une structure duelle composée de l'adverbe de quantité « *más* » et de la conjonction de subordination « *que* » lorsque le deuxième terme de la comparaison n'est pas un verbe conjugué à une forme personnelle, comme dans « *Ana es más agradable que Carmen* ».

En revanche, si le deuxième terme de la comparaison est un verbe conjugué à une forme personnelle, le deuxième élément de la structure sera, non pas « *que* » mais « *de lo que* », où le pronom anaphorique « *lo* » reprend l'adjectif. C'est le cas dans « *es más difícil de lo que piensas* ».

Pour le comparatif d'infériorité, il suffit de remplacer « *más* » par l'adverbe de quantité opposé « *menos* ». On dira, par exemple, « *Ana es menos agradable que Carmen* » et « *Ana es menos agradable de lo que se figuraba Juan* », si le deuxième élément de la structure est un verbe conjugué.

En français, le comparatif de supériorité se construit avec l'adverbe de quantité « *plus* » et la conjonction de subordination « *que* » (ex : « *Ana est plus agréable que Carmen »*) ; au comparatif d'infériorité, l'adverbe de quantité « *moins* » vient remplacer « *plus* » (ex : « *Ana est moins agréable que Carmen »)*.

Le français a souvent recours à la particule de négation « *ne »* devant le terme comparant, « lorsque celui-ci est inclus dans une structure d'énoncé qui reprend celle du terme comparé et qu'il s'agit d'une comparaison d'inégalité » (P. Charaudeau, *Grammaire du sens et de l'expression*, p. 363-364).

Passons maintenant à la justification de la traduction des deux structures. « *Era más baja de lo que parecía* » constitue un bon exemple de comparatif de supériorité dans lequel la reprise du terme comparé par le pronom « *lo »* induit l'apparition de la particule « *ne »* devant le verbe conjugué présent dans le deuxième terme de la comparaison. C'est pourquoi nous proposons la traduction suivante : « *Elle était plus petite qu'elle ne le paraissait »*.

Quant à « *era vagamente atractiva. Menos, quizás, que en las fotografías recientes* », on traduira le comparatif d'infériorité simplement par « *moins que »* : « *elle avait un certain charme. Moins peut-être que sur les photos récentes* ».

Commentaire

Le jury a été étonné de constater que quelques candidats n'avaient pas traité cette question, probablement du fait d'une mauvaise gestion du temps. Il est important d'en réserver suffisamment à la rédaction des questions de choix de traduction, pour un candidat qui connaît bien les grammaires française et espagnole, elles constituent un bon apport de points qui peut faire la différence pour l'admissibilité.

L'identification des structures a trop souvent posé problème : de nombreuses copies ont parlé, non pas de *comparatif*, mais de *superlatif* … Par ailleurs, beaucoup de candidats n'ont pas relevé la différence entre les deux constructions : « *más/menos … que »* et « *más/menos … de lo que »*.

En conclusion, il convient de dire que l'épreuve des choix de traduction restera identique en 2014 à celle des trois dernières sessions. Il sera toujours demandé aux candidats de savoir mobiliser leurs connaissances pour mettre en rapport les deux systèmes linguistiques, espagnol et français,

comme ils seront amenés à le faire en tant qu'enseignant d'espagnol devant un public francophone. Quant à la bibliographie et à la liste (non exhaustive) des points susceptibles d'intéresser le jury, les candidats pourront se reporter aux rapports des deux sessions précédentes.

RAPPORT SUR L'EPREUVE DE LA LECON

Comme dans les sessions précédentes, les documents proposés aux candidats dans cette session 2012-2013 étaient de nature diverse : textes littéraires (poésie, roman, théâtre), documents iconographiques (tableaux), extraits filmiques, discours officiels. Des documents qui s'inscrivent, par ailleurs, dans une chronologie étendue allant de la fin du XVe siècle (un extrait de *La Célestine*) jusqu'à 2006 (le discours prononcé par Hugo Chávez devant l'Assemblée générale des Nations unies). Cette diversité répond à l'esprit même de l'épreuve qui, contrairement à l'ESD, n'obéit pas à un programme précis établi à l'avance.
Bien entendu, le jury n'attend pas du candidat une érudition sans faille sur tous les aspects de la culture hispanique, mais plutôt des connaissances spécifiques permettant, entre autres, au candidat de replacer le document dans son contexte historique, idéologique, esthétique et/ou social ; il s'agit dans tous les cas de mobiliser les connaissances nécessaires pour saisir l' « épaisseur » du texte, à savoir de mener une véritable analyse du document, et non une simple paraphrase de son sens littéral. Nous y reviendrons.

Outre les connaissances relevant de la culture hispanique, voire de la culture générale, que l'on attend d'un futur enseignant d'espagnol, le candidat doit maîtriser les outils méthodologiques indispensables pour réaliser une explication, quelle que soit la nature du document. En d'autres termes, le candidat doit être capable de dégager la spécificité du document et d'appliquer lors de l'analyse une méthode appropriée, en adéquation avec la nature du document : l'explication d'un texte de théâtre, par exemple, fait appel à un savoir faire bien précis, avec une terminologie propre (*didascalias, acotaciones implícitas, modalidades interlocutivas*, etc.) qui prend en compte la dimension verbale de l'échange (le texte dramatique), mais aussi des éléments para-verbaux, tels que l'occupation de l'espace scénique (proxémie) en tant que signe du rapport qui relie ou qui oppose les personnages. Une méthode inappropriée aboutit presque systématiquement à une analyse partielle et incomplète, insuffisante dans tous les cas à rendre compte de l'écriture, dans son sens large, du document. Ainsi, par exemple, de nombreux candidats ont abordé le « Romance del enamorado y la muerte » (XVIe siècle) comme s'il s'agissait d'un texte narratif ; or, s'il est vrai que la voix poétique « raconte » une histoire, tout un éventail de procédés propres au genre lyrique (rimes, allitérations, parallélismes, oppositions, polyphonie -style direct-, etc.) méritent d'être étudiés en tant que producteurs de sens ; mieux encore, certains de ces procédés caractérisent la nature même des *romances* et constituent, pour ainsi dire, les traits identitaires de ces poèmes destinés à être récités ou « joués » devant un auditoire.

La cohérence de l'analyse repose également sur l'emploi pertinent de certaines notions de base. Le jury a souvent entendu parler de « *párrafos* » à la place de « *estrofas* », et de « *líneas* » à la place de « *versos* », ou encore de *locus amoenus* à la place de « *naturaleza* ». Les confusions entre « *comicidad* » et « *ironía* », « *metáfora* » y « *comparación* » ont été tout aussi fréquentes. Enfin, le jury a également constaté chez certains candidats une méconnaissance presque totale de la métrique espagnole (vers, rime, strophes), une méconnaissance génératrice parfois de véritables contresens.

Voici maintenant un rappel très général des exigences propres à l'exercice de l'explication de document qui, nous l'espérons, pourrait aider les futurs candidats à la préparation de cette épreuve.

Tout d'abord, la construction de l'exposé. Nous rappelons que l'introduction, phase première du commentaire, ne saurait se résumer à une simple reprise du paratexte (auteur, titre de l'ouvrage, date de publication). Dans cette approche initiale, le candidat doit procéder à une véritable présentation du document : genre, spécificité, place qu'il occupe au sein de la culture hispanique, etc., tout en évitant les interminables « copier-coller » sur certains éléments périphériques du texte (biographie détaillée de l'auteur, « leçon » sur le courant esthétique ou le contexte historique de l'œuvre) lorsque ces éléments n'éclairent pas la compréhension proprement dite du document. L'introduction, nous l'avons

dit, devra être brève et pertinente. Le candidat y précisera l'articulation du texte en mouvements bien délimités « *del verso … al verso* … », « *de la línea … a la línea* … »), tout en indiquant le critère objectif qui justifie cette segmentation (le temps ? l'espace ? les personnages ? le discours ?). Enfin, il présentera son axe de lecture, c'est-à-dire la perspective ou l'angle choisis pour expliquer le texte, et qu'il devra formuler avec clarté et précision en une seule phrase. A noter que l'axe de lecture constitue une sorte de « contrat implicite » entre le candidat et son jury : le candidat, en énonçant au préalable sa démarche, s'engage à construire son analyse en respectant l'axe proposé. Dans la pratique, nombre de candidats avancent une perspective qui sera rapidement abandonnée. Le « *cómo* », qui ouvre souvent l'énoncé (*¿cómo/de qué manera/en qué medida el autor*… ? »), fait particulièrement défaut tout au long de l'analyse, ou alors il reste cantonné au simple relevé des champs sémantiques (el « *campo léxico* », et non pas **léjico*, comme le jury a pu l'entendre).

Le jury attend du candidat une analyse cohérente et pertinente qui rende compte de la composition du document (forme, sens, effets). Que ce soit par une explication linéaire ou à travers un commentaire thématique, l'analyse s'attachera dans tous les cas à montrer l'imbrication profonde entre le fond et la forme, en relevant notamment le rôle des procédés d'écriture dans la construction du sens. Le candidat doit par conséquent veiller à ne pas limiter son explication à la simple énumération des figures stylistiques (la *forme*), mais aussi à ne pas se centrer exclusivement sur le contenu en laissant de côté les choix stylistiques/rhétoriques de l'auteur (comment faire abstraction de la stratégie oratoire, bien caractéristique de Chávez, au moment d'analyser son discours de 2006 ?). Bien que l'erreur du « catalogue » des figures de style ait été généralement évitée dans l'explication des textes littéraires, elle a été courante, en revanche, lors de l'analyse des documents iconographiques et des séquences filmiques, le découpage de la séquence, le cadre ou le type de plan identifiés n'aboutissant pas toujours à l'interprétation du sens et de l'effet produit chez le spectateur. **De façon générale, le jury déplore le manque de préparation des candidats à l'analyse d'images (fixes ou cinématographiques), qui se réduit bien souvent à un exercice de simple paraphrase (pour les séquences) ou description (pour les images fixes).**

Enfin, et tous supports confondus, la paraphrase, les gloses explicatives, ou encore les observations subjectives, les renvois à l'expérience personnelle du candidat et les jugements simplistes d'ordre moral (« *hace el papel del bueno* », etc.) sont, bien évidemment, à exclure.

Quelques remarques maintenant sur la gestion du temps. Le candidat dispose de vingt minutes pour présenter son travail, à savoir une véritable analyse du document comportant une introduction, une explication détaillée et une conclusion. Le jury attend du candidat un exposé équilibré ; il a remarqué cependant que certains candidats consacrent plus de dix minutes à l'introduction, au détriment du corps du commentaire et de la conclusion, parfois débitée dans la précipitation, en quelques secondes, à une vitesse trop rapide qui entrave la compréhension littérale du discours du candidat. Il n'est pas inutile de rappeler aux candidats que le débit et l'audibilité de leur exposé sont des critères pris en compte par le jury dans l'évaluation de leur prestation orale en tant que futurs enseignants. Un entraînement individuel, que ce soit dans un centre de formation ou en autonomie, devrait permettre de pallier cette difficulté.

Il va de soi que le candidat, que ce soit lors de l'exposé ou au cours de l'entretien avec le jury, doit s'exprimer dans une langue espagnole correcte (grammaire et prosodie), riche et appropriée (registre universitaire).

La session 2013 du Capes d'espagnol a proposé à l'étude 12 dossiers de « Leçon », comportant des documents de nature variée : séquences filmiques, documents iconographiques (tableaux, photographies, affiches, dessins d'humour), documents textuels de littérature en tous genres (poésie, théâtre, roman, essai…) ou de civilisation. L'épreuve exige donc des candidats la maîtrise d'outils d'analyse mis au service non seulement de l'explication de document en langue espagnole, mais aussi de la proposition de pistes d'exploitation pédagogique du dossier en français. Le jury regrette à ce propos que la maîtrise de la langue française desserve nombre de prestations orales. La langue employée par les candidats dans leur exposé comme au cours de l'entretien doit être adaptée à un oral de concours de recrutement de futurs enseignants en termes de tenue, registre, richesse et précision.

Format général de l'épreuve : si le jury attend une réponse à chacune des questions explicitement posées, l'exposé oral des candidats doit constituer un ensemble cohérent bénéficiant d'une présentation ainsi que d'un propos de conclusion.

Présentation du dossier : la présentation synthétique de chacun des documents (contextualisation, caractérisation, idée générale, spécificités thématiques et formelles, enjeux pour l'interprétation) doit conduire les candidats à dégager l'intérêt de la rencontre des documents et de leur articulation.

Connaissances spécifiques de la culture hispanique : il s'agit de cibler les éléments de culture historique, géographique, artistique ou littéraire, pertinents à étudier dans le cadre d'une exploitation pédagogique. Aux propositions creuses telles que « on parlera du *romance* », on préférera des propositions étayées telles que « l'étude du document *n* sera l'occasion de découvrir le *romance*, son origine et sa transmission (tradition orale médiévale ; fixation et diffusion ; *romancero viejo/nuevo*), ses caractéristiques formelles et thématiques (poème narratif, octosyllabes, *romances novelescos, históricos*…) ainsi que sa fortune littéraire (XXe S., Menéndez Pidal, García Lorca…) ». Par ailleurs, il ne s'agira pas de proposer un catalogue sans lien avec l'exploitation pédagogique prévue (l'étude de Cuba à l'époque coloniale est hors de propos quand le dossier proposé est centré sur la perte par l'Espagne de ses dernières colonies).

Niveau de classe : la seule mention des entrées thématiques des programmes (Palier 1, Palier 2, Seconde, Cycle Terminal, mais également Littérature étrangère en langue étrangère pour les sections littéraires), et des notions associées n'est pas satisfaisante. La proposition doit être justifiée par un lien clair établi entre les documents et la ou les notion(s) de référence. Dans le cas où le dossier peut renvoyer à plusieurs entrées thématiques correspondant à des niveaux de classe différents, c'est la difficulté du dossier, mais aussi et surtout l'approche pédagogique prévue qui permettront de trancher. Rappelons que la complexité de la langue ou la longueur des textes ne sont pas les seuls critères à considérer. Les différents niveaux de lecture des documents, l'implicite, le degré de maturité requis par l'étude des documents ou l'approche de certaines notions, sont à prendre en compte. Les liens possibles avec les enseignements des autres disciplines peuvent par ailleurs appuyer les choix opérés. Une fois le niveau de classe ciblé, il est indispensable de déterminer le(s) niveau(x) de compétence du CECRL qui sera ou seront visé(s) pour les activités envisagées.

L'ordre d'étude des documents proposé ne vaut que s'il est justifié. Il doit favoriser, pour les apprentissages, la progression thématique, le réemploi lexical et syntaxique, de l'entrée dans la séquence à son point d'aboutissement. Le degré de difficulté des documents (langue, richesse thématique, implicite…), la date de production des documents, doivent également être pris en considération. Il s'agit en tout état de cause de proposer un scénario répondant à une logique clairement exposée.

Difficultés spécifiques et démarches pour y remédier : il s'agit de cibler les difficultés qui constituent un obstacle majeur à la mise à portée des documents (et non de travailler sur les enjeux linguistiques de l'étude des documents -question 6), puis de proposer des stratégies variées et pertinentes de remédiation (il existe des alternatives à la sempiternelle « fiche d'analyse de tableaux » et aux « notes de vocabulaire »). Gare aux stratégies plaquées ainsi qu'à une tendance à n'envisager que les difficultés linguistiques et méthodologiques posées par les documents. Il convient également de s'interroger de façon large sur les pré-requis et les référents culturels indispensables aux élèves pour aborder les documents et de mettre en place les démarches de contextualisation et d'élucidation les plus pertinentes.

Les activités langagières à travailler avec les élèves doivent être identifiées selon la terminologie précise du CECRL (réception, production et interaction dans leurs déclinaisons CO/CE/EOc/EE/IO) et présentées selon une logique de dossier, en suivant l'ordre préconisé (question 3). La proposition d'un projet de séquence et l'identification de la ou des activité(s) langagière(s) mobilisée(s) pour son exécution en favorisent la cohérence. Aux listes éparpillées d'activités possibles, on préfèrera un choix d'activités dont l'enchaînement témoignera d'un souci pour la progression dans les apprentissages, et ce dans une perspective d'utilisation de langue en situation de communication orale ou écrite. Deux types d'activités sont à envisager et à détailler (les énoncés du type « on travaillera en compréhension de l'écrit » ne disent rien de la démarche pédagogique prévue), celles qui ciblent la compréhension des documents par les élèves, et celles qui, s'appuyant sur les précédentes, leur permettent de s'approprier les notions et outils nouvellement introduits. Le jury a eu à regretter des propositions irréalistes, non adaptées aux niveaux ciblés, peu authentiques ou sans véritables enjeux, ainsi que des propositions artificielles d'intégration des TICE.

Les outils linguistiques à faire acquérir ou à réactiver sont les outils linguistiques dont peuvent être porteurs les documents authentiques proposés à l'étude mais également ceux mobilisés par les activités de réception, production et d'interaction proposées (question 5). Il s'agit d'en dresser une sélection raisonnée (tri et hiérarchisation s'imposent) en établissant de façon explicite leur lien avec les activités envisagées, démarche qui devrait éviter les catalogues de « faits de langue » dépourvus d'intention pédagogique.

Conclusion : les ouvertures des projets envisagés se trouvent dans les prolongements logiques de tout projet pédagogique : intégration d'un document complémentaire, évaluation, prolongements thématiques, séquence suivante, projet à une autre échelle que celle de la classe, interdisciplinarité, lien avec les diplômes et certifications (niveau A2 du CECRL, B2i, DNB, baccalauréat…). Sont à bannir les pistes irréalistes, artificielles, mais aussi les ouvertures « passe-partout » non explicitées.

NOTE – Cette année, une majorité de dossiers se prêtaient à une exploitation en Cycle Terminal, certains ouvrant la voie au programme de Littérature étrangère en langue étrangère de la section littéraire. Ces données d'ordre « statistique » ne sauraient être considérées comme une règle, l'exercice s'intitulant toujours « Leçon portant sur les programmes de collège et de lycée ». A ce propos, certains dossiers que l'on associerait a priori à une étude en cycle terminal pouvaient être (et ont été assez judicieusement par certains candidats) envisagés pour la seconde ou le collège. C'est là encore la cohérence du projet, la pertinence de l'approche, et l'adaptation des stratégies pédagogiques au niveau visé qui ont été valorisées par le jury.

RAPPORT SUR L'EPREUVE SUR DOSSIER

La Transition en Espagne :

En ce qui concerne la question au programme intitulée « La Transition en Espagne. Les enjeux d'une démocratisation complexe (1975-1986) », il est conseillé aux candidats d'éviter la confusion entre les deux ouvrages au programme et la bibliographie spécialisée. En effet, les dossiers proposés aux candidats sur cette question sont composés de plusieurs documents dont au moins un est issu de ces deux œuvres :

- Manuel Vázquez Montalbán, *Crónica sentimental de la transición*, Barcelona, Planeta, 1985, 248 pages.
- Carlos Serrano et Marie-Claude Lécuyer, *Otra España (documentos para un análisis: 1974-1989)*, Instituto de Cultura « Juan Gil Albert » et Editions Hispaniques, 1990, 204 pages.

Même si l'œuvre de C. Serrano et M-L. Lécuyer comporte une introduction historique fort utile, il ne faudrait jamais confondre l'œuvre de Vázquez Montalbán, une chronique désenchantée, avec une œuvre historique et une vision objective du processus de transition politique comme cela a été le cas par certains candidats. Il convient aussi de rappeler la nécessité de bien connaître les conditions de leur écriture et de leur publication, sans oublier les éléments biographiques essentiels qui permettent aux candidats de bien connaître l'engagement politique de l'auteur. Un nombre considérable de candidats continuent à penser que Vázquez Montalban a écrit ses chroniques au moment même des faits, ce qui est loin d'être le cas. En réalité, elles ont été écrites en 1984 et publiées à partir de janvier 1985 dans *El País Semanal,* revue dominicale du journal du même nom et non dans le journal lui-même comme certains candidats continuent à l'affirmer. De même, la méconnaissance des candidats de la trajectoire biographique et idéologique de l'auteur a donné lieu à des interprétations erronées, insolites voire fantaisistes de ses textes, ce qui est difficile à admettre de la part des candidats, s'agissant d'une œuvre et d'un auteur inscrits au programme.

En ce qui concerne la connaissance de la période, les œuvres spécialisées et les synthèses sur la question parues sur le marché français et destinées à la préparation de concours ne doivent pas être considérées, malgré leur utilité certaine, comme la seule bibliographie à consulter, mais comme une première approche de la question, qui doit être ensuite complétée et élargie avec la lecture des

auteurs, des œuvres et des articles souvent cités dans ces mêmes ouvrages et dont une grande partie figure aussi dans la bibliographie proposée aux candidats. On pense notamment aux ouvrages et aux articles écrits par Javier Tusell, Alvaro Soto Carmona, Charles Powell, Francisco Campuzano pour ne citer que quelques spécialistes.

En ce qui concerne le déroulement de l'épreuve en elle-même et les conseils méthodologiques qui doivent être connus de tous, nous recommandons vivement aux candidats la consultation des rapports de 2011 et 2012, rédigés respectivement par Pascale Thibaudeau et Jean-Marc Suardi, et par Denis Rodriguez, qui ont fait le tour de la question et qui proposent de précieux conseils aux candidats.
Pour notre part, nous proposerons simplement quelques conseils d'ordre général en pointant les carences et les erreurs constatées cette année afin d'aider les futurs candidats (et tout particulièrement ceux de la session exceptionnelle dont l'oral se fera sur le même modèle que celui de la session 2013).
Outre les lacunes que certains candidats présentent sur des aspects essentiels du programme, le jury a souvent constaté de grandes difficultés de la part de candidats à mettre en perspective les documents présentés dans les différents dossiers. Il s'agit d'une preuve évidente que les connaissances d'une histoire simplement factuelle, qui se limite aux noms des protagonistes et aux dates, ne suffisent pas à fournir les explications argumentées et solides sur les principaux enjeux du processus de la Transition attendues pour cette épreuve d'ESD. Dans ce sens, il convient de rappeler aux candidats la nécessité de proposer une approche de la transition en partant des faits, mais sans jamais oublier leurs causes et leurs conséquences. Pour ne citer qu'un exemple concret, les candidats font souvent référence au consensus qui a permis l'arrivée de la démocratie grâce à la négociation et aux accords passés entre les différentes forces politiques, mais beaucoup d'entre eux présentent d'importantes difficultés pour expliquer les causes et les circonstances qui ont conduit à ce consensus.

En outre, bien que le cadre chronologique retenu pour la question au programme soit 1975-1986, les candidats ne doivent pas se cantonner à une vision réductrice du processus de changement politique. Des connaissances liées exclusivement à cette période sans une maîtrise suffisante de l'ensemble de l'histoire de l'Espagne contemporaine risquent de rendre difficile la compréhension et l'analyse de certains dossiers. En effet, on peut attendre des candidats qu'ils connaissent les périodes historiques précédentes (II République, Guerre civile et, surtout, le franquisme), mais aussi l'évolution sociopolitique postérieure afin d'avoir la perspective nécessaire pour mener à bien une réflexion cohérente et pertinente du dossier présenté. Ces connaissances en amont étaient indispensables pour une bonne analyse des différents dossiers, mais particulièrement pour ceux intitulés « *PCE y Transición* », « *Transición y sindicalismo* » ou encore « *La Iglesia católica durante la Transición* ». Les jurys ont été souvent confrontés à des candidats qui étaient complètement démunis et incapables d'apporter des références sur la trajectoire du *Partido Comunista Español* (PCE) sous le Franquisme, sur la naissance de *Comisiones Obreras* (CCOO) et de son rôle dans la crise du régime, ou encore sur les changements opérés au sein de l'Église catholique espagnole après le Concile Vatican II, amplifiés par l'arrivée d'Enrique Vicente Tarancón à la tête de la Conférence épiscopale. On signalera également, à cet égard, les difficultés de nombreux candidats à comprendre des expressions qui devraient faire partie de leur bagage culturel sur l'histoire contemporaine de l'Espagne. Le jury a été très surpris de constater les difficultés de certains candidats face au mot « *cruzada* », qui renvoyait bien évidemment à l'expression utilisée par les franquistes pour faire référence à la Guerre civile, ou, face à l'expression, moins explicite, « *Contubernio de Munich* » terme dépréciatif utilisé par le régime franquiste afin de ridiculiser la réunion de nombreux opposants au franquisme de l'intérieur et de l'extérieur, excepté le PCE, à Munich en 1962.

De plus, le jury a constaté également de nombreuses lacunes sur l'évolution politique, sociale et économique de la société espagnole après 1986. Or, ces connaissances, normalement acquises lors d'une formation universitaire en civilisation espagnole contemporaine auraient pu aider les candidats à mieux traiter certains dossiers et, surtout, à ouvrir des perspectives dans la conclusion. Par exemple, peu de candidats ont été capables d'évoquer les rapports souvent conflictuels entre Église et État en Espagne, notamment concernant des questions liées à l'éducation, le divorce, l'avortement ou encore le financement, ainsi que l'évolution du centre politique dans le dossier sur l'UCD. Le jury a été aussi très surpris que les candidats ignorent la disparition récente de Santiago Carrillo, ou le fait qu'Adolfo Suárez est atteint depuis plusieurs années déjà de la maladie d'Alzheimer.
Des dossiers plus ancrés sur la période 1975-1986, comme ceux concernant l' « *Amnistia* » ou « *Cataluña: cultura y política durante la Transición* » sur la *Nova Cançó* catalane faisaient moins appel

à ce type de connaissances en amont, mais le jury aurait fort apprécié des candidats leur capacité à mettre en relation, par exemple, l'affiche du film avec l'œuvre de Antoni Tàpies et notamment avec « *L'Espirit Català* (*El Espíritu Catalán*), de 1971, pour ne citer qu'un exemple.
Concernant les œuvres iconographiques (affiches de films, photographies, BD, affiches politiques) et filmiques (documentaires) présentes dans les dossiers de cette année, de nombreux candidats ont fait souvent preuve d'une bonne préparation dans l'analyse de l'image, même si les interprétations proposées n'étaient pas toujours très pertinentes. Néanmoins, ce type de document est souvent sous-exploité dans l'analyse du dossier par les candidats qui préfèrent s'appuyer sur les documents écrits. Or, comme cela était déjà précisé lors du rapport de 2012, les dossiers ne prévoient aucune hiérarchie entre les documents et ils doivent être pleinement incorporés à l'analyse du dossier. L'extrait de BD d'Iva et Giménez a été souvent expédié alors qu'il était riche de sens et résumait assez pertinemment l'évolution de cette demande d'amnistie, une question centrale dans les premières années du processus de changement politique. De la même manière, la photographie sur la *Fiesta-mitín del PCE* à Torrelodones a été peu exploitée et, malgré des références pertinentes à la composition de la foule, très peu de candidats ont fait référence au dialogue qui aurait pu être établi entre un drapeau géant du PCE et le petit drapeau catalan qui apparaît dans l'angle supérieur gauche et la référence au PSUC du document 1 de ce dossier.
Enfin, nous voudrions attirer l'attention des candidats sur l'intérêt qu'ils doivent porter aux dates de production des documents qui sont parfois, répétons-le, porteuses de sens et qui ne sont pas toujours pleinement exploitées. De nombreux candidats ont fait référence à la date du 12 juin 1977 de la photographie du meeting du PCE, pour signaler qu'elle avait eu lieu après la légalisation du PCE. Néanmoins, un certain nombre de candidats n'a pas été capable de la mettre en relation avec les premières élections législatives du 15 juin 1977, trois jours après par conséquent, quand tous les espoirs étaient encore permis pour les communistes. Certains candidats ont même commis un lourd contresens en évoquant un meeting pour fêter les résultats obtenus lors de ces premières élections législatives.
Pour conclure ce bref rapport, nous voudrions rappeler aux candidats qu'ils doivent être en mesure de proposer une analyse des documents en apportant des références à leurs lectures afin d'éviter ainsi la paraphrase ou une lecture excessivement superficielle du dossier proposé.

Conseils :

Pour l'épreuve sur dossier en général, et pour les questions au programme en particulier, les candidats sont invités à lire avec attention les rapports des deux années précédentes.
Répétons cependant quelques conseils généraux : les dossiers ne doivent pas être considérés comme des prétextes à réciter un cours appris par cœur. Chaque document doit être analysé pour lui-même de manière à nourrir l'exposé d'exemples précis tirés du dossier. Cet exposé doit comporter les étapes suivantes :
• Présentation des documents un par un, et en tenant compte de leur nature différente. Dans cette présentation, il importe de ne pas réduire les trois ou quatre documents à un dénominateur commun, mais au contraire de bien les distinguer et, le cas échéant, de souligner ce qui les oppose, cela afin de dégager une véritable problématique.
• Annonce d'une problématique s'appuyant, certes, sur le thème proposé, mais ne se réduisant pas à une reformulation de celui-ci.
• Annonce du plan général de l'exposé, en deux, trois ou quatre parties, lesquelles doivent être globalement équilibrées.
• Développement de chaque partie avec, si possible, plusieurs points ou « sous-parties » clairement identifiés, et à la fin de la partie, une brève transition vers la partie suivante. Dans chaque partie, il faut éviter de s'appuyer sur un seul document et s'efforcer de préférence, si possible, de mettre en relation les documents. Il est particulièrement important de montrer que l'on est capable d'utiliser avec précision différents outils méthodologiques. Le vocabulaire d'analyse textuelle, iconographique, filmique doit donc être mobilisé, de même que sa connaissance du programme, sans attendre les questions du jury.
• La conclusion ne doit pas se réduire à une phrase, ni se contenter de reformuler l'introduction ou la problématique. Elle doit proposer non seulement une synthèse de la réflexion menée, mais aussi une ouverture, éventuellement sur l'actualité.
Tant dans l'exposé que dans l'entretien qui suit, il convient d'utiliser une langue claire, précise et, si possible, élégante. Il faut donc éviter de multiplier les formules passe-partout qui rendent l'exposé monotone et pauvre : *vemos que…, tenemos…, podemos decir que…*

Le Mexique :

La question sur le Mexique a donné lieu à six dossiers, respectivement intitulés *"Macho y mexicanidad"*, *"Maternidad y mexicanidad"*, *"Mexicanidad y fiestas"*, *"El mexicano y la 'Virgen de Guadalupe' "*, *"Emiliano Zapata y la vuelta a los orígenes"*, *"Mexicanidad y relaciones sociales"*. Remarquons d'emblée que, si le concept de *mexicanité* – équivalant à *condition* ou *identité mexicaine* – était explicite dans quatre sujets sur six, il était sous-jacent aux deux autres. Ce concept (que les Mexicains orthographient *mexicanidad* et les Espagnols *mejicanidad*, mais que tous prononcent de la même manière, avec le son de la *jota*) devait à chaque fois être problématisé en fonction de la nature et de l'orientation des différents documents. Les candidats sont invités à se garder d'essentialiser « le Mexicain » ou « l'être mexicain », et doivent s'efforcer, au contraire, de rapporter la mexicanité à une situation et à un héritage historiques précis, ainsi que le fait O. Paz dans la deuxième partie de son essai. Il convient de montrer en quoi, chez O. Paz lui-même comme chez d'autres auteurs, anciens ou plus récents, ce concept est à chaque fois une représentation, une construction intellectuelle plus ou moins intuitive, qu'il convient d'analyser, de critiquer, de déconstruire, pour la placer dans une perspective plus large – hispanique ou latino-américaine, par exemple. De même, des mots aussi simples que *macho* ou *fiesta* ne sont pas des évidences : ils doivent être examinés sous plusieurs angles et donc problématisés. Un sujet comme *« Maternidad e mexicanidad »* ne devait pas donner lieu à un plan binaire du type *I. Los papeles de la maternidad, II. Los rostros de la mexicanidad*, mais, bien sûr, à un croisement des notions, du type : *I. Un polo negativo de la maternidad, a partir de la figura de la Malinche. II. La ambigüedad del polo positivo, en relación con la figura de la Virgen. III. Posible existencia de otra maternidad, a partir de la fotografía de Manuel Álvarez Bravo*.

La connaissance globale de l'histoire du Mexique, dans ses quatre grandes périodes (civilisations méso-américaines, époque de la conquête et de la colonie, période allant de l'Indépendance au porfirisme, enfin époque contemporaine, de la Révolution à nos jours) est l'un des pré-requis de cette épreuve. On attend par exemple des candidats qu'ils sachent situer dans l'histoire le début du culte de la Vierge de Guadalupe ou le *Grito de Dolores*, et qu'ils connaissent les grandes lignes de l'évolution du Mexique de 1950 à nos jours. L'autre pré-requis de cette épreuve est bien sûr la connaissance approfondie des deux œuvres au programme (*El laberinto de la soledad* et *Los olvidados*) ainsi que de leur contexte historique, culturel, littéraire et artistique. L'identification de la nature des documents est à préciser dès l'introduction, où l'on attend également des candidats qu'ils sachent situer précisément tel extrait dans tel ou tel chapitre du *Laberinto*, telle séquence filmique dans telle ou telle partie de *Los olvidados*. Quelques indications sur des écrivains aussi importants que Juan Rulfo, Carlos Fuentes ou Carlos Monsiváis étaient bienvenues pour présenter leurs textes et éventuellement l'œuvre dont ils étaient tirés.

Cinq dossiers sur six comportaient un passage du *Laberinto*, deux dossiers sur six une séquence de *Los olvidados,* le dernier dossier associant ces deux œuvres avec un passage d'un roman de Carlos Fuentes. Cette association était l'occasion de faire la différence entre, d'une part, deux points de vue mexicains sur la mexicanité (Octavio Paz s'incluant dans un *"nosotros"* récurrent, Carlos Fuentes décrivant les mécanismes du clientélisme au moyen d'une focalisation interne), et d'autre part un point de vue extérieur, espagnol, distancié et critique, à travers le film de Luis Buñuel. Tous les dossiers comportaient deux documents textuels de nature différente et un, voire deux, documents visuels. Dans le dossier intitulé *"El mexicano y la 'Virgen de Guadalupe' "*, les deux textes étaient en effet accompagnés de deux documents iconographiques, une photo et une peinture, la difficulté supplémentaire (avoir à commenter quatre documents au lieu de trois) se trouvant compensée par le caractère tout à fait classique du sujet proposé.

Rappelons que, jusqu'à une date récente, le Mexique a été un pays peu alphabétisé, et que les *images*, par conséquent, y ont toujours joué un rôle de tout premier plan. Or, très souvent, les candidats les négligent, omettant même de décrire précisément peintures et photographies, ou réduisant la séquence filmique au dialogue retranscrit sur la photocopie qui leur est remise, sans prendre la peine d'étudier les plans cinématographiques et les espaces qui apparaissent dans la séquence. Dans le dossier sur *"Mexicanidad y relaciones sociales"*, il était important de signaler que la rencontre entre Meche et el Jaibo avait lieu dans une étable, comme pour mieux suggérer l'animalité

des pulsions qui animent la scène. Il fallait également souligner le puissant érotisme du premier plan de la séquence représentant les jambes de la fillette, lié à des effets de mise en scène (échelle du plan, jeu de lumière, musique, absence de dialogues : moment descriptif). Le jury a donc sanctionné la relative cécité de nombreux candidats face aux images proposées. Il a récompensé, au contraire, les candidats capables d'identifier avec justesse un document iconographique (*fragmento de mural ≠ cuadro*, *grabado ≠ dibujo*), ou de nommer précisément les éléments visuels, comme par exemple les attributs topiques des révolutionnaires musiciens apparaissant dans la fresque de Rivera sur Emiliano Zapata : *tipo indígena o mestizo, bigotes, atuendo de charro o de peón, sombrero, huaraches* (c'est-à-dire *sandalias*)*, guitarra* (et au premier plan un instrument proche du *charango* andin), *pistola, machete, canana* (c'est-à-dire *cartuchera*).

Pour ce qui est des textes, il importe de bien prendre en compte leur nature soit journalistique, soit littéraire. Il fallait par exemple commenter l'usage des figures de styles dans tel ou tel passage de l'essai d'Octavio Paz, ou encore étudier brièvement la construction du personnage d'Emiliano Zapata dans le roman de Gregorio López y Fuentes — en relevant, par exemple, l'élément emblématique de son cigare (*puro*), lequel fait aussi de lui, à la faveur d'une paronomase, un idéaliste, un *pur*. Ce passage présentait, bien sûr, une image idéalisée de Zapata, en opposition à celle du caudillo sanguinaire (*el Atila del Sur*) que propageaient ses ennemis. Sur un tel dossier, l'analyse littéraire devait être associée à une présentation de Zapata, son idéologie *(« Tierra y libertad »*), son rôle politique et militaire, son assassinat en 1919, l'éclipse de sa figure puis sa réhabilitation et mythification dans les années 1930.

La connaissance du programme implique donc une certaine précision conceptuelle, historique et linguistique. Les mexicanismes sont à signaler et à expliquer. Ainsi, la Malinche n'est pas une divinité, et le mot *chingar* et ses dérivés ne sont pas des mots neutres ni même familiers. Les relations entre les sexes ou entre les classes sociales, les questions de pouvoir, de métissage et de syncrétisme apparaissent de façon récurrente, et on est en droit d'attendre des candidats qu'ils argumentent avec aisance et précision sur ces sujets. Enfin, des éléments de comparaison sont toujours les bienvenus, soit dans le cours de l'exposé, soit en conclusion, à titre d'ouverture. Ainsi, dans le dossier sur la maternité, on pouvait faire allusion à Frida Kahlo et aux nombreux tableaux où elle exprime sa détresse de n'avoir pu être mère.

AGIR EN FONCTIONNAIRE DE L'ETAT ET DE FAÇON ETHIQUE ET RESPONSABLE

L'existence de textes officiels se fonde sur la nécessité d'encadrer et d'orienter le fonctionnement de l'Institution, et ce afin d'assurer cohérence et équité de traitement au service de l'Ecole de la République.

Il revient ainsi à chaque professeur de connaître les textes officiels et d'en maîtriser les enjeux afin d'«agir en fonctionnaire de l'État et de façon éthique et responsable » (Bulletin officiel n° 29 du 22 juillet 2010- Compétence 1).

Au-delà de cette connaissance, il est essentiel que le professeur comprenne l'esprit de ces textes officiels afin de les mettre en œuvre avec pertinence. En effet, il est rappelé que le professeur « exerce sa liberté et sa responsabilité pédagogiques dans le cadre des obligations réglementaires et des textes officiels ».
Le jury a donc apprécié les candidats qui ont su faire preuve de leur « bon sens dans le respect du cadre légal ».
Les sujets ont pour cela fait appel à la capacité des candidats à proposer des actions concrètes en classe ou plus largement au sein de l'établissement d'exercice, dans le strict cadre disciplinaire ou celui plus vaste de la mission d'enseignant :

- participation du professeur d'espagnol au projet d'établissement ou à une liaison collège-lycée appelant des réponses réalistes et réalisables et prenant en compte la capacité « participer à la vie de l'école ou de l'établissement » (capacités - BO n° 29 du 22/07/2010)

- implication de l'enseignant dans une réflexion collective au sein d'un établissement où « les incivilités se multiplient » qui amenait à illustrer les attitudes propres « à prendre en compte la dimension civique de son enseignement » (attitudes- BO n° 29 du 22/07/2010) ou montrant comment l'enseignant « contribue à la formation sociale et civique des élèves (...) respecte et fait respecter la personne de chaque élève (…) est attentif à développer une attitude d'objectivité (…) connaît et fait respecter les principes de la laïcité, notamment la neutralité » (BO n° 29 du 22/07/2010)
- formation de l'enseignant qui « souhaite donner davantage d'efficacité à son enseignement » qui ramenait à la connaissance des « grands principes du droit de la fonction publique » et à la capacité à « recourir aux ressources offertes » (connaissances et capacités - BO n° 29 du 22/07/2010)

Nous rappelons que l'enseignant se doit de connaître « le système éducatif, ses acteurs et les dispositifs spécifiques », doit pouvoir se situer dans l'économie général de l'Institution (cf. « se situer dans la hiérarchie de l'institution scolaire). Aussi ne peut-on qu'être étonné de la méconnaissance du rôle de l'assistant de langue ou de dispositifs tels que les sections Bachibac ou de l'incapacité à définir ses liens hiérarchiques ou son employeur.
A titre d'exemple, nous allons proposer les corrigés de trois sujets choisis parmi ceux qui ont été donnés à la réflexion des candidats. La liste complète se trouve dans les annexes.

SUJET N° 9 :

Un(e) assistant(e) de langues est nommé(e) dans votre collège.
Quelles compétences envisagez-vous qu'il/elle puisse construire avec vos élèves ?
Comment organisez-vous le travail avec lui/elle ?

Ce sujet a permis d'apprécier la capacité de nombreux candidats à prendre appui sur leur expérience **tout en l'ancrant** dans la connaissance des textes officiels. Si l'expérience de terrain peut être un atout, elle ne peut être un tout.

Le principe majeur de ce sujet était le nécessaire **rôle de tutelle de l'enseignant de langues** dans le cadre de l'intervention de l'assistant étranger dans ses classes.

Certains candidats ont construit leur présentation en répondant successivement à l'une et l'autre question, d'autres ont choisi de répondre conjointement aux deux interrogations en articulant efficacement les rôles du professeur et de l'assistant.

Eléments de contexte

- Document de référence : circulaire parue au Bulletin Officiel du 1er janvier 2009
  - service hebdomadaire de douze heures.
  - contrat de sept mois (du 1er octobre au 30 avril)
  - rôle de l'assistant de langue étrangère devant figurer expressément dans le projet d'établissement.

- Missions possibles :
  - pratique de la langue orale avec les élèves aux côtés du professeur, participation à diverses activités éducatives de l'établissement, contribution à des enregistrements authentiques destinés à enrichir les collections audiovisuelles des établissements, participation à la mise en œuvre d'un projet d'échanges, animation d'un club de langue, accompagnement éducatif.

  Mais l'appui apporté par l'assistant peut également se faire dans le cadre d'une autre discipline (par exemple en DNL),

Quelles compétences envisagez-vous qu'il/elle puisse construire avec vos élèves ?
Le rôle de l'assistant est de contribuer au développement chez les élèves des **compétences langagières (notamment à l'oral) et culturelles (en approfondissant leur connaissance d'une civilisation et d'une culture différentes).**
La contribution de l'assistant porte **surtout sur l'oral**. Cependant, toutes les modalités d'intervention sont possibles et toujours **en étroite collaboration avec le professeur.**

L'assistant peut contribuer au développement de compétences linguistiques dans les domaines suivants :

- travail sur la prononciation (poésie, chants, sous-titrages…),
- entraînement à la prise de parole en continu (récits, exposés, échanges vidéo avec une classe étrangère…),
- à la lecture ou bien au développement d'une expression écrite authentique : courriels échangés avec des élèves étrangers, concours d'écriture, rédaction de dialogues de théâtre etc.

Comment organisez-vous le travail avec lui/elle ?

Il était attendu que le candidat mette en avant le nécessaire lien entre le travail de l'assistant et celui de l'enseignant. Le jury a par exemple apprécié l'illustration de ce principe à travers la présentation de séquences pédagogiques articulées entre professeur et assistant où le rôle de ce dernier consistait en une intervention, soit en amont sur des activités de sensibilisation, soit en aval sur des activités de prolongement ou d'approfondissement lexical et/ou thématique.

Les modalités d'intervention :

Nous rappelons que l'assistant peut intervenir

- soit seul avec un petit groupe d'élèves,
- soit avec une demi-classe en même temps que le professeur, mais dans des salles différentes,
- soit avec le professeur, dans la même salle, dans une relation de complémentarité.

Le professeur peut faire porter son évaluation sur des travaux ou des activités menés sous le contrôle de l'assistant, mais en aucun cas l'assistant n'est compétent pour attribuer des notes aux élèves.

Conclusion :

Le nom même d'Assistant définit son rôle : il assiste l'enseignant. Ses interventions auprès des classes nécessitent une réflexion collégiale de l'équipe en accord avec le projet d'établissement.

SUJET N° 10 :

Vous avez en charge une section Bachibac dans le lycée dans lequel vous enseignez.
Quel est l'intérêt d'une telle section?
Comment la présentez-vous aux élèves qui postulent pour y entrer ?
Comment faites-vous vivre cette section au sein de votre établissement ?

Textes de référence :

Mise en place des sections binationales : Article D. 421-143-2 du Code de l'éducation
Admission des élèves : Bulletin officiel n°11 du 17 mars 2011

Quel est l'intérêt d'une telle section? Comment la présentez-vous aux élèves qui postulent pour y entrer ?

Il était attendu des candidats qu'ils présentent les objectifs de cette section et montrent qu'ils sauraient en communiquer les éléments-clés aux familles et aux élèves.

Cette nouvelle certification permet la délivrance simultanée du baccalauréat français et du *bachillerato* espagnol ouvrant les mêmes droits à ses titulaires dans les deux pays, notamment pour l'accès à l'enseignement supérieur.

Le législateur a très précisément fixé les objectifs de cette section : « (…) l'acquisition et approfondissement de l'aptitude à la communication dans la langue de la section et l'acquisition et l'approfondissement de la connaissance de la civilisation du pays partenaire. Niveau B2 du CERCL»

Les sections Bachibac ont été conçues comme un parcours de réussite pour des élèves motivés et leurs intérêts sont multiples : favoriser la mobilité internationale, favoriser l'insertion professionnelle, construire un parcours d'étude offrant une culture binationale, ouvrir sur une certification d'études bilingues reconnue.

A qui s'adressent ces sections ?

Elles s'adressent à des élèves faisant preuve d'un bon potentiel de progression dans la langue vivante de la section puisqu'ils doivent être susceptibles d'atteindre **le niveau B1 du CECRL avant l'entrée en classe de première**. (BO n°11 du 17 mars 2011)
On n'a donc pu accepter les réponses de certains candidats envisageant ces divisions comme des lieux dédiés aux meilleurs élèves toutes disciplines confondues.

Cette évaluation du niveau de langue et de la motivation de l'élève s'appuie sur un dossier composé des éléments suivants :

- les résultats scolaires dans la langue considérée,
- l'expérience de la pratique de la langue que peut avoir l'élève (séjours ou stages dans un pays où la langue concernée est pratiquée, échanges organisés ou non, élève bilingue pour raisons familiales, etc.),
- les avis motivés de l'enseignant de langue concerné et du professeur principal.

Deux enseignements spécifiques caractérisent le cursus : l'Histoire - Géographie en espagnol et un enseignement de langue et littérature espagnoles dès la classe de Seconde, à raison de sept heures hebdomadaires. Ces enseignements sont renforcés en Première et Terminale dans les trois filières générales, à raison de huit heures hebdomadaires.

Comment faites-vous vivre cette section au sein de votre établissement ?
Deux axes étaient attendus : la nécessité de penser le parcours des élèves sur trois années et le projet d'une section comme pôle de rayonnement de la langue espagnole.
En classe, le professeur est donc conduit à mettre en place une progression qui prend en compte l'objectif du B2 en trois ans et l'ambitieux projet culturel lié aux programmes et aux modalités des épreuves.
En dehors de la classe, on pouvait penser à évoquer le développement de partenariats culturels en lien avec le monde hispanique ou l'impulsion d'actions fédérant l'établissement autour de la section : semaine de l'Hispanité, festival du cinéma, conférences...

AGIR N°13 :

Vous enseignez dans un lycée. Le chef d'établissement vous demande de participer à la mise en place d'une liaison collège/lycée.

- ***Quel peut être l'intérêt d'un tel dispositif ?***
- ***Dans votre discipline, quelles formes cette liaison vous semble-t-elle pouvoir revêtir ?***

Le sujet a permis à quelques candidats de faire preuve d'autonomie de pensée et de capacités de mise en perspective : deux qualités attendues pour un futur enseignant. Le jury a valorisé la pertinence des articulations proposées entre les missions de l'Ecole « instruire, éduquer et former dans la continuité des apprentissages», les programmes, le Socle commun de connaissances et de compétences, et les missions du professeur.

Une liaison collège-lycée est un dispositif complexe qui peut revêtir plusieurs formes et présente un intérêt pour les enseignants, les élèves et les familles. Il est piloté par l'équipe de direction, les professeurs principaux, les conseillers principaux d'éducation, les conseillers d'orientation psychologues, l'assistante sociale et est inscrit au projet d'établissement.

Quel peut être l'intérêt d'un tel dispositif ?
Pour les enseignants, la liaison collège-lycée permet de :

- croiser des exigences, ouvrir des espaces d'échanges de pratiques et de connaissance réciproque des programmes pour harmoniser les pratiques pédagogiques et les évaluations des acquis et des compétences entre les collèges et le lycée,
- mettre en place une réflexion interdisciplinaire sur la continuité des apprentissages
- assurer une plus grande personnalisation du parcours pour chacun des élèves

Pour les élèves et les familles : ce dispositif vise à faciliter leur adaptation à l'entrée en Seconde, les faire bénéficier d'un suivi individualisé à partir du LPC, optimiser leur orientation et sensibiliser les parents.

Dans votre discipline, quelles formes cette liaison vous semble-t-elle pouvoir revêtir ?
Enseignants du collège et du lycée doivent définir un cadre de travail possible lors de rencontres et échanges (comités de liaison) entre les personnels d'encadrement et les enseignants des différents niveaux. Ce travail en commun peut revêtir les formes suivantes : lecture commune des programmes, échanges de pratiques pour assurer la continuité des enseignements - réalisation d'une séance dans l'autre cycle par exemple -, réflexion sur l'évaluation de l'oral et de l'écrit, création de fiches de profil linguistique pour pouvoir constituer en Seconde des groupes de compétences, réflexion sur un projet de section européenne, invitation des enseignants de 3^{e} aux conseils de classes de 2nde et/ou à la constitution des groupes de langues.

Le jury a apprécié les quelques candidats qui, en conclusion, ont évoqué l'intérêt d'impliquer leurs propres élèves dans un dispositif de liaison : présentations du lycée au collège par des anciens élèves, voyage commun etc.

- **Sujets Agir en fonctionnaire**

AGIR 1

DEUXIEME PARTIE (6 POINTS) : AGIR EN FONCTIONNAIRE DE L'ETAT
ET DE FAÇON ETHIQUE ET RESPONSABLE

Vous revenez d'un séjour en Espagne avec vos élèves de collège et le chef d'établissement vous propose de mettre en place une restitution des activités que vous avez conduites.

- Quelles solutions retenez-vous : blog, exposition, réunion avec les parents d'élèves ou autres ? Et pourquoi ?
- Comment articulez-vous cette restitution avec votre enseignement ?

AGIR 2

DEUXIEME PARTIE (6 POINTS) : AGIR EN FONCTIONNAIRE DE L'ETAT
ET DE FAÇON ETHIQUE ET RESPONSABLE

Le principal du collège dans lequel vous êtes nommé(e) souhaite faire figurer au projet d'établissement un axe « langues vivantes ».

- Quelles propositions pouvez-vous faire dans le cadre de votre discipline ?
- Avec qui pourriez-vous vous associer au sein de l'équipe éducative ?

AGIR 3

DEUXIEME PARTIE (6 POINTS) : AGIR EN FONCTIONNAIRE DE L'ETAT
ET DE FAÇON ETHIQUE ET RESPONSABLE

Les incivilités se multiplient dans le collège dans lequel vous exercez. Le principal vous propose de travailler avec d'autres adultes de l'établissement pour aborder la question des valeurs républicaines (mixité, discrimination, neutralité…).

- Comment l'équipe éducative peut-elle se mobiliser ?
- Comment pourriez-vous sensibiliser les élèves à cette question à travers votre enseignement disciplinaire ?

AGIR 4

DEUXIEME PARTIE (6 POINTS) : AGIR EN FONCTIONNAIRE DE L'ETAT
ET DE FAÇON ETHIQUE ET RESPONSABLE

Récemment nommé(e) en collège, vous assistez à votre premier conseil de classe.

- Quel intérêt présente, selon vous, ces conseils tout au long de l'année ? Quel est votre rôle ?
- Comment vous y préparez-vous ?

AGIR 5

DEUXIEME PARTIE (6 POINTS) : AGIR EN FONCTIONNAIRE DE L'ETAT
ET DE FAÇON ETHIQUE ET RESPONSABLE

Vous souhaitez créer une section européenne dans votre lycée.

- Quelles sont les démarches que vous devez accomplir ?
- Quelle est l'intérêt de cette section pour vos élèves ?

AGIR 6

DEUXIEME PARTIE (6 POINTS) : AGIR EN FONCTIONNAIRE DE L'ETAT
ET DE FAÇON ETHIQUE ET RESPONSABLE

Le numérique figure au cœur du projet de loi d'orientation et de programmation pour refonder l'Ecole de République.

- A quels outils numériques pouvez-vous avoir recours et quel est leur intérêt ?
- Quelles utilisations pouvez-vous en avoir dans le cadre de votre enseignement ?

AGIR 7

DEUXIEME PARTIE (6 POINTS) : AGIR EN FONCTIONNAIRE DE L'ETAT
ET DE FAÇON ETHIQUE ET RESPONSABLE

Le numérique figure au cœur du projet de loi d'orientation et de programmation pour refonder l'Ecole de la République.

- Dans le cadre de votre enseignement, quels types de supports pouvez-vous utiliser avec vos élèves ?
- Que peuvent apporter les nouvelles technologies (TBI, baladodiffusion, etc…) à votre enseignement ? Comment pouvez-vous vous y former ?

AGIR 8

DEUXIEME PARTIE (6 POINTS) : AGIR EN FONCTIONNAIRE DE L'ETAT
ET DE FAÇON ETHIQUE ET RESPONSABLE

Le Socle commun de connaissances, de compétences et de culture est l'axe de travail qui fédère les enseignements et les pratiques en collège.

- Dans quelle mesure pourriez-vous l'inscrire dans votre pratique tant d'un point de vue disciplinaire que transdisciplinaire ?
- A quelles réflexions sur l'évaluation la prise en compte du Socle vous oblige-t-elle ?

AGIR 9

DEUXIEME PARTIE (6 POINTS) : AGIR EN FONCTIONNAIRE DE L'ETAT
ET DE FAÇON ETHIQUE ET RESPONSABLE

Un(e) assistant(e) de langues est nommé(e) dans votre collège.

- Quelles compétences envisagez-vous qu'il/elle puisse construire avec vos élèves ?
- Comment organisez-vous le travail avec lui/elle ?

AGIR 10

DEUXIEME PARTIE (6 POINTS) : AGIR EN FONCTIONNAIRE DE L'ETAT
ET DE FAÇON ETHIQUE ET RESPONSABLE

Vous avez en charge une section Bachibac dans le lycée dans lequel vous enseignez.

- Quel est l'intérêt d'une telle section? Comment la présentez-vous aux élèves qui postulent pour y entrer ?
- Comment faites-vous vivre cette section au sein de votre établissement ?

AGIR 11

DEUXIEME PARTIE (6 POINTS) : AGIR EN FONCTIONNAIRE DE L'ETAT
ET DE FAÇON ETHIQUE ET RESPONSABLE

On vous confie des heures d'accompagnement personnalisé en classes de seconde, première et terminale.

- Quelle est la vocation d'un tel dispositif ?
- Que pouvez-vous mettre en place à ces différents niveaux dans le cadre de votre discipline ?

AGIR 12

DEUXIEME PARTIE (6 POINTS) : AGIR EN FONCTIONNAIRE DE L'ETAT
ET DE FAÇON ETHIQUE ET RESPONSABLE

Vous souhaiteriez donner davantage d'efficacité à votre enseignement.

- De quels moyens institutionnels disposez-vous pour améliorer vos connaissances et compétences ?
- Avez-vous connaissance de dispositifs spécifiques aux langues vivantes ?

DEUXIEME PARTIE (6 POINTS) : AGIR EN FONCTIONNAIRE DE L'ETAT ET DE FAÇON ETHIQUE ET RESPONSABLE

Vous enseignez dans un lycée. Le chef d'établissement vous demande de participer à la mise en place d'une liaison collège/lycée.

- Quel peut être l'intérêt d'un tel dispositif ?
- Dans votre discipline, quelles formes cette liaison vous semble-t-elle pouvoir revêtir ?

- **Sujets d'ESD**

CAPES EXTERNE. CAFEP ESPAGNOL

Session 2013

EPREUVE D'ADMISSION n°2

EPREUVE SUR DOSSIER

PREMIERE PARTIE (14 POINTS) : ETUDE DE DOSSIER

En español, destaque una problemática y proponga una reflexión sobre el tema mencionado a partir del estudio de los tres documentos y de su puesta en relación.

Tema: *Amnistía*

Documento 1: Fragmento del Decreto-Ley sobre amnistía, 1976, in: Carlos Serrano, M. C. Lecuyer, *Otra España (Documentos para un análisis: 1974-1979)*, Instituto de Cultura "Juan Gil-Albert" - Editions Hispaniques, 1990, pp. 97-98.

Documento 2: : Fragmento de *La voz de los vencidos*, Alicia Alted, 2005.

Documento 3: *Una, Grande y Libre*, Ivá y Giménez, 1977.

Lectura:
Documento 2 desde "Enjuiciando el significado de esta ley" (l. 14) hasta el final.

Documento 1: Fragmento del Decreto-Ley sobre amnistía* (1976)

La Corona simboliza la voluntad de vivir juntos todos los pueblos e individuos que integran la indisoluble comunidad nacional española. Por ello, es una de sus principales misiones promover la reconciliación de todos los miembros de la Nación, culminando así las diversas medidas legislativas que ya, a partir de la década de los cuarenta, han tendido a superar las diferencias entre los españoles. Tal es el caso de la reintegración de los derechos pasivos a los militares sancionados después de la pasada contienda, de los distintos indultos concedidos y de la prescripción, por ministerio de la ley, de todas las responsabilidades penales por hechos anteriores al uno de abril de mil novecientos treinta y nueve.

Al dirigirse España a una plena normalidad democrática, ha llegado el momento de ultimar este proceso con el olvido de cualquier legado discriminatorio del pasado en la plena convivencia fraterna de los españoles. Tal es el objeto de la amnistía de todas las responsabilidades derivadas de acontecimientos de intencionalidad política o de opinión ocurridos hasta el presente, sin otros límites que los impuestos por la protección penal de valores esenciales, como son la vida e integridad de las personas. (…)

*Real Decreto Ley 10/1976, de 30 de julio de 1976

Carlos Serrano, M.C.Lecuyer, *Otra España (Documentos para un análisis: 1974-1989)*, Instituto de cultura “Juan Gil-Albert”- Editions hispaniques, 1990, pp. 97-98.

Documento 2: Fragmento de *La voz de los vencidos*, Alicia Alted, 2005.

El 9 de octubre de 1977 los grupos políticos representados en las Cortes firmaron « un programa de saneamiento y reforma de la economía » (Pactos de la Moncloa), con el fin de equilibrar la economía española que desde 1974 estaba inmersa en una grave crisis. Días después, el 15 de octubre, el Congreso de los Diputados aprobaba, con la abstención de Alianza Popular, una nueva ley de amnistía cuyo aspecto fundamental era que se eximía de pedir a nadie responsabilidades por lo ocurrido durante la Guerra Civil y la dictadura de Franco. Como se escribía en el editorial de *El País* ese mismo día: « La España democrática debe, desde ahora, mirar hacia delante, olvidar las responsabilidades y los hechos de la Guerra Civil, hacer abstracción de los cuarenta años de dictadura. La mirada hacia el pasado sólo debe tener como propósito la reflexión sobre las causas de la catástrofe y la forma de impedir su repetición. Un pueblo ni puede ni debe carecer de memoria histórica; pero ésta debe servirle para alimentar proyectos pacíficos de convivencia hacia el futuro y no para nutrir rencores hacia el pasado ».

Enjuiciando el significado de esta ley de amnistía a la altura del año 2002, […] el historiador Santos Juliá escribía: « […] La radical novedad de la transición [...] fue que la decisión de olvido se ampliaría en sólo unos meses desde las “fuerzas antifranquistas” hasta abarcar a los herederos directos del franquismo. La transición no era nueva, sino vieja de treinta años, en su exigencia básica: fin del discurso de la guerra, reconciliación, amnistía y renuncia a la revancha. La transición fue nueva en sus agentes. [...] Ahora de lo que se trataba era de que el secretario general del Partido Comunista se viera y se entendiera con el último secretario general del Movimiento Nacional, que recién venía de colgar en el trastero la camisa azul. [...] Del Rey abajo, a nadie se preguntó por su pasado con tal de que en el presente se definiera por la democracia ».

Alicia Alted, *La Voz de los Vencidos*, Aguilar, 2005

Documento 3: *Una, Grande y Libre*, Ivá y Giménez, 1977.

CAPES EXTERNE. CAFEP ESPAGNOL

Session 2013

EPREUVE D'ADMISSION n°2

EPREUVE SUR DOSSIER

PREMIERE PARTIE (14 POINTS) : ETUDE DE DOSSIER

En español, destaque una problemática y proponga una reflexión sobre el tema mencionado a partir del estudio de los tres documentos y de su puesta en relación.

Tema: ***La Iglesia católica durante la Transición***

Documento 1: Homilía del cardenal-arzobispo de Madrid, Vicente Enrique Tarancón, pronunciada en la misa de coronación del rey Juan Carlos I el 27 de noviembre de 1975.

Documento 2: Documento de la Comisión Permanente de la Conferencia Episcopal sobre el proyecto de Ley de divorcio (*El Alcázar*, 5 de febrero de 1981 [*Otra España. Documentos para un análisis: 1974-1989*. Carlos Serrano y M. C. Lecuyer, pp. 139-142])

Documento 3: Tribuna de *El País*, 6 de diciembre de 1996**, "**El cardenal de la transición española", Carlos Seco Serrano (profesor emérito de Historia Contemporánea de España)

Lectura:
Documento 1 desde "Pido para Vos, Señor" (l. 25) hasta "nuestras relaciones humanas" (l. 35)

Documento 1: Homilía del cardenal-arzobispo de Madrid, Vicente Enrique Tarancón, pronunciada en la misa de coronación del rey Juan Carlos I el 27 de noviembre de 1975.

Excelentísimos señores. Hermanos:

[...]La Iglesia, en cambio, sí debe proyectar la palabra de Dios sobre la sociedad, especialmente cuando se trata de promover los derechos humanos, fortalecer las libertades justas o ayudar a promover las causas de la paz y de la justicia con medios siempre conformes al Evangelio.

La Iglesia nunca determinará qué autoridades deben gobernarnos, pero sí exigirá a todas que estén al servicio de la comunidad entera; que protejan y promuevan el ejercicio de la adecuada libertad de todos y la necesaria participación común en los problemas comunes y en las decisiones de gobierno; que tengan la justicia como meta y como norma, y que caminen decididamente hacia una equitativa distribución de los bienes de la tierra. Todo esto, que es consecuencia del Evangelio, la Iglesia lo predicará, y lo gritará si es necesario, por fidelidad a ese Evangelio y por fidelidad a la Patria en la que realiza su misión.

A cambio de tan estrictas exigencias a los que gobiernan, la Iglesia asegura, con igual energía, la obediencia de los ciudadanos, a quienes enseña el deber moral de apoyar a la autoridad legítima en todo lo que se ordena al bien común.

Para cumplir su misión, Señor, la Iglesia no pide ningún tipo de privilegio. Pide que se le reconozca la libertad que proclama para todos; pide el derecho a predicar el Evangelio entero, incluso cuando su predicación pueda resultar crítica para la sociedad concreta en que se anuncia; pide una libertad que no es concesión discernible o situación pactable, sino el ejercicio de un derecho inviolable de todo hombre. Sabe la Iglesia que la predicación de este Evangelio puede y debe resultar molesta para los egoístas; pero que siempre será benéfica para los intereses del país y la comunidad. Éste es el gran regalo que la Iglesia puede ofreceros […]

Pido para Vos, Señor, un amor entrañable y apasionado a España. Pido que seáis el Rey de todos los españoles, de todos los que se sienten hijos de la Madre Patria, de todos cuantos desean convivir, sin privilegios ni distinciones, en el mutuo respeto y amor. Amor que, como nos enseñó el Concilio, debe extenderse a quienes piensen de manera distinta de la nuestra pues « nos urge la obligación de hacernos prójimos de todo hombre ». Pido también, Señor, que si en este amor hay algunos privilegiados, éstos sean los que más lo necesitan: los pobres, los ignorantes, los despreciados: aquellos a quienes nadie parece amar. […]

Que reine la verdad en nuestra España, que la mentira no invada nunca nuestras instituciones, que la adulación no entre en vuestra casa, que la hipocresía no manche nuestras relaciones humanas.

Que sea Vuestro reino un reino de vida, que ningún modo de muerte y violencia lo sacuda, que ninguna forma de opresión esclavice a nadie, que todos conozcan y compartan la libre alegría de vivir.

Que sea el Vuestro un reino de justicia en el que quepan todos sin discriminaciones, sin favoritismos, sometidos todos al imperio de la ley y puesta siempre la ley al servicio de la comunidad.

Que, sobre todo, sea el Vuestro un reino de auténtica paz, una paz libre y justa, una paz ancha y fecunda, una paz en la que todos puedan crecer, progresar y realizarse como seres humanos y como hijos de Dios. […]

Documento 2: Documento de la Comisión Permanente de la Conferencia Episcopal sobre el proyecto de Ley de divorcio (*El Alcázar*, 5 de febrero de 1981)

1. El futuro del pueblo español se está configurando con nuevas leyes, cuya trascendencia hace especialmente importante el actual período legislativo. Entre ellas, merece la máxima atención el proyecto de reforma de la regulación del matrimonio en el Código Civil, la llamada ley de Divorcio. En efecto, el bien de la sociedad y el progreso verdaderamente humano de los pueblos dependen en gran parte de la estabilidad y de la salud moral de la familia.

Los obispos de la Comisión Permanente de la Conferencia Episcopal Española somos bien conscientes del respeto que se debe a la competencia propia de los legisladores; pero, al hacer pública nuestra opinión sobre el citado proyecto de ley, ejercemos nuestro derecho de ciudadanos y, sobre todo, cumplimos nuestro deber de pastores del pueblo de Dios, que nos obliga a iluminar con la luz del Evangelio, como otras veces hemos hecho, aquellas cuestiones morales que afectan a la vida del hombre, en asuntos de índole individual o social, "incluso sobre materias referentes al orden político", siempre que entren en juego "los derechos fundamentales de la persona o la salvación de las almas" (C. Vaticano II, G. S. 76).

Este es el caso presente. El matrimonio y la familia son instituciones naturales anteriores al Estado, básicas en el ámbito moral y social y, para el cristiano, realidades que pertenecen a lo más entrañable del ser y de la vida de la Iglesia. Y pensamos que si el proyecto de ley al que nos referimos llegara a promulgarse tal como está formulado, quedaría seriamente comprometido el futuro de la familia en España y gravemente dañado el bien común de nuestra sociedad.

2. No vamos a repetir aquí cuanto dijimos en la "Instrucción colectiva sobre divorcio civil", publicada por la Conferencia Episcopal Española el 23 de noviembre de 1979, que ratificamos y resumimos en sus puntos esenciales.

Manifestábamos entonces que el divorcio no es, en principio, un derecho de la persona. La regulación civil del divorcio es, a lo más, "un supuesto remedio a un mal social". Pero tal pretendido remedio implica a su vez una grave amenaza contra la estabilidad del vínculo matrimonial, "valor sumamente importante para la vida afectiva de los esposos, para el bien de los hijos, para la firmeza de la familia y, al mismo tiempo, un elemento integrante fundamental del bien común de la sociedad". De ordinario, una ley de divorcio "induce a pensar que el matrimonio es disoluble y supone la introducción legalizada de una permisividad que socava las bases más firmes de la sociedad y de la familia", es un "tipo de legislación prácticamente irreversible", que tiende progresivamente a "la multiplicación de causas que declaran legalmente roto el compromiso matrimonial". El divorcio, al conceder la posibilidad legal de contraer nuevo matrimonio civil, puede incitar a matrimonios sin problemas insolubles, pero en crisis transitoria, a acudir a este recurso legal. El divorcio, más que "un remedio al mal que se intenta atajar", se transforma en "una puerta abierta a la generación del mal".

A este juicio añadíamos sin embargo: "No ignoramos que en la sociedad actual no todos los ciudadanos entienden el matrimonio desde nuestra perspectiva cristiana. Respetamos la justa autonomía de la autoridad civil a la que corresponde legislar atendiendo a las exigencias del bien común, compuesto por diversos elementos. En orden a este bien común, la prudencia política del legislador, dentro de un marco legal que tutele y promueva los bienes de la comunidad familiar, al ponderar las consecuencias negativas que pudieran seguirse de una absoluta prohibición del divorcio

civil, tenga también en cuenta los graves daños morales arriba enumerados, que se derivarían de su introducción en nuestra legislación".

Documento 3: Tribuna de *El País*, 6 de diciembre de 1996**, "**El cardenal de la transición española", Carlos Seco Serrano (profesor emérito de Historia Contemporánea de España)

El papel de Enrique y Tarancón –cardenal al frente de la Sede primada, arzobispo, luego de Madrid y presidente de la Conferencia Episcopal– en el proceso de la transición hacia la democracia –o, más exactamente, hacia la reconciliación de la dos Españas y la clausura de la guerra civil– es similar al que dos militares beneméritos, Díaz Alegría y Gutiérrez Mellado, desempeñaron en relación con el Ejército: la conversión de las Fuerzas Armadas –base y sostén de un Régimen decidido a mantener intacta la dicotomía *España - anti-España* y dividida la sociedad española entre vencedores y vencidos– en instrumento de paz al servicio del Poder civil, el único Poder legítimo, garantizando el orden democrático manado de la libre voluntad del pueblo.

El Ejército y la Iglesia habían sido los dos baluartes de la vieja España, en cuanto atenidos a una tradición reacia a asimilarse a la *Segunda Revolución* del mundo contemporáneo. El alzamiento del 17 de julio de 1936, aunque apoyado por otros sectores sociales y políticos, fue *un alzamiento esencialmente militar.* La revolución que le dio réplica en "la otra España" mostró su peor cara en la persecución indiscriminada e implacable contra la Iglesia y sus ministros. De aquí que, fracasado el *golpe* inicial en buena parte del país, y derivado en guerra civil, la Iglesia española bautizase a ésta como cruzada; y que, en la difícil coyuntura de 1945, viniese a constituirse en aval de un Régimen que, en esos momentos, se escudaba tras ella para significar sus "distancias ideológicas" respecto al nazismo, del que había sido incondicional amigo y admirador hasta el penúltimo instante. Sólo la decidida apertura del orbe católico hacia el mundo moderno –bajo los pontificados de Juan XXIII y de Juan Pablo II, unidos por el Concilio Vaticano II– acabó provocando un giro decisivo en la Iglesia española, gracias a la actitud de determinados prelados –Tarancón en primer término– estimulados por la "reacción generacional" de los elementos más jóvenes del clero, para quienes la libertad significaba, ante todo, independencia respecto al Estado. Por supuesto, el desgarramiento interior era inevitable. Mantener una posición de equilibrio, eludiendo actitudes extremas sin renunciar a la energía en lo esencial, fue la dificilísima misión del cardenal Tarancón y, en su conjunto, de la Conferencia Episcopal, en la que ocupó primero el cargo de secretario, para presidirla luego. [...]

Session 2013

EPREUVE D'ADMISSION n°2

EPREUVE SUR DOSSIER

PREMIERE PARTIE (14 POINTS) : ETUDE DE DOSSIER

En español, destaque una problemática y proponga una reflexión sobre el tema mencionado a partir del estudio de los tres documentos y de su puesta en relación.

Tema: *PCE y Transición*

Documento 1: Fragmento de *Crónica de la Transición*, Manuel Vázquez Montalbán [1985], Barcelona, Debolsillo, 2010, pp. 134-135.

Documento 2: "El legado de Carrillo", *El País*, 19/09/2012.

Documento 3: Torrelodones (Madrid), 12 de junio de 1977. Fiesta-mitin del PCE, in: *El País, La mirada del tiempo, Memoria gráfica de la historia y la sociedad españolas del siglo XX*, Vol. 7: La Transición, p. 107.

Lectura:
Documento 2 desde el principio hasta "han sobrevivido."

Documento 1: Fragmento de *Crónica de la Transición*, Manuel Vázquez Montalbán [1985], Barcelona, Debolsillo, 2010, pp. 134-135.

EL PRINCIPIO Y EL FIN

O viceversa. No sólo para los militares fue difícil el trágala de la legalización del PCE, el gran enemigo construido por el franquismo, nada más y nada menos que el objetivo final de una Cruzada que sobre todo trató de ajustar las cuentas al comunismo ateo y apátrida. También en las filas comunistas hubo que iniciar la pedagogía del pacto con la monarquía y con el gobierno de Suárez. Para muestra, el botón de la escena de una reunión de cuadros del PSUC en el Colegio Mayor Ilerdense de Barcelona. Preside Gutiérrez Díaz, el Guti, secretario general *de facto*, aunque todavía no *de iure*, y merodea por el asunto asegurando que es obligación de un comunista hacer análisis oportunos de la oportunidad real, aun a riesgo de ser acusado de oportunista. Y tras el merodeo, la evidencia. Los niños no vienen de París. Los Reyes Magos son los padres. Es decir, no habrá ruptura, pero sí habrá reforma. Y a continuación Santiago Carrillo se sacaría en Madrid la bandera española y la aceptación de la monarquía del sombrero de copa de su tenaz entrepierna. No está en cuestión la bandera tricolor o bicolor, la monarquía o la república, sino la democracia, y para conquistar las libertades, instrumentos en sí mismos y por sí mismos, del cambio histórico, había que sacrificar viejas fidelidades sentimentales. Pragmáticamente los unos y dolorosamente los que habían pasado años y años de cárcel envueltos en una invisible bandera tricolor, se asumía el sentido profundo de los versos de Miguel Hernández:

> Para la libertad, sangro, lucho, pervivo.
> Para la libertad, mis ojos y mis manos,
> como un árbol carnal, generoso cautivo,
> doy a los cirujanos.

Los militantes comunistas y socialistas dieron sus ojos y sus manos a los cirujanos, a los grandes sacerdotes de la transición para que los pusieran al servicio de la llegada de la democracia, aunque el precio fuera una cierta ceguera o una relativa parálisis de congelación.

Documento 2: "El legado de Carrillo", *El País*, 19/09/2012.

El ex secretario general del PCE desempeñó un papel crucial en el tránsito pacífico a la democracia.

Santiago Carrillo ha sido testigo y actor político destacado de casi un siglo de la historia de España. Pero, además, su legado exige honrar a uno de los grandes protagonistas del intenso periodo histórico que fue la Transición, un tiempo que dio la medida de la necesidad de grandes políticos en el país en los momentos de crisis más acuciantes. Sin la participación de Carrillo probablemente habría sido imposible la operación encabezada por el Rey y Adolfo Suárez para deshacer el nudo que Franco había dejado « atado y bien atado », y que se desató gracias a una sucesión de pasos tan audaces como meditados en los que la posición de Carrillo fue decisiva. Este legado ha permanecido, porque las bases de la democracia fundada entonces han sobrevivido. (...)

Más allá de las polémicas sobre sus actividades y responsabilidades durante la Guerra Civil, y de su participación intensa en las luchas intestinas en el PCE y en el seno del movimiento comunista internacional, Carrillo antepuso los intereses del conjunto de los españoles a los de su propio partido en un momento histórico crucial. No cabe olvidar tampoco su gallarda actitud ante los golpistas de Antonio Tejero, el 23 de febrero de 1981, cuando se negó a obedecer la orden de tirarse al suelo mientras aquellos disparaban en el hemiciclo del Congreso. Todo un símbolo de un político irrepetible.

Documento 3: Torrelodones (Madrid), 12 de junio de 1977. Fiesta-mitin del PCE.

El País, La mirada del tiempo, Memoria gráfica de la historia y la sociedad españolas del siglo XX, Vol. 7: La Transición, p. 107.

CAPES EXTERNE ESPAGNOL et CAFEP ESPAGNOL
Session 2013

EPREUVE D'ADMISSION N°2
EPREUVE SUR DOSSIER

PREMIERE PARTIE (14 POINTS) : ETUDE DE DOSSIER

En español, destaque una problemática y proponga una reflexión sobre el tema mencionado a partir del estudio de los tres documentos y de su puesta en relación.

Tema : Mexicanidad y fiestas.
Documento 1 : Fragmento de *El laberinto de la soledad*, Octavio Paz, 1950, pp. 42-43.
Documento 2 : José Guadalupe Posada, *Gran fandango y francachela de todas las calaveras, sin fecha, cincografía, 125x200mm.*
Documento 3 : "Zócalo 2012: lo *kitsch* y lo desaforado", Ilán Semo, *La Jornada*, México, sábado 18 de septiembre de 2010.

Lectura:
Documento 1 desde el principio hasta "…dulces y objetos que se venden esos días en plazas y mercados." (l.10)

Documento 1 : Fragmento de *El laberinto de la soledad*, Octavio Paz, 1950, pp. 42-43.

El solitario mexicano ama las fiestas y las reuniones públicas. Todo es ocasión para reunirse. Cualquier pretexto es bueno para interrumpir la marcha del tiempo y celebrar con festejos y ceremonias hombres y acontecimientos. Somos un pueblo ritual. Y esta tendencia beneficia a nuestra imaginación tanto como a nuestra sensibilidad, siempre afinadas y despiertas. El arte de la Fiesta, envilecido en casi todas partes, se conserva intacto entre nosotros. En pocos lugares del mundo se puede vivir un espectáculo parecido al de las grandes fiestas religiosas de México, con sus colores violentos, agrios y puros, sus danzas, ceremonias, fuegos de artificio, trajes insólitos y la inagotable cascada de sorpresas de los frutos, dulces y objetos que se venden esos días en plazas y mercados.

Nuestro calendario está poblado de fiestas. Ciertos días, lo mismo en los lugarejos más apartados que en las grandes ciudades, el país entero reza, grita, come, se emborracha y mata en honor de la Virgen de Guadalupe o del General Zaragoza. Cada año, el 15 de septiembre a las once de la noche, en todas las plazas de México celebramos la Fiesta del grito; y una multitud enardecida efectivamente grita por espacio de una hora, quizá para callar mejor el resto del año. Durante los días que preceden y suceden al 12 de diciembre, el tiempo suspende su carrera, hace un alto y en lugar de empujarnos hacia un mañana siempre inalcanzable y mentiroso, nos ofrece un presente redondo y perfecto, de danza y juerga, de comunión y comilona con lo más antiguo y secreto de México. El tiempo deja de ser sucesión y vuelve a ser lo que fue, y es, originariamente: un presente en donde pasado y futuro al fin se reconcilian.

Pero no bastan las fiestas que ofrecen a todo el país la Iglesia y la república. La vida de cada ciudad y de cada pueblo está regida por un santo, al que se festeja con devoción y regularidad. Los barrios y los gremios tienen también sus fiestas anuales, sus ceremonias y sus ferias. Y en fin, cada uno de nosotros -ateos, católicos o indiferentes- poseemos nuestro Santo, al que cada año honramos. Son incalculables las fiestas que celebramos y los recursos y tiempo que gastamos en festejar. Recuerdo que hace años pregunté al Presidente municipal de un poblado vecino a Mitla: “¿A cuánto ascienden los ingresos del Municipio por contribuciones?” “A unos tres mil pesos anuales. Somos pobres. Por eso el señor Gobernador y la Federación nos ayudan cada año a completar nuestros gastos”. “¿Y en qué utilizan esos tres mil pesos?” “Pues casi todo en fiestas, señor. Chico lo ve, el pueblo tiene dos Santos Patrones.”

Esa respuesta no es asombrosa. Nuestra pobreza puede medirse por el número y suntuosidad de las fiestas populares. Los países ricos tienen pocas: no hay tiempo, ni humor. Y no son necesarias; las gentes tienen otras cosas que hacer y cuando se divierten lo hacen en grupos pequeños. Las masas modernas son aglomeraciones de solitarios. En las grandes ocasiones, en París o en Nueva York, cuando el público se congrega en plazas o estadios, es notable la ausencia de pueblo: se ven parejas y grupos, nunca una comunidad viva en donde la persona humana se disuelve y rescata simultáneamente. Pero un pobre mexicano ¿cómo podría vivir sin esas dos o tres fiestas anuales que lo compensan de su estrechez y de su miseria? Las fiestas son nuestro único lujo; ellas sustituyen, acaso con ventaja, al teatro y a las vacaciones, al “week end” y al “cocktail party” de los sajones, a las recepciones de la burguesía y al café de los mediterráneos.

Documento 2 : José Guadalupe Posada, *Gran fandango y francachela de todas las calaveras, sin fecha, cincografía, 125x200mm.*

Documento 3 : "Zócalo 2012: lo *kitsch* y lo desaforado", Ilán Semo, *La Jornada*, México, sábado 18 de septiembre de 2010.

Zócalo 2010: lo *kitsch* y lo desaforado

Ilán Semo

A la fiesta del 15 de septiembre de 2010 la anteceden el desgano, la indiferencia y, sobre todo, el sentimiento de una impostura: no hay nada que celebrar es el eco que se escucha frente a las convocatorias, los certámenes, los concursos y la anunciadísima Gran Celebración que habría de mitigar agravios y desconfianzas capitalizando el encanto que tiene en México la fiesta para disipar lo que pudo haber sido y no fue. Pero el problema es que el escepticismo septembrino no lo producen tanto los saldos rojos del desempeño del gobierno desde que ha iniciado su gestión en 2006, sino la sensación de una celebración que tiene todas las miras de ser una autocelebración. Y los preparativos indican que desde Los Pinos (ahora sí se empeña un gasto público de 2 mil 700 millones) se quiere simplemente capitalizar o instrumentalizar la fecha para abonar algo a un *rating* cada vez más alicaído. Por otra parte, ¿qué gobierno desaprovecharía la oportunidad? El dilema es que en política la *performance* y el estilo lo son prácticamente todo.

Se planea un gran desfile (además de actos monumentales, conciertos y una verbena espectacular) en el que sus creadores (en las explicaciones oficiales previas que aparecen colgadas en Youtube se les llama creativos), probablemente sin saberlo, planean casi una réplica de la historia puesta en pasarela que inspiró al que los artífices del centenario de 1910 escenificaron para aquel aniversario. Habrá bailes, escenificaciones y 27 carros alegóricos (en 1910 era jalados por caballos) de El Mundo Prehispánico (los creativos al parecer no saben que la palabra prehispánico ha entrado en desuso para evitar la hipertrofia conceptual de la colonia; hoy se les llama civilizaciones antiguas, simplemente), La Independencia, La Gran Nación Mexicana, Colonia y Barroco, Insurgencia y Revolución, La Cultura Popular (cada vez que alguien quiere representar lo popular es que sin duda se siente fuera de ello), y La Celebración del Día de Muertos (porque es muy folk y muy lo nuestro). En este plan de la historia hay, por más que sea el de un desfile, una visión de la historia misma: la versión ya no liberal, en la que la Nueva España está en el centro, el mestizaje se ha borrado y lo demás es algo dividido entre lo popular y quienes lo representan. ¿La antigua versión conservadora de México? Tal vez.

http://www.jornada.unam.mx/2010/09/18/politica/019a2pol#texto
La Jornada, México, Sábado 18 de septiembre de 2010

CAPES EXTERNE ESPAGNOL et CAFEP ESPAGNOL
Session 2013

EPREUVE D'ADMISSION N°2
EPREUVE SUR DOSSIER

PREMIERE PARTIE (14 POINTS) : ETUDE DE DOSSIER

En español, destaque una problemática y proponga una reflexión sobre el tema mencionado a partir del estudio de los tres documentos y de su puesta en relación.

Tema: Macho y mexicanidad.
Documento 1: Fragmento de *El laberinto de la soledad*, Octavio Paz, 1950, pp. 73-74.
Documento 2: Fragmento de *Escenas de pudor y liviandad* de Carlos Monsiváis (Carlos Monsiváis, *Escenas de pudor y liviandad*, México, Grijalbo, 1981, p. 103).
Documento 3: Nacho López, *Avenida Juárez, Cd de México, México, D.F., 1958*, Plata sobre gelatina. © Maty Huitrón /CONACULTA-INAH-Fototeca Nacional in *160 años de fotografía en México*, México, ed Océano - CONACULTA, CENART - Centro de la Imagen, Televisa, 2004.

Lectura:
Documento 1 desde el principio hasta "…para "curar" el dolor de cabeza de un compañero de juerga, le vació la pistola en el cráneo." (l.12)

Documento 1 : Fragmento de *El laberinto de la soledad*, Octavio Paz, 1950, pp. 73-74.

El "macho" representa el polo masculino de la vida. La frase "yo soy tu padre" no tiene ningún sabor paternal, ni se dice para proteger, resguardar o conducir, sino para imponer una superioridad, esto es, para humillar. Su significado real no es distinto al del verbo chingar y algunos de sus derivados. El "Macho" es el Gran Chingón. Una palabra resume la agresividad, impasibilidad, invulnerabilidad, uso descarnado de la violencia, y demás atributos del "macho": poder. La fuerza, pero desligada de toda noción de orden: el poder arbitrario, la voluntad sin freno y sin cauce.

La arbitrariedad añade un elemento imprevisto a la figura del "macho". Es un humorista. Sus bromas son enormes, descomunales y desembocan siempre en el absurdo. Es conocida la anécdota de aquel que, para "curar" el dolor de cabeza de un compañero de juerga, le vació la pistola en el cráneo. Cierto o no, el sucedido revela con qué inexorable rigor la lógica de lo absurdo se introduce en la vida. El "macho" hace "chingaderas", es decir, actos imprevistos y que producen la confusión, el horror, la destrucción. Abre al mundo; al abrirlo, lo desgarra. El desgarramiento provoca una gran risa siniestra. A su manera es justo: restablece el equilibrio, pone las cosas en su sitio, esto es, las reduce a polvo, miseria, nada. El humorismo del "macho" es un acto de venganza.

Un psicólogo diría que el resentimiento es el fondo de su carácter. No sería difícil percibir también ciertas inclinaciones homosexuales, como el uso y abuso de la pistola, símbolo fálico portador de la muerte y no de la vida, el gusto por las cofradías cerradamente masculinas, etc. Pero cualquiera que sea el origen de estas actitudes, el hecho es que el atributo esencial del "macho", la fuerza, se manifiesta casi siempre como capacidad de herir, rajar, aniquilar, humillar. Nada más natural, por tanto, que su indiferencia frente a la prole que engendra. No es el fundador de un pueblo; no es el patriarca que ejerce la *patria potestas*; no es el rey, juez, jefe de clan. Es el poder, aislado en su misma potencia, sin relación ni compromiso con el mundo exterior. Es la incomunicación pura, la soledad que se devora a sí misma y devora lo que toca. No pertenece a nuestro mundo; no es de nuestra ciudad; no vive en nuestro barrio. Viene de lejos, está lejos siempre. Es el Extraño. Es imposible no advertir la semejanza que guarda la figura del "macho" con la del conquistador español. Ése es el modelo -más mítico que real- que rige las representaciones que el pueblo mexicano se ha hecho de los poderosos: caciques, señores feudales, hacendados, políticos, generales, capitanes de industria. Todos ellos son "machos", "chingones".

Documento 2 : Fragmento de *Escenas de pudor y liviandad* de Carlos Monsiváis.

Machismo: si me han de matar mañana

¿Cuál el sentido histórico de esta palabra clave, *machismo*? En México, y después de las luchas revolucionarias, el término se prodiga para señalar no a todos los combatientes, sino a los hombres entre los hombres, a los que hacen de su autodestrucción un espectáculo, se irritan ante la posición de la muerte, retan a mentadas y carcajadas a la artillería enemiga. La invención cultural es evidente: de conductas inevitables en una guerra, se extrae el elogio al gusto por dejarse matar. El macho es la cúspide del pacto entre Honor y Sociedad que se presenta como el "arrojo de la especie". Si el concepto hombre contenía y exhibía la entrega corajuda, el vocablo antagónica y complementario, *macho*, exaltará una actitud y la convertirá en criterio selectivo: que nadie dude del valor supremo de *ser macho*, justificación del paso por el Valle de Lágrimas, del menosprecio de las Virtudes Femeninas (que ya desde su mera enunciación resultan irrisorias), del entusiasmo por la barbarie a las puertas de la civilización.

La vida vale mientras no se le aprecie demasiado y dan asco las traiciones al espíritu del Macho auténtico, aquel que no cree demasiado en el valor de existencia alguna, sólo le demuestra ternura a su caballo y se ríe de los que se protegen al oír las balas. A situaciones de hecho durante la violencia revolucionaria, se las presenta años más tarde como conquista social y psicológica, las lecciones bélicas que reafirman para siempre la inferioridad de las mujeres y los cobardes (aquellos que, por razones oscuras, creen tener algo que perder si se mueren). Si te han de matar mañana, yo te mato de una vez.

Carlos Monsiváis, *Escenas de pudor y liviandad*, México, Grijalbo, 1981, p. 103.

Documento 3 : Nacho López, *Avenida Juárez, Cd de México, México, D.F., 1958,* Plata sobre gelatina. © Maty Huitrón /CONACULTA-INAH-Fototeca Nacional in *160 años de fotografía en México,* México, ed Océano - CONACULTA, CENART - Centro de la Imagen, Televisa, 2004.

Av. Juárez, Cd. de México, México, D.F., 1958, Plata sobre gelatina, © Maty Huitrón/CONACULTA-INAH-SINAFO-Fototeca Nacional

ESD REL 6

CAPES EXTERNE – CAFEP ESPAGNOL

Session 2013

EPREUVE D'ADMISSION N°2

EPREUVE SUR DOSSIER

PREMIERE PARTIE : ETUDE DE DOSSIER

En español, destaque una problemática y proponga una reflexión sobre el tema mencionado a partir del estudio de los tres documentos y de su puesta en relación.

Tema: **Mexicanidad y relaciones sociales**

Documento 1: Fragmento de *El Laberinto de la Soledad*, Octavio Paz, 1950
Documento 2: Fragmento de *La muerte de Artemio Cruz*, Carlos Fuentes, 1962
Documento 3: Fragmento de *Los Olvidados*, de Luis Buñuel, 1950

Lectura: documento 2: desde "*Corrían a su lado las capotas blancas* (l.1)..." hasta "…*contra el caudillo en ocaso*". (l.10)

Documento 1: Fragmento de *El Laberinto de la Soledad*, Octavio Paz, 1950

Pero la pluralidad de significaciones no impide que la idea de agresión —en todos sus grados, desde el simple de incomodar, picar, zaherir, hasta el de violar, desgarrar y matar— se presente siempre como significado último. El verbo denota violencia, salir de sí mismo y penetrar por la fuerza en otro. Y también, herir, rasgar, violar —cuerpos, almas, objetos—, destruir. Cuando algo se rompe, decimos: "Se chingó." Cuando alguien ejecuta un acto desmesurado y contra las reglas, comentamos: "Hizo una chingadera." La idea de romper y de abrir reaparece en casi todas las expresiones. La voz está teñida de sexualidad, pero no es sinónima del acto sexual; se puede chingar a una mujer sin poseerla. Y cuando se alude al acto sexual, la violación o el engaño le prestan un matiz particular. El que chinga jamás lo hace con el consentimiento de la chingada. En suma, chingar es hacer violencia sobre otro. Es un verbo masculino, activo, cruel: pica, hiere, desgarra, mancha. Y provoca una amarga, resentida satisfacción en el que lo ejecuta. Lo chingado es lo pasivo, lo inerte y abierto, por oposición a lo que chinga, que es activo, agresivo y cerrado. El chingón es el macho, el que abre. La chingada, la hembra, la pasividad pura, inerme ante el exterior. La relación entre ambos es violenta, determinada por el poder cínico del primero y la impotencia de la otra. La idea de violación rige oscuramente todos los significados. La dialéctica de "lo cerrado" y "lo abierto" se cumple así con precisión casi feroz.

El poder mágico de la palabra se intensifica por su carácter prohibido. Nadie la dice en público. Solamente un exceso de cólera, una emoción o el entusiasmo delirante justifican su expresión franca. Es una voz que sólo se oye entre hombres, o en las grandes fiestas. Al gritarla, rompemos un velo de pudor, de silencio o de hipocresía. Nos manifestamos tales como somos de verdad. Las malas palabras hierven en nuestro interior, como hierven nuestros sentimientos. Cuando salen, lo hacen brusca, brutalmente, en forma de alarido, de reto, de ofensa. Son proyectiles o cuchillos. Desgarran. […]

La palabra chingar, con todas estas múltiples significaciones, define gran parte de nuestra vida y califica nuestras relaciones con el resto de nuestros amigos y compatriotas. Para el mexicano la vida es una posibilidad de chingar o de ser chingado. Es decir, de humillar, castigar y ofender. O a la inversa. Esta concepción de la vida social como combate engendra fatalmente la división de la sociedad en fuertes y débiles. Los fuertes —los chingones sin escrúpulos, duros e inexorables— se rodean de fidelidades ardientes e interesadas. El servilismo ante los poderosos —especialmente entre la casta de los "políticos", esto es, de los profesionales de los negocios públicos— es una de las deplorables consecuencias de esta situación. Otra, no menos degradante, es la adhesión a las personas y no a los principios. Con frecuencia nuestros políticos confunden los negocios públicos con los privados. No importa. Su riqueza o su influencia en la administración les permite sostener una mesnada que el pueblo llama, muy atinadamente, de "lambiscones" (de lamer).

El verbo chingar —maligno, ágil y juguetón como un animal de presa— engendra muchas expresiones que hacen de nuestro mundo una selva: hay tigres en los negocios, águilas en las escuelas o en los presidios, leones con los amigos. El soborno se llama "morder". Los burócratas roen sus huesos (los empleos públicos). Y en un mundo de chingones, de relaciones duras, presididas por la violencia y el recelo, en el que nadie se abre ni se raja y todos quieren chingar, las ideas y el trabajo cuentan poco. Lo único que vale es la hombría, el valor personal, capaz de imponerse.

Octavio Paz, *El Laberinto de la Soledad*, 1950, edición de Mario Santí, Madrid Cátedra, 2007, p. 214-216.

Documento 2: fragmento de *La muerte de Artemio Cruz*, Carlos Fuentes, 1962

Corrían a su lado las capotas blancas de los nuevos automóviles, pasaban las faldas cortas y sombreros de campana de las mujeres y los pantalones *baloon* de los lagartijos[2] de ahora y los limpiabotas sentados en el suelo, alrededor de la fuente de la rana, pero no era la ciudad lo que corría frente a esa mirada vidriosa y fija, sino la "palabra"[3]. La saboreó y la vio en las miradas rápidas que desde las aceras se cruzaron con la suya, la vio en las actitudes, en los guiños, en los gestos pasajeros, en los hombros encogidos, en los signos soeces de los dedos. Se sintió peligrosamente vivo, prendido al volante, mareado por los rostros, los gestos, los dedos pingas[4] de las calles, entre dos oscilaciones del péndulo. Hoy debía hacerlo porque mañana, fatalmente, los ultrajados de hoy lo ultrajarían a él. Un reflejo del cristal lo cegó y se llevó la mano a los párpados: siempre había escogido bien, al gran chingón, al caudillo, emergente contra el caudillo en ocaso. Se abrió el inmenso Zócalo, con los puestos entre las arcadas y las campanas de la Catedral entonaron el bronce profundo de las dos de la tarde. Mostró la credencial de diputado al guardia de la entrada de Moneda[5]. El invierno cristalino de la meseta recortaba la silueta eclesiástica del México viejo y grupos de estudiantes en época de exámenes bajaban por las calles de Argentina y Guatemala. Estacionó el automóvil en el patio. Subió en el ascensor de jaula. Recorrió los salones de palo-de-rosa y arañas luminosas y tomó asiento en la antesala. A su alrededor, las voces más bajas sólo se levantaban para pronunciar con unción las tres palabras:

—El Señor Presidente.

—Ol Soñor Prosodonto.

—Al Sañar Prasadanta

—¿E1 diputado Cruz? Pase.

El gordo le tendió los brazos y los dos se palmearon las espaldas y las cinturas y se frotaron las caderas y el gordo rió como siempre, desde adentro y hacia adentro e hizo con el dedo índice el gesto de disparar a la cabeza y volvió a reír sin voz, con la agitación silenciosa de la barriga y las mejillas oscuras. Se abotonó con dificultad el cuello del uniforme y le preguntó si había leído la prensa y él dijo que sí, que ya entendía el juego pero que todo eso no tenía importancia y que él sólo venía a reiterarle su adhesión al señor Presidente, su adhesión incondicional, y el gordo le preguntó si deseaba algo y él le habló de algunos terrenos baldíos en las afueras de la ciudad, que no valían gran cosa hoy pero que con el tiempo se podrían fraccionar y el otro prometió arreglar el asunto porque después de todo ya eran cuates, ya eran hermanos, y el señor diputado venía luchando, uuuy, desde el año 13 y ya tenía derecho a vivir seguro y fuera de los vaivenes de la política: eso le dijo y le acarició el brazo y volvió a palmearle las espaldas y las caderas para sellar la amistad.

Carlos Fuentes, *La muerte de Artemio Cruz*, Madrid, Cátedra, 2004 p. 236-238.

[2] Lagartijo : catrín, el ocioso que anda siempre bien vestido, los pantalones *baloon,* bombachos o abombados.

[3] La "palabra" no es otra que "chingar".

[4] Gesto soez que remeda al miembro viril.

[5] Se refiere al Palacio Nacional, donde se encuentran las dependencias de la Presidencia de la República.

Documento 3: fragmento de *Los Olvidados,* de Luis Buñuel.

Meche: ¡Jaibo! ¡Creí que te habías ido!
Jaibo: ¿Estando tú aquí?
Meche: Deja nomás que se entere el abuelo y ya verás.
Jaibo: A mí, tu abuelo. Oye, espera, ¿dónde vas?
Meche: ¿Qué quieres?
Jaibo: Nomás verte, condenada.
Meche: ¡Suelta!
Jaibo: Espera, que no te voy a comer, hombre.
Meche : Anda, nomás acércate y te sueno.
Jaibo: Si me das un beso te regalo una cosa.
Meche: ¿Cómo qué?
Jaibo: ¿Qué tal dos pesos pa que te compres lo que quieras?
Meche: ¡A verlos!
Jaibo: Mira.
Meche: Nomás uno, ¿eh? ¡Suéltame, déjame, no me toques, quítate!
Ojitos: ¿Qué le pasa?
Cacarizo: El Jaibo, que estará jugando con ella.
Voz de Meche: ¡Suéltame bruto, no, eso no, nomás uno, déjame!
Cacarizo: Tú, quieto.
Meche: ¡Suéltame! ¡Toma, bruto, baboso éste! ¡Y tú, verás cómo se lo digo a mi mamá!
Cacarizo: ¿Quieren callarse, hombre?
Jaibo: Uuh, qué las hilachas. Tanto escándalo por tan poca cosa. Si me llegas a dar te rompo el hocico. Yo te voy a enseñar a tirar piedras.
Cacarizo: Déjalo, no sea que te vayan a ver y se te cae el teatrito.
Meche: Así serás bueno. ¡Bruto, idiota! Vente, vámonos.
Cacarizo: Bueno, ya, vámonos mano. Otra cosa que nos vaya a ver el abuelo. Está sordo pero no tanto.

ESD-CATAL 8

EPREUVE D'ADMISSION n°2
EPREUVE SUR DOSSIER

PREMIERE PARTIE (14 POINTS) : ETUDE DE DOSSIER

En español, destaque una problemática y proponga una reflexión sobre el tema mencionado a partir del estudio de los 3 documentos y de su puesta en relación.

Tema : Cataluña : cultura y política durante la Transición.

Documento 1: fragmento de Manuel Vázquez Montalbán, *Crónica sentimental de la transición*, Barcelona: Debolsillo, 2010 [1985], pp. 97-98.

Documento 2: Reseña del concierto de Lluís Llach, 15 de enero de 1976, *La Vanguardia*, viernes, 18 de enero de 1976, p. 38.

Documento 3: Cartel y reseña de la película *La nova cançó*, de Francesc Bellmunt y Ancel Casas.

Lectura: el documento 1

Documento 1:

[…] En las Cortes franquistas de 1976, Arias pronunció un discurso incongruente, inseguro, cuando anunciaba libertades y firme cuando amenazaba con represiones. El estilo le traicionaba. Arias no se daba cuenta de lo que significaban manifestaciones populares como las que respaldaron los recitales de Raimon en Barcelona, Franco de cuerpo agonizante, o las de Llach y Pi de la Serra en el mismo escenario, a comienzos de 1976, a poca distancia del estallido de las manifestaciones barcelonesas del 1 y 8 de febrero, convocadas por la clandestina Asamblea de Catalunya, y que fueron, según *Le Monde*, el "desafío catalán" al régimen que trataba de sucederse a sí mismo, y, según la BBC: "Los más importantes acontecimientos políticos oposicionistas ocurridos en España desde el fin de la guerra civil". El brazo incorrupto de santa Teresa, que había señalado la buena estrella de Franco, había abandonado a su albacea político.

Manuel Vázquez Montalbán, *Crónica sentimental de la transición*, Barcelona: Debolsillo, 2010 [1985], pp. 97-98.

Documento 2:

ANOCHE , EL PALACIO MUNICIPAL DE LOS DEPORTES
OCHO MIL PERSONAS ASISTIERON AL RECITAL DE LLUIS LLACH

El esperado recital de Lluís Llach en el Palacio Municipal de los Deportes se desarrolló con un éxito explosivo. Mucho antes de empezar, el amplio local estaba ya atestado de público expectante, en el que se encontraban muchos personajes relevantes de las letras, de las artes, del teatro, del cine, del deporte, de la política y, en general, con un predominio masivo de la juventud.

En un ambiente caldeado y bullicioso, con flamear de banderas, ondular de pancartas, alumbrar de cerillas, gritos, cantos, vivas y aplausos, la aparición del cantante, por primera vez en Barcelona después de ocho meses de silencio forzoso, fue saludada con una estruendosa ovación, todo el público puesto en pie, en una demostración efervescente de adhesión emotiva.

Lluís Llach, emocionado pero muy sereno al mismo tiempo, dueño de sí y de la situación, llevó a cabo un recital perfecto, coreado a menudo por el público y refrendadas sucesivamente varias frases de sus canciones con aplausos demostrativos de reaseguradora confirmación.

En la primera parte fueron escuchadas canciones de las que a menudo sufrieron restricciones en un pasado no lejano, y a pesar de esta limitada difusión, se demostró que el público las conocía bien, pues siguió su desarrollo fielmente, repitiendo frase a frase su contenido, junto con el cantante. En la segura mitad, el recital siguió por los mismos cauces, y el público y el cantante se fundieron en una mutua comunión emocional.

Al término del concierto, los aplausos no cesaron, el público puesto en pie, hasta que Lluís Llach, triunfante, tuvo que repetir y bisar una y otra vez. Entonces, los vivas, los gritos y todas las manifestaciones se trocaron en un homenaje al destacado cantautor catalán, revestido de una patente aureola de héroe popular.

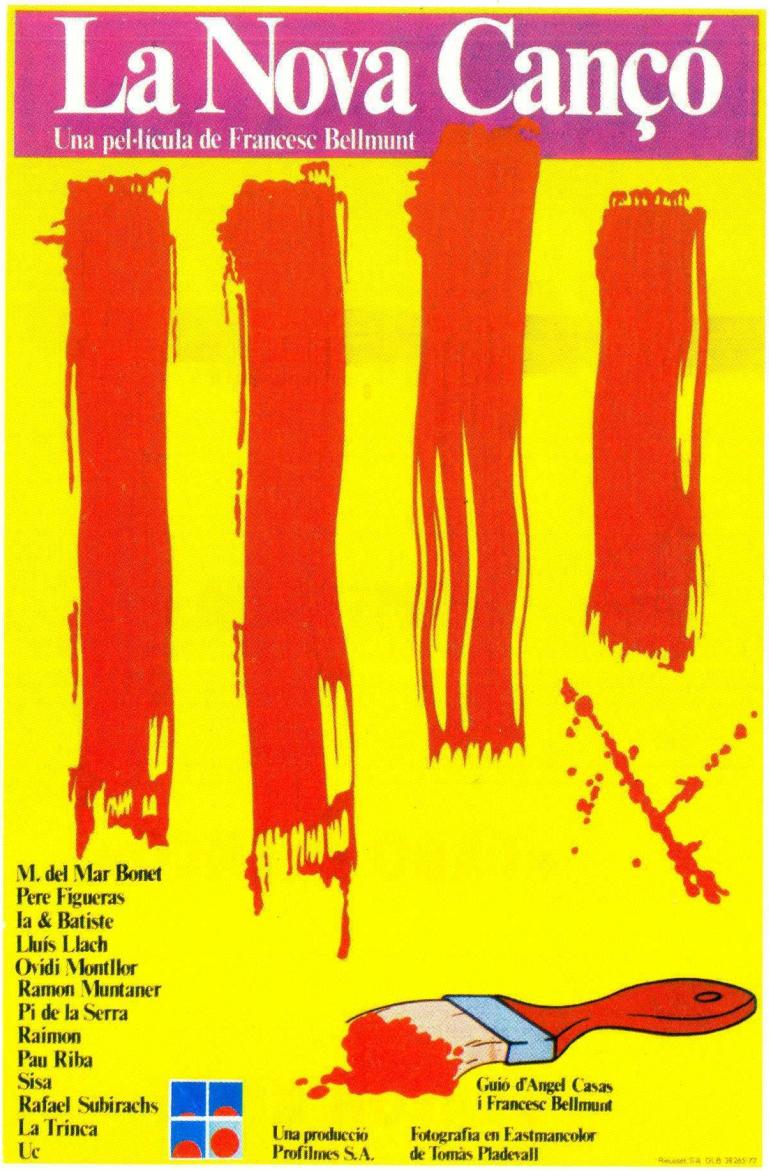
Entre los asistentes –unas ocho mil personas- se hallaban los principales representantes del Consell de Forces Polítiques de Catalunya y de las Terceras Vías: Trías Fargas, Solé Barberà, Pallach, etc., así como Jordi Carbonell, Agustí de Semir, el padre Llimona, el doctor Trueta, los cantantes Pi de la Serra, Ovidi Montllor, Raimon y un largo etcétera. También asistió al acto mossen Xirinacs.

A lo largo del recital se repitieron las frases de “Amnistia, llibertat”, “O povo unido jamais sera vencido”, “Llibertat, amnistía, estatut d’autonomia”. Asismismo se exhibieron pancartas alusivas a Cataluña y otras referentes a las libertades políticas.

A la salida se formó un cortejo de coches que subió por la calle Entenza, seguido por coches de la policía, sin que se produjeran incidentes.

La Vanguardia, viernes, 16 de enero de 1976, p. 38.
http://hemeroteca.lavanguardia.com

Documento 3:



Cartel de la película *La nova cançó*, Francesc Bellmunt y Áncel Casas, 1975.
http://www.cartelespeliculas.com

La nova cançó

Francesc Bellmunt, director, y Ángel Casas, guionista, han realizado en "La Nova Cançó" un trabajo que, aparte de sus deficiencias desde el punto de vista estrictamente cinematográfico –esto es, visual-, es de fundamental importancia. Casi podríamos decir que se trata del acta de nacimiento –de renacimiento, más bien- de la cultura popular catalana. Aunque el documento –pues como documento-reportaje se debe ver esta película- se centra en el aspecto musical de esta cultura, su alcance es mucho mayor: a través del estudio de un fenómeno como la nova cançó, Casas y Bellmunt llegan a un análisis acertado de las causas que lo han motivado y de la repercusión que puede tener

en las Países Catalanes.

Paralelamente al rodaje en directo de actuaciones de los más relevantes cantantes catalanes, Casas realiza un trabajo periodístico que le añade dos nuevas dimensiones a la película: de un lado, entrevista a miembros diversos de la cultura catalana: Vázquez Montalbán, Jaume Perich, Joan de Sagarra, Espriu, Miró e incluso Jordi Pujol, entre otros, cuentan lo que para ellos supone la nova cançó como medio de expresión cultural. Por otra parte, se hace un recorrido geográfico por los diversos Países Catalanes: Andorra, Baleares, Valencia y el Rosellón francés. Casa realiza en estos puntos encuestas en la calle, mostrando la pluralidad de estos distintos países, unidos por una lengua, una cultura y unos intereses comunes.

La película, rodada en 1975, da constancia de la existencia de un movimiento de cultura popular que, aunque propiciado por la burguesía catalana, ha encontrado una total aceptación en todos los niveles sociales de Cataluña. A través de las entrevistas y las actuaciones de Llach, Raimon y Xubirachs –cuya interpretación de "Els Segadors" es impresionante- se nos muestra otra vertiente de la cançó: su significado y su eficacia como arma política en apoyo de una serie de reivindicaciones que no son solamente catalanistas, sino que afectan a la realidad toda del Estado español.

A otro nivel es muy interesante la entrevista realizada con Pau Riba: éste nos muestra una distinta faceta de la cultura popular, la rockera, que –alejándose de las raíces rurales del folk tradicional- pretende llegar a crear un folklore urbano, de barriada, más acorde tal vez con las necesidades estéticas y sociales de nuestro tiempo.

La canción catalana es ya un hecho; el pueblo catalán ha encontrado, a través de ella, unas raíces de las que había sido arrancado. Ahora este movimiento de recuperación de una cultura entra en el cine de la mano de Francesc Bellmunt y de Ángel Casas.

Eduardo Haro Ibars, *Triunfo*, 722, 27 de noviembre de 1976, p. 82.
http://www.triunfodigital.com

ESD-UCD 9

EPREUVE D'ADMISSION n°2

EPREUVE SUR DOSSIER

PREMIERE PARTIE (14 POINTS) : ETUDE DE DOSSIER

En español, destaque una problemática y proponga una reflexión sobre el tema mencionado a partir del estudio de los 3 documentos y de su puesta en relación.

Tema : La UCD en la Transición

Documento 1: fragmento de *Crónica sentimental de la Transición*, Manuel Vázquez Montalbán, 1985, pp. 217-218.
Documento 2 : Resultados comparativos de los principales partidos en las elecciones legislativas de 1977, 1979 y 1982. Cifras provenientes de : Jesús Alonso CARBALLES: *La Transition démocratique en Espagne: aspects politiques, économiques, sociaux et culturels, 1975-1982*, in: Dossier espagnol 2011-2013, Atlande 2011, pp. 263-265
Documento 3: Cartel de propaganda electoral de la UCD para las elecciones legislativas de 1977. http://politica.elpais.com

Lectura: de la línea 1 a la línea 10

DOCUMENTO 1

CENTROS Y PERIFERIAS: LOS LENDAKARIS

«Aunque, ciertamente, todos contribuyeron, desde distintas opciones, a la transformación política más completa y espectacular de nuestra historia contemporánea, no cabe duda de que la dirección de esta operación correspondió al presidente Adolfo Suárez, quien adoptó las decisiones en los momentos más conflictivos y sufrió el mayor desgaste por el esfuerzo realizado. Acertó en lo más importante y siempre se le recordará por ello. Quizá su principal fallo consistió en intentar crear un partido —Unión del Centro Democrático— que le permitiera conservar el poder sin tener en cuenta ni la procedencia, ni la ideología, ni el talante de sus componentes, a quienes solamente unía la ambición en la conquista y la permanencia en ese poder.» Fernando Álvarez de Miranda, veterano antifranquista democristiano, corresponsable entre otros del «contubernio de Munich» y primer presidente del Congreso reconstituyente de la democracia española, sanciona así en su epílogo a *Del «contubernio» al consenso* lo que llevó a lo largo de 1980 al principio del fin de UCD, y añade: «La verdad pura y dura —al menos tal como hoy la veo— es que Unión del Centro Democrático y su primer presidente, Adolfo Suárez, desde una perspectiva política, no murieron de muerte natural, sino que fueron asesinados en una conspiración en la que se conjugaron armónicamente intereses, frustraciones e impaciencias, hasta llegar al crimen perfecto, que algún día quizá se descubra». Tal vez el propio Suárez sepa ya, a estas alturas de 1985, el nombre del criminal o de los criminales. En el verano de 1984 reveló al que esto suscribe que tardó en darse cuenta de quiénes eran los caballos troyanos que poderosos intereses de las finanzas y el empresariado habían infiltrado en UCD, para derechizarla en primera instancia o dinamitarla y reconstruir con sus pedazos la gran derecha. Es más, en ese

verano de 1984, Suárez vigilaba que la jugada no se repitiera dentro de su pequeño CDS. Pero Suárez tiene a comienzos de 1980 casi intacto su encanto. El recién elegido presidente de las juventudes de UCD, hijo de Fernández-Miranda, declararía a la prensa que su ideal político era Adolfo Suárez. Los barones de UCD empezaban a asomar sus cabecitas, inquietos porque el partido no tenía una mayoría suficiente y dependía del apoyo del cinturón autonómico de castidad: PSA, Minoría Catalana, PNV. El año 1980 se inicia con la amenaza del referéndum andaluz. Euzkadi y Cataluña han refrendado su estatuto por la vía del artículo 151 de la Constitución, es decir, por mayoría del voto del conjunto de la población. UCD ordena que las demás autonomías lo aprueben por la vía del artículo 143, según el cual se exige que el estatuto sea sometido a referéndum y aprobado por mayoría en todas y cada una de las provincias. Ante el referéndum andaluz, UCD decide abstenerse en vista de que se ha convertido en un sí o no a la vía del 143. La consigna de UCD sólo triunfa en Almería y por un margen de 8.000 votos. Dos millones de andaluces se han pronunciado por el 151 y legalmente debe imponerse el 143 sólo por 8.000 votos de una provincia.

Este pleito se arrastrará hasta el mes de octubre y contribuirá a deteriorar la imagen de UCD. Por otra parte, el 9 de marzo ganan las elecciones autonómicas de Euzkadi el conjunto de partidos nacionalistas (PNV, Euzkadiko Ezkerra y Herri Batasuna) en detrimento de los llamados partidos estatales (UCD, PSOE, AP y PCE). Y el 20 del mismo mes, Convergència i Unió, presidida por Jordi Pujol, gana las elecciones autonómicas de Cataluña y el partido del gobierno central queda en cuarta posición, detrás de socialistas y comunistas. Los hechos se mostraban más tozudos que los programas del gobierno y Suárez trata de salir al paso de la rebelión de las periferias mediante un plan autonómico que formula en mayo y que trataba de acelerar, generalizar e igualar los procesos autonómicos, para evitar agravios comparativos y el contrasentido de la pérdida de hegemonía de UCD en todas las elecciones autonómicas. Martín Villa razona la necesidad de programar un Estado de las Autonomías cuando el gobierno aún está a tiempo de controlar el proceso: «Después de que el referéndum de Andalucía hubiese reclamado un estatuto semejante al de Cataluña, el País Vasco y Galicia, la suma de éstos, más los regímenes especiales de las islas Baleares y Canarias, más la foralidad de Navarra, suponía que una parte muy importante de la población española se encontraría ya en el marco de una organización autonómica de la máxima extensión posible según la Constitución».

Manuel Vázquez Montalbán, *Crónica sentimental de la Transición*, pp. 217-218, 1985.

DOCUMENTO 2: Resultados comparativos de los principales partidos en las elecciones legislativas de 1977, 1979 y 1982

	escaños					
Partido politico						
	1977			**1979**		**1982**
UCD	165		**UCD**	168	**PSOE**	202
PSOE	118		**PSOE**	121	**AP/PDP**	107
PCE	19		**PCE**	23	**CIU**	12
AP	16		**AP/CD**	10	**UCD**	11
PDPC	11		**CIU**	8	**PNV**	8
PNV	8		**PNV**	7	**PCE**	4
			PSA/PA	5	**CDS**	2
			HB	3	**HB**	2
					ERC	1

DOCUMENTO 3: Cartel de propaganda electoral de la UCD para las elecciones legislativas de 1977

ESD-MATER 1

CAPES EXTERNE ESPAGNOL et CAFEP ESPAGNOL
Session 2013

EPREUVE D'ADMISSION N°2
EPREUVE SUR DOSSIER

PREMIERE PARTIE (14 POINTS) : ETUDE DE DOSSIER

En español, destaque una problemática y proponga una reflexión sobre el tema mencionado a partir del estudio de los tres documentos y de su puesta en relación.

Tema : Maternidad y mexicanidad

Documento 1 : Secuencia de la película *Los Olvidados* de Luis Buñuel, 1950.
Documento 2 : Fragmento de *Pedro Páramo*, Juan Rulfo, 1953.
Documento 3 : Fotografía de Manuel Álvarez Bravo, *Maternidad*, 1948.

Lectura:

Documento 2 desde el principio hasta "…el palpitar de su corazón." (l.11)

Documento 1: Secuencia de la película *Los Olvidados*, Luis Buñuel, 1950.

Diálogos de la secuencia fílmica.

Marta: Vaya a traer más agua. Tú, agarra esa olla bien.
Nacho: Vamos Rosa.
Marta: ¡Ándale!
Jaibo: Buenas noches.
Marta: Buenas, ¿qué quiere?
Jaibo: ¿No está Pedro?
Marta: No, fue a un mandado.
Jaibo: Es que fui a buscarlo al taller y quedamos en vernos aquí. Si no le molesta que lo espere.
Marta: Haga lo que quiera.
Jaibo: ¡Qué bueno debe ser tener su mamá de uno! Ora que la veo a usted, le tengo una envidia a Pedro. Fíjese nomás que yo ni siquiera sé mi nombre. Mi padre, nunca supe quién fue. Mi mamá, creo que se murió cuando era yo un escuincle.
Marta: Y ¿usted no se acuerda de ella?
Jaibo: Pos, la mera verdá, no. Sólo una vez, hace ya mucho, mucho. Dicen que me daban unos, así como temblores muy fuertes. Una de las veces, cuando volví a ver, vi la cara de una mujer. Así, muy cerca. Me miraba muy bonito y como con mucha pena. Y lloraba. Por eso creo que era mi mamá.
Marta: ¡Cómo se acuerda!
Jaibo: Pos será porque nadie me ha vuelto a mirar así. Y a lo mejor, quién sabe si todo eso lo soñé.
Marta: Y ¿cómo era esa mujer?
Jaibo: Pos, chula de verdá. Parecía una virgen del altar.

Luis Buñuel, *Los Olvidados* (1950), Edición Films sans Frontières, 2001, DVD: 41mn55s - 43mn 37s

Documento 2: Fragmento de *Pedro Páramo*, Juan Rulfo, 1953.

-¿La ilusión? Eso cuesta caro. A mí me costó vivir más de lo debido. Pagué con eso la deuda de encontrar a mi hijo, que no fue, por decirlo así, sino una ilusión más; porque nunca tuve ningún hijo. Ahora que estoy muerta me he dado tiempo para pensar y enterarme de todo. Ni siquiera el nido para guardarlo me dio Dios. Sólo esa larga vida arrastrada que tuve, llevando de aquí para allá mis ojos tristes que siempre miraron de reojo, como buscando detrás de la gente, sospechando que alguien me hubiera escondido a mi niño. Y todo fue culpa de un maldito sueño. He tenido dos: a uno de ellos lo llamo el «bendito» y a otro el «maldito». El primero fue el que me hizo soñar que había tenido un hijo. Y mientras viví, nunca dejé de creer que fuera cierto; porque lo sentí entre mis brazos, tiernito, lleno de boca y de ojos y de manos; durante mucho tiempo conservé en mis dedos la impresión de sus ojos dormidos y el palpitar de su corazón. ¿Cómo no iba a pensar que aquello fuera verdad? Lo llevaba conmigo a dondequiera que iba, envuelto en mi rebozo, y de pronto lo perdí. En el cielo me dijeron que se habían equivocado conmigo. Que me habían dado un corazón de madre, pero un seno de una cualquiera. Ése fue el otro sueño que tuve. Llegué al cielo y me asomé a ver si entre los ángeles reconocía la cara de mi hijo. Y nada. Todas las caras eran iguales, hechas con el mismo molde. Entonces pregunté. Uno de aquellos santos se me acercó y, sin decirme nada, hundió una de sus manos en mi estómago como si la hubiera hundido en un montón de cera. Al sacarla me enseñó algo así como una cáscara de nuez: «Esto prueba lo que te demuestra.»

«Tú sabes cómo hablan raro allá arriba; pero se les entiende. Les quise decir que aquello era sólo mi estómago engarruñado por las hambres y por el poco comer; pero otro de aquellos santos me empujó por los hombros y me enseñó la puerta de salida: "Ve a descansar un poco más a la tierra, hija, y procura ser buena para que tu purgatorio sea menos largo."

Juan Rulfo [1953], *Pedro Páramo*, Madrid, Cátedra, 1999, pp.128-129.

Documento 3: Manuel Álvarez Bravo, *Maternidad,* 1948.

CAPES EXTERNE ESPAGNOL et CAFEP ESPAGNOL
Session 2013

EPREUVE D'ADMISSION n°2
EPREUVE SUR DOSSIER

PREMIERE PARTIE (14 POINTS) : ETUDE DE DOSSIER

En español, destaque una problemática y proponga una reflexión sobre el tema mencionado a partir del estudio de los tres documentos y de su puesta en relación.

Tema : Transición y sindicalismo

Documento 1 : Fragmento de un artículo de Manuel Vázquez Montalbán sacado del libro *Crónica sentimental de la transición*, Barcelona, Editorial Planeta, 1985, p. 158.

Documento 2 : Texto sacado del artículo de Manuel Redero San Román y Tomás Pérez Delgado, «Sindicalismo y transición política en España», in *Ayer*, nº15, 1994. <http://www.ahistcon.org/docs/ayer/ayer15_08.pdf>

Documento 3 : Secuencia sacada del documental de Joaquim Jordà Catalá, *Veinte años no es nada* (2004) que narra el reencuentro 25 años después entre el director catalán y los protagonistas de un documental que se rodó en 1979 : *Numax presenta*... Éste último daba cuenta de la lucha entre los empleados de la empresa de electrodomésticos Numax y la patronal que tenía previsto el cierre irregular de la fábrica. *Numax presenta*… se pensó a partir de las ideas y escenificación de los propios trabajadores que ocuparon la fábrica y que acabaron organizándose en grupo empresarial autogestionado. La aventura del largometraje La *Numax presenta*... , que se llevó a cabo con el dinero de los empleados en lucha, se acabó dos años después de iniciarse el conflicto con el cierre de la fábrica, cuando los trabajadores decidieron dejar la fábrica y reorientar su vida laboral.

Lectura: documento 1 desde la línea 22 « Un debate parlamentario...» hasta el final.

Documento 1 : Fragmento de un artículo de Manuel Vázquez Montalbán

El desencanto estalla como una flor del mal en la primavera de 1979, quizá concretamente en el inevitable abril. Un anuario de la época reproduce un provocador cartel madrileño: "Carrillo, baja y te haremos una paja" El PSOE había pregonado en su campaña electoral: "Cien años de honradez" y alguien había escrito sobre el cartel la matización atribuida a Marcelino Camacho: "Cien años de honradez pero cuarenta de vacaciones." Desencanto. Desencanto. Desencanto. UCD ha ganado las legislativas y la izquierda ganaría las municipales. Hay alcaldes socialistas o comunistas en las principales concentraciones urbanas de España. En Córdoba inicia su califato el comunista español más carismático: Julio Anguita. En Madrid consigue ser alcalde el presidente de la III República *in pectore*, Enrique Tierno Galván. En Barcelona un joven economista socialista de la London School, Narcís Serra. El principal ayuntamiento en manos de los comunistas es Sabadell, el alcalde se llama Toní Farrés y es un abogado laboralista. Pero hay factores objetivos para el desencanto, por ejemplo económicos; factores reseñados por el entonces profesor Ernest Lluch: 1º) revaluación de la peseta que frena la expansión de las exportaciones y el turismo; 2º) los acuerdos sobre salarios derivados de los pactos de la Moncloa desaceleran la inflación, pero el número de parados llega a 900 000 personas, es decir, el 7 por ciento de la población activa; las negociaciones para acuerdos sociales previstas en los pactos de la Moncloa sólo comprometieron a UGT y la patronal en el Estatuto de los Trabajadores; la elevación de los precios del petróleo gravita sobre toda la economía mundial, pero especialmente sobre la española "…en un momento de grave indefensión en materia de política económica. Un debate parlamentario efectuado en el mes de abril evidenció que no existía un programa económico gubernamental, por lo que se fijó la fecha, precisamente finales de junio, para la aprobación de unas líneas concretas. Estas líneas fueron presentadas en el mes de agosto y discutidas en septiembre. Esta falta de programa, que hizo decir a un destacado miembro de la propia UCD que nunca hay viento favorable si no hay rumbo establecido, es lo que hizo que el impacto del petróleo fuese mayor de lo deseable."

La crítica sistemática de la oposición crea la sospecha pública de que el gobierno no sabe adónde va. Martín Villa cree que Suárez se equivocó en este momento, manteniendo un centrismo escorado hacia la izquierda y no decantándose a una alianza con la derecha, que habría animado el inversionismo capitalista. Pero estas primeras muestras privadas de desánimo no sólo afectaban a los centristas o a los comunistas insuficientemente instalados o a los sindicalistas en un país de escasa afiliación sindical o a la derecha alicortada de Fraga o a la extrema derecha reducida a una isla azul en el mar blanco, el diputado y notorio Blas Piñar, líder de Fuerza Nueva. Empieza a cuajar un consenso general sobre el desencanto.

Manuel Vázquez Montalbán, *Crónica sentimental de la transición*, Barcelona, Editorial Planeta, 1985, p. 158.

Documento 2 : fragmento de un texto de Manuel Redero San Román y Tomás Pérez Delgado.

Los pactos de la Moncloa eran presentados como un programa que, al margen de la pluralidad de opiniones y estrategias, ofrecía un diagnóstico común de la situación económica española y una posible alternativa para reconducir la crisis, con contenidos propios de un plan de estabilización, renunciando a los componentes expansivos de la política económica anterior. Con su firma se pretendía además lograr una cierta estabilidad social que hiciera posible la continuidad del consenso durante el proceso constituyente y afianzara la emergente democracia.

[…] Con la política de moderación salarial que ahora basaba los incrementos en la inflación prevista y no sobre la habida en el año anterior como venía ocurriendo, se estimó para 1978 un aumento del 20 por 100 de la masa salarial bruta al que había que añadir un 2 por 100 para deslizamientos. Con todo, esta política de moderación salarial que, junto con la reducción de los costes financieros, podría producir un relanzamiento de la actividad económica, sólo sería posible de llevar a efecto con el apoyo, o cuando menos, la tolerancia de los sindicatos. Estos, con algunas reticencias, sobre todo por parte de UGT, aceptaron los topes salariales acordados en los Pactos de la Moncloa, aunque no pudieron evitar en la negociación de los convenios colectivos una relativa conflictividad a la hora de establecer la distribución de la masa salarial en las empresas.

La salida neocorporativa a la crisis económica que los sindicatos asumían con los Pactos de la Moncloa se hacía desde la situación de subordinación política gestada a partir de los momentos en que la transición a la democracia comenzaba a encauzarse y desde posiciones no totalmente autónomas en relación a las estrategias de los partidos afines. Por lo demás, el apoyo de las centrales al consenso desde la esfera social con la reducción del conflicto a límites tolerables, mientras emergía una acción sindical más centralizada que descuidaba paulatinamente fórmulas dispersas y asamblearías de lucha, en especial en UGT, no tenía un único objetivo. Estaba dirigida a despejar incertidumbres que pesaban negativamente en la crisis económica, pero también muy especialmente a garantizar la operatividad real en la sociedad de lo actuado en el nivel político, corresponsabilizándose, de forma muy comprometida, en la consolidación del naciente régimen democrático.

Manuel Redero San Román y Tomás Pérez Delgado, «Sindicalismo y transición política en España», in *Ayer*, nº15, 1994.

Documento 3 : Secuencia (12:57-15:00) sacada del largometraje documental de Joaquim Jordà Catalá, *Veinte años no es nada* (2004)

Diálogos sacados de la película *Veinte años no es nada* (2004); intervienen ex obreros de la empresa Numax. Habla primero Emilia Fernández**,** ex trabajadora que en el momento del rodaje tiene un bar en Barcelona y luego Pedro Navarro, ex trabajador también, desde Sevilla donde da clases de formación profesional en una escuela taller.

Emilia Fernández: — Numax me enseñó lo que era salir de, no sé, de un pueblo desconociéndolo todo, a aprender lo que era la lucha, lo que era..., lo que significaba la dictadura y lo que significa la democracia. Eso me lo dio Numax, no lo sabía. Yo con la democracia tengo la sensación que el único cambio que tengo es que antes no me dejaban hablar y ahora me dejan hablar, pero escuchar, no me escucha nadie. O sea que tengo un poco el derecho al pataleo. Yo, por ejemplo, que nunca he votado a la derecha y no la voy a votar nunca, realmente sí que me sentí muy defraudada por los socialistas. Porque creo que nos vendieron como chinos. Porque creo que la gente se lo pusimos en bandeja, se lo seguimos poniendo en bandeja y ellos siguen sin saber qué hacer con lo que les damos o sea, eso ya me saca de mi sitio. O sea pensar que les vamos a dar su voto para que no saben lo que hacer con él, ya me descompone...¡Lorena!.

Lorena: — Dime.

Emilia Fernández: —¿Tú sabías que yo en el trabajo que había tenido antes había hecho una película?

Lorena: — Pues no. Nunca me has dicho nada, ni en casa.

Emilia Fernández:— Porque...

Lorena: — No me han dicho nada.

[Las voces de las dos mujeres se superponen.]

Emilia Fernández:— Porque ellos tampoco lo saben. Pues eso lo tenía yo muy en secreto.

Lorena: — ¿Y eso?

Emilia Fernández: —Porque...

Lorena: — ¿Por qué lo tenías en secreto?

Emilia Fernández: —Porque era cuando yo vine a Barcelona, entré en una fábrica que era..., muy... tenía mucho movimiento. Éramos muy folloneros y … entonces por menos de nada nos despedían, nos readmitían.

Lorena — Pero ¿por qué os despedían y os readmitían?

Emilia Fernández:— Pues ...porque... bueno, pilló en el momento de la transición donde había unos movimientos muy grandes. Y entonces... nos despidieron... y nos pusimos en huelga. Se marcharon los dueños y nos quedamos allí todos solos.

Lorena —¿Cómo solos?

Emilia Fernández:— Solos, pues que llevábamos nosotros la empresa, la queríamos autogestionar. Lo que...bueno... funcionó bien.

[Secuencia intercalada de la película *Numax presenta...* de 1979.]

Pedro Navarro (joven): Si bien estoy de acuerdo con que la autogestión es posible y viable, el problema no se sitúa en la conciencia sólo de los trabajadores sino en qué marco será esta autogestión.

[Fin de la secuencia intercalada.]

Pedro Navarro: No tenía ni los 18 años todavía cuando yo entré, justo cumplí los 18 en esa empresa. Y esa empresa a partir del 77 la ocupamos los trabajadores. Quisieron despedir a unos trabajadores y la ocupamos nosotros y nos quedamos con la empresa. Fue una experiencia muy bonita, por lo menos a mí me sirvió tanto para aprender profesionalmente... pero también me enseñó mucho en cuanto a lo que era la solidaridad, en cuanto a lo que era el luchar juntos por un objetivo.

CAPES EXTERNE – CAFEP ESPAGNOL
Session 2013
EPREUVE D'ADMISSION N°2
EPREUVE SUR DOSSIER

PREMIERE PARTIE : ETUDE DE DOSSIER

En español, destaque una problemática y proponga una reflexión sobre el tema mencionado a partir del estudio de los tres documentos y de su puesta en relación.

Tema: Emiliano Zapata y la vuelta a los orígenes

Documento 1: Fragmento de *El Laberinto de la Soledad,* Octavio Paz, 1950

Documento 2: Fragmento de *Tierra* de Gregorio López y Fuentes, 1932

Documento 3: Detalle de un mural de Diego Rivera, *Zapata y los mexicanos,* 1932

Lectura:
Principio del texto hasta l. 5 ("revolucionaria")

Documento 1: Fragmento de *El Laberinto de la Soledad,* Octavio Paz, 1950

¿Cómo sabemos que el hombre es una posibilidad de ser, malograda por la injusticia? La noción mítica de una "edad de oro" interviene aquí: hubo una vez, en alguna parte del mundo y en algún momento de la Historia, un estado social que permitía al hombre expresarse y realizarse. Esa edad prefigura y profetiza la nueva que el revolucionario se propone crear. Casi siempre la utopía supone la previa existencia, en un pasado remoto, de "una edad de oro" que justifica y hace viable la acción revolucionaria.

La originalidad del Plan de Ayala consiste en que esa "edad de oro" no es una simple creación de la razón, ni una hipótesis. El movimiento agrario mexicano exige la restitución de las tierras a través de un requisito legal: los títulos correspondientes. Y si prevé el reparto de tierras lo hace para extender los beneficios de una situación tradicional a todos los campesinos y pueblos que no poseen títulos. El movimiento zapatista tiende a rectificar la Historia de México y el sentido mismo de la nación, que no será el proyecto histórico del liberalismo. México no se concibe como un futuro que realizar, sino como una vuelta a los orígenes. El radicalismo de la Revolución mexicana consiste en su originalidad, esto es, en volver a nuestra raíz, único fundamento de nuestras instituciones. Al hacer del calpulli el elemento básico de nuestra organización económica y social, el zapatismo no sólo rescataba la parte válida de la tradición colonial, sino que afirmaba que toda construcción política de veras fecunda debería partir de la porción más antigua, estable y duradera de nuestra nación: el pasado indígena.

Documento 2:

Es de noche y en pleno campo, en las cercanías de Yautepec. Antonio se encuentra ante el general.

-Vamos a pelear otra vez, Antonio. Se nos quiere desarmar, porque dicen que ya no necesitamos las carabinas, como si se nos hubiera cumplido la promesa de las tierras. Yo fui a la revolución maderista sólo por lo que dice el Artículo Cuarto del Plan de San Luis, firmado por Madero. Mire usted.

El general acerca la brasa de su puro al papel y va leyendo lentamente:

"Abusando de la ley de terrenos baldíos, numerosos pequeños propietarios, en su mayoría indígenas, han sido despojados de sus terrenos, ya por acuerdos de la Secretaría de Fomento o por fallos de los Tribunales de la República. Siendo de verdadera justicia restituir a sus antiguos poseedores los terrenos de que se les despojó de un modo tan arbitrario, se declaran sujetos a revisión tales disposiciones y fallos y se exigirá a quienes los adquieran de un modo tan inmoral, o a sus herederos, que los restituyan a sus primitivos propietarios, a quienes pagarán también una indemnización, por los perjuicios sufridos."

Antonio escucha embebido. Nunca había oído hablar de semejante Plan.

-Mire, no más, pero qué bien...

-Pero el señor Madero nos sale ahora con que dentro de algunos años no podrán cumplirse esas promesas hechas a los campesinos. Nos sale con que debemos entregar las armas, que don Porfirio ya se fue, que para dar garantías están los federales. ¡Como si nosotros hubiéramos peleado sólo para quitar a don Porfirio! ¿Y las tierras? ¿Van a seguir en manos de los ricos? ¿Y nosotros vamos a seguir los esclavos de los terratenientes? Volveremos a luchar otra vez y hasta recuperar las tierras que nos han quitado.

- ¡A sus órdenes, mi general!

El general Zapata guarda silencio. En la oscuridad sólo se ve la luz de su puro. Está recostado en un sarape y tiene por cabecera una piedra.

-Yo he pensado mucho en la cuestión de las tierras, Antonio. Tenía diez años cuando en Anenecuilco, mi tierra, tuve una lección inolvidable. Vi a mi padre regresar muy triste a casa. Mi madre le preguntó: "-¿Y qué te pasa? – Que el hacendado nos va a quitar las tierras. –Pero si son nuestras, ¡de nuestro ejido! –No importa. Nos va a quitar las tierras, y con ellas lo sembrado." (...)

Gregorio López y Fuentes, *Tierra* (1932), Aguilar, Ed.

Documento 3: Detalle de un mural de Diego Rivera, *Zapata y los mexicanos,* 1932.

CAPES EXTERNE – CAFEP ESPAGNOL

Session 2013

EPREUVE D'ADMISSION N°2

EPREUVE SUR DOSSIER

PREMIERE PARTIE : ETUDE DE DOSSIER

En español, destaque una problemática y proponga una reflexión sobre el tema mencionado a partir del estudio de los tres documentos y de su puesta en relación.

Tema: El mexicano y la "Virgen de Guadalupe"

Documento 1: Fragmento de *El laberinto de la soledad*, Octavio Paz, 1950.
Documento 2: *Un exvoto*, col Museo de la Basílica de Guadalupe, México. "*A la Santísima Virgen de Guadalupe, por su milagro al salvar la vida de mi hijo Rafael Cárdenas de 4 años que fué atropellado por un automóvil el 11 de septiembre de 1949. En prueba de agradecimiento y en petición de que pronto logre recuperar le traigo este testimonio*." Carmen Pérez de Garden. 26-11-1949. in *Asamblea de ciudades, Años 20s/50s Ciudad de México*, ed. Museo del Palacio de Bellas Artes, p.139.
Documento 3: Manuel Ramos (1874-1945), *Madre y Virgen de Guadalupe*, col. Manuel Ernesto Sánchez Ramo in *Asamblea de ciudades, Años 20s/50s Ciudad de México*, ed. Museo Del Palacio de Bellas Artes p.184.
Document 4 : *Inician reflexión al culto de la Virgen de Guadalupe*, artículo de El Universal.

Lectura: documento 1, desde " La Virgen es el consuelo de los pobres...", l.17 hasta el final.

Documento 1:

No es un secreto para nadie que el catolicismo mexicano se concentra en el culto a la Virgen de Guadalupe. En primer término: se trata de una Virgen india; enseguida: el lugar de su aparición (ante el indio Juan Diego) es una colina que fue antes santuario dedicado a Tonantzin, "nuestra madre", diosa de la fertilidad entre los aztecas. Como es sabido, la Conquista coincide con el apogeo del culto a dos divinidades masculinas: Quetzalcóatl, el dios del autosacrificio (crea el mundo, según el mito, arrojándose a la hoguera, en Teotihuacán) y Huitzilopochtli, el joven dios guerrero que sacrifica. La derrota de estos dioses –pues eso fue la Conquista para el mundo indio: el fin de un ciclo cósmico y la instauración de un nuevo reinado divino- produjo entre los fieles una suerte de regreso hacia las antiguas divinidades femeninas. Este fenómeno de vuelta a la entraña materna, bien conocido de los psicólogos, es sin duda una de las causas determinantes de la rápida popularidad del culto a la Virgen. Ahora bien, las deidades indias eran diosas de fecundidad, ligadas a los ritos cósmicos, los procesos de vegetación y los ritos agrarios. La Virgen católica es también una Madre (Guadalupe-Tonantzin la llaman aún algunos peregrinos indios) pero su atributo principal no es velar por la fertilidad de la tierra sino ser el refugio de los desamparados. La situación ha cambiado: no se trata ya de asegurar las cosechas sino de encontrar un regazo. La Virgen es el consuelo de los pobres, el escudo de los débiles, el amparo de los oprimidos. En suma, es la Madre de los huérfanos. Todos los hombres nacimos desheredados y nuestra condición verdadera es la orfandad, pero esto es particularmente cierto para los indios y los pobres de México. El culto a la Virgen no sólo refleja la condición general de los hombres sino una situación histórica concreta, tanto en lo espiritual como en lo material. Y hay más: Madre Universal, la Virgen es también la intermediaria, la mensajera entre el hombre desheredado y el poder desconocido, sin rostro: el Extraño.

El laberinto de la soledad, Octavio Paz, 1950

Documento 2:

Col. Museo de la Basílica de Guadalupe

Un exvoto, col Museo de la Basílica de Guadalupe, México. "*A la Santísima Virgen de Guadalupe, por su milagro al salvar la vida de mi hijo Rafael Cárdenas de 4 años que fué atropellado por un automóvil el 11 de septiembre de 1949. En prueba de agradecimiento y en petición de que pronto logre recuperar le traigo este testimonio.*" 26-11-1949. **Documento 3**:

Manuel Ramos (1874-1945), *Madre y Virgen de Guadalupe*

Document 4 :

Inician reflexión al culto de la Virgen de Guadalupe

Estudiosos de Alemania, España, Guatemala y México participarán del 15 al 17 de agosto en el Primer Encuentro Internacional de Antropología e Historia del Guadalupanismo, en cuyo marco reflexionarán sobre ese culto tan arraigado en México y América Latina.

La Escuela Nacional de Antropología e Historia (ENAH), en coordinación con la Dirección de Lingüística del Instituto Nacional de Antropología e Historia (INAH), es organizadora y anfitriona de este encuentro, primero internacional y sexto interdisciplinario.

El culto a la Virgen de Guadalupe posee un arraigo social que ocurre principalmente en México, y desde años atrás ha merecido la atención tanto de investigadores nacionales como extranjeros.

En ese sentido, destacó el Instituto Nacional de Antropología e Historia (INAH), la reunión busca dar una visión más amplia de las investigaciones que se han desarrollado sobre lo que se ha definido como guadalupanismo y el intento de aclarar el debate sobre el origen del mismo.

Definir si la Virgen María de Guadalupe es hispana o mexicana será motivo de debate en este encuentro y motivo de reflexión, explicó González Arias, quien recordó que en la tradición española "un pastor después de extraviar una vaca encuentra la figura de la

Virgen María en un paraje llamado Guadalupe de Extremadura, España."

A diferencia de la aparición en el Tepeyac, que ocurrió en la tilma o manto de Juan Diego. Si bien ambos sucesos son distintos, poseen similitudes que los vinculan.

La presencia guadalupana, continuó, ha sido un elemento constante en relevantes hechos históricos como la Independencia y la Revolución Mexicana, y como muestra tenemos el conocido estandarte del cura Miguel Hidalgo e incluso, a pesar de su postura anticlerical, en el respeto que Benito Juárez le profesó.

Cabe mencionar que las manifestaciones de culto a la Virgen de Guadalupe por parte de los mexicanos, han sido motivo de interés para investigadores de todo el mundo, especialmente de los extremeños (originarios de Extremadura, España), ya que La Guadalupana, se cree, es producto de la Conquista.

Sin embargo, dichas manifestaciones encuentran su reverso en el rechazo que sufre la imagen de Hernán Cortés por parte de algunos grupos sociales de México.

El éxodo de mexicanos que abandonan su tierra para radicar o trabajar en otros países ha contribuido para que el culto se internacionalice, gracias a su desarrollo y arraigo en distintas culturas del mundo, además de su presencia en el resto de los países hispanoamericanos creyentes de la Virgen Guadalupana.

La veneración a La Guadalupana es muy intensa en México y se debe, puntualizó el especialista, a que "el mexicano es un ferviente admirador de la madre, y como la Virgen es concebida como la madre de todos, la devoción hacia ella resulta en un ritual adoptado por convicción", añadió.

Tanta fuerza ha tomado la adoración a la Virgen mexicana, que su presencia se ha extendido incluso a iglesias españolas; en distintas regiones peninsulares se adora la imagen de esta Virgen que es producto del mestizaje socio-cultural.

El Universal, Ciudad de México, Miércoles 15 de agosto de 2007

- **Sujets de leçon**

LEC-CHAVEZ 12

CAPES EXTERNE. CAFEP ESPAGNOL
Session 2013

EPREUVE D'ADMISSION n°1
LEÇON

Le dossier suivant est composé de trois documents :

1. Document 1 : Extrait du *Discurso a la Asamblea General de las Naciones Unidas* de Hugo Chávez (20 septembre 2006).

2. Document 2 : Extrait de l'article « Chávez : la momia del populismo » de Gonzalo Bustamante Kuschel (13 mars 2013), source : Análisis latino, http://www.analisislatino.com

3. Document 3 : Alfredo, diario *Correo*.

I. EN ESPAÑOL. Analice el **documento 1.**

II. EN FRANÇAIS. Pour répondre aux questions suivantes, vous vous appuierez sur :
- le document 1 du début du texte (l. 1) « Ayer vino el diablo aquí, ayer estuvo el diablo aquí... » **jusqu'à la l. 43** « ... El imperio tiene miedo a la verdad, a las voces independientes, acusándonos de extremistas. ¡Ellos son los extremistas! ».
- et les documents 2 et 3 en entier.

1. Quelles connaissances spécifiques de la culture hispanique ces documents vous permettraient-ils de transmettre ?

2. A quel niveau de classe entendriez-vous rapporter votre projet ? Justifiez votre choix.

3. Dans quel ordre étudieriez-vous les documents de ce dossier ? Pourquoi ?

4. Quelles difficultés, spécifiques à ces documents, pourraient rencontrer vos élèves. Quelles démarches pourriez-vous envisager pour y remédier ?

5. Quelles activités langagières envisageriez-vous (CE, CO, EOC, EOI, EE) ?

6. Quels outils linguistiques ce dossier permettrait-il de faire acquérir ou réactiver ?

1. Document 1 : Extrait du *Discurso a la Asamblea General de las Naciones Unidas* de Hugo Chávez (20 septembre 2006).

Ayer vino el diablo aquí, ayer estuvo el diablo aquí, en este mismo lugar, huele a azufre todavía, en esta mesa, donde me ha tocado hablar. Ayer desde esta misma tribuna, el Sr. Presidente de los Estados Unidos -a quien yo llamo el diablo- vino aquí hablando como dueño del mundo. Un psiquiatra no estaría de más para analizar el discurso de ayer del Presidente de los Estados Unidos. Como vocero del imperialismo, vino a dar sus recetas, para tratar de mantener el actual esquema de dominación, de explotación y de saqueo a los pueblos del mundo. Para una película de Alfred Hitchcock. Incluso yo propondría un título: "La receta del diablo".

Es decir, el imperialismo norteamericano (…) está haciendo desesperados esfuerzos por consolidar su sistema hegemónico de dominación. Nosotros no podemos permitir que eso ocurra. No podemos permitir que se instale la dictadura mundial, que se consolide, pues, que se consolide la dictadura mundial. El discurso del Presidente tirano mundial, lleno de cinismo, lleno de hipocresía, es la hipocresía imperial, el intento de controlar todo. Ellos quieren imponernos el modelo democrático como lo conciben: la falsa democracia de las elites y además un modelo democrático muy original, impuesto a bombazos, a bombardeos y a punta de invasiones y de cañonazos. ¡Vaya qué democracia! (…).

Adondequiera que el Presidente de los Estados Unidos mira, ve extremistas; yo estoy seguro que te ve a ti, hermano, con ese color y cree que eres un extremista. Con este color, Evo Morales, que vino ayer, el digno Presidente de Bolivia, es un extremista. Por todos lados ven extremistas los imperialistas.

No, no es que somos extremistas. Lo que pasa es que el mundo está despertando y por todos lados insurgimos los pueblos. Yo tengo la impresión, señor dictador imperialista, que usted va a vivir el resto de sus días con una pesadilla porque por dondequiera que vea, vamos a surgir nosotros, los que insurgimos contra el imperialismo norteamericano, los que clamamos por la libertad plena del mundo, por la igualdad de los pueblos, por el respeto a la soberanía de las naciones. Sí, nos llaman extremistas, insurgimos contra el imperio, insurgimos contra el modelo de dominación.

(…) Venezuela decidió hace varios años dar esta batalla por dentro de las Naciones Unidas, reconociendo a las Naciones Unidas, como miembro que somos, con nuestra voz, con nuestras modestas reflexiones. Somos una voz independiente para representar la dignidad y la búsqueda de la paz, la reformulación del sistema internacional, para denunciar la persecución y las agresiones del hegemonismo contra los pueblos del planeta.

Venezuela, de esa manera, ha presentado su nombre. Esta patria de Bolívar ha presentado su nombre y se ha postulado para un puesto como miembro no permanente del Consejo de Seguridad. Vaya usted a saber, el Gobierno de los Estados Unidos ha iniciado una agresión abierta, una agresión inmoral en el mundo entero para tratar de impedir que Venezuela sea elegida libremente para ocupar una silla en el Consejo de Seguridad. Le tienen miedo a la verdad. El imperio tiene miedo a la verdad, a las voces independientes, acusándonos de extremistas. ¡Ellos son los extremistas!

Yo quiero agradecer aquí a todos aquellos países que han anunciado su apoyo a Venezuela, aun cuando la votación es secreta y no es necesario que nadie lo anuncie. Pero

yo creo que dada la agresión abierta del imperio norteamericano, eso aceleró el apoyo de muchos países, lo cual fortalece mucho moralmente a Venezuela, a nuestro pueblo y a nuestro Gobierno. El MERCOSUR, por ejemplo, en bloque, ha anunciado su apoyo a Venezuela, nuestros hermanos del MERCOSUR. Venezuela ahora es miembro pleno del MERCOSUR con Brasil, Argentina, Uruguay, Paraguay y muchos otros países de América latina como Bolivia. La Comunidad del Caribe (CARICOM) en pleno anunció su apoyo a Venezuela. La Liga Árabe en pleno anunció su apoyo a Venezuela. Agradezco muchísimo al mundo árabe, a nuestros hermanos de Arabia, esa Arabia profunda, y a nuestros hermanos del Caribe. La Unión Africana, casi toda África, anunció su apoyo a Venezuela, y países como Rusia, como China y muchos otros países del planeta.

Muchísimas gracias a nombre de Venezuela, a nombre de nuestro pueblo, y a nombre de la verdad, porque Venezuela, al ocupar un puesto en el Consejo de Seguridad va a traer la voz no sólo de Venezuela, sino la voz del tercer mundo, la voz de los pueblos del planeta. Ahí estaremos defendiendo la dignidad y la verdad.

Más allá de todo esto, creo que hay razones para que seamos optimistas -"irrenunciablemente optimistas", diría un poeta-, porque más allá de las amenazas, de las bombas, de las guerras, de las agresiones, de la guerra preventiva, de la destrucción de pueblos enteros, uno puede apreciar que se está levantando una nueva era. (…) Se levantan corrientes alternativas, pensamientos alternativos, movimientos alternativos, juventudes con pensamiento distinto. (…).

Nosotros (…) tratamos de aportar ideas para la salvación de este planeta, para salvarlo de la amenaza imperialista, y para que, ojalá pronto, en este siglo, no muy tarde, ojalá podamos verlo nosotros y vivirlo mejor nuestros hijos y nuestros nietos, un mundo de paz, bajo los principios fundamentales de las Naciones Unidas, pero relanzadas y reubicadas. Creo que a las Naciones Unidas tenemos que ubicarlas en otro país, en alguna ciudad del Sur. Así lo hemos propuesto desde Venezuela. Ustedes saben que mi médico personal se tuvo que quedar encerrado en el avión. El jefe de mi seguridad se tuvo que quedar encerrado en el avión. No les permitieron venir a las Naciones Unidas. Otro abuso y atropello que pedimos desde Venezuela quede registrado como atropello personal del diablo. ¡Huele a azufre, pero Dios está con nosotros! Un buen abrazo y que Dios nos bendiga a todos.

2. Document 2 : Extrait de l'article « Chávez : la momia del populismo » de Gonzalo Bustamante Kuschel (13 mars 2013), source : Análisis latino, http://www.analisislatino.com

Chávez: la momia del populismo

Por Gonzalo Bustamante Kuschel

13 de marzo de 2013

Chávez fue una figura emblemática de la política sudamericana del caudillismo, el populismo y la retórica anti-americana. Fue eso, un caudillo populista. El populismo, quizás la ideología más exitosa que ha conocido nuestro continente, a la inversa de la democracia representativa occidental; busca por medio del dominio retórico, la oferta generosa de renovación socio-económica, la producción mesiánica de un destino común; y la unidad entre el líder y "el pueblo" entendido como un sujeto único. Ese "pueblo" es abstracto, no son los individuos concretos de la sociedad que interactúan. Es un mito creado en base a un enemigo "de todos" y una leyenda que le acompaña: se apela a un supuesto pasado glorioso que se rompe por la irrupción de un contrario que representa el mal absoluto. Chávez, con su tono burlón y actitud de bufón, explotó el fracaso de la elite venezolana; esa que se las ingenió para arruinar una de las democracias más sólidas de Latinoamérica. Qué duda cabe de la habilidad política del fallecido presidente; pero no fue él quien creó las condiciones de su propio surgimiento: la corrupción, la mezquindad social de las clases sociales privilegiadas y su natural consecuencia, una pobreza endémica.

3. Document 3 : Alfredo, diario *Correo*.

CAPES EXTERNE. CAFEP ESPAGNOL
Session 2013
EPREUVE D'ADMISSION n°1
LEÇON

Le dossier suivant est composé de trois documents :

1. **Document 1** : un poème anonyme intitulé *El enamorado y la muerte,* siglo XVI
2. **Document 2** : un dessin de Quino tiré du recueil *Yo no fui.*
3. **Document 3 :** *Bodas de sangre,* Federico García Lorca. Acto tercero. Cuadro primero**.**

I. **EN ESPAÑOL**. Analice el **documento 1**

II. **EN FRANÇAIS.** Pour répondre aux questions suivantes, vous vous appuierez sur les trois documents.

1. Vous présenterez brièvement les trois documents en dégageant leurs spécificités.
2. Quelles connaissances spécifiques de la culture hispanique ces documents vous permettraient-ils de transmettre ?
3. A quel niveau de classe entendriez-vous rapporter votre projet ? Justifiez votre choix.
4. Dans quel ordre étudieriez-vous les documents de ce dossier ? Pourquoi ?
5. Quelles difficultés, spécifiques à ces documents, pourraient rencontrer vos élèves ?

   Quelles démarches pourriez-vous envisager pour y remédier ?
6. Quelles activités langagières envisageriez-vous ? (CE, CO, EOC, EOI, EE) ?
7. Quels outils linguistiques ce dossier permettrait-il de faire acquérir ou réactiver ?

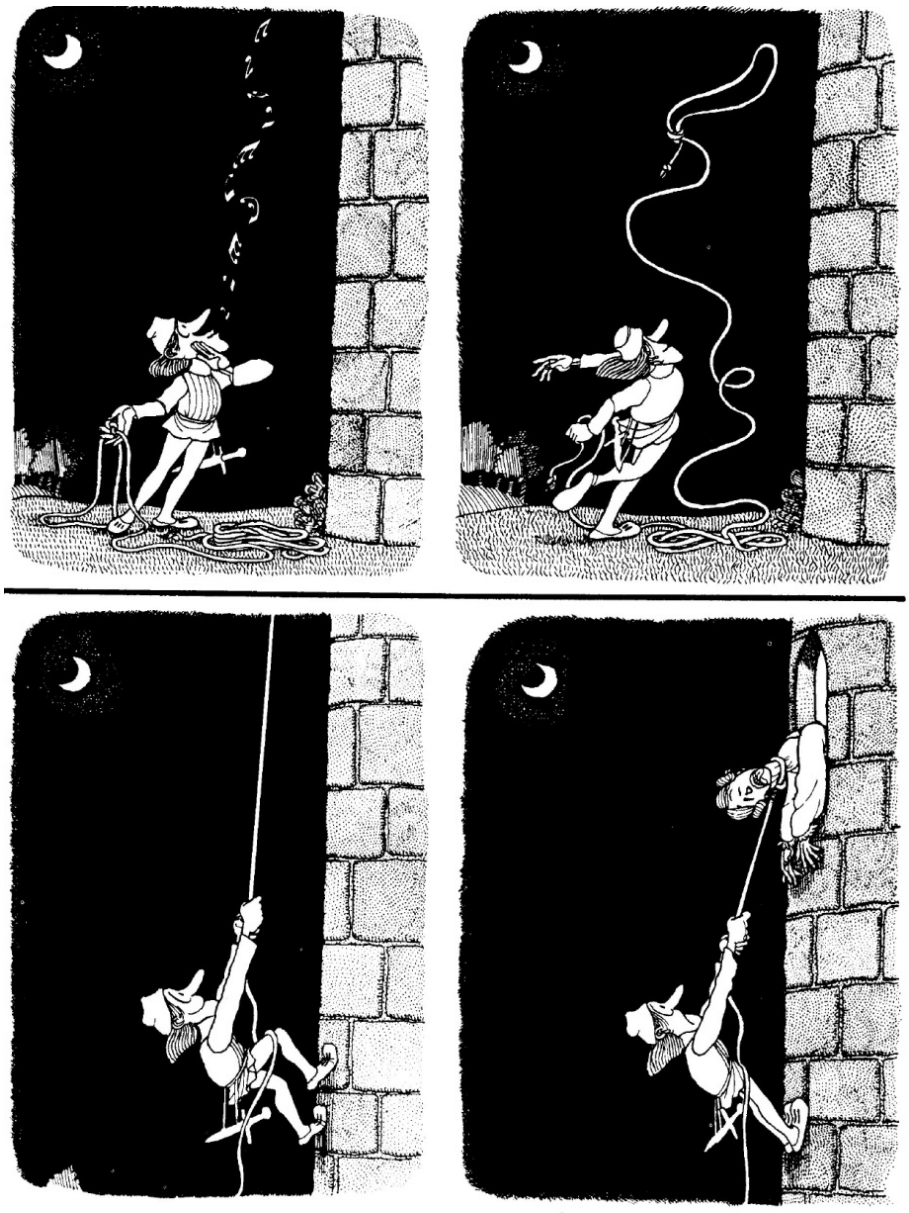
Document 1

El enamorado y la muerte

Un sueño soñaba anoche,
soñito del alma mía,
soñaba con mis amores
que en mis brazos los tenía.
Vi entrar señora tan blanca
muy más que la nieve fría.
- ¿Por dónde has entrado, amor?
¿Cómo has entrado, mi vida?
Las puertas están cerradas,
ventanas y celosías.
–No soy el amor, amante :
la Muerte que Dios te envía.
- ¡Ay Muerte tan rigurosa,
déjame vivir un día!
- ¡Un día no puede ser,
una hora tienes de vida!
Muy de prisa se calzaba,
más de prisa se vestía ;
ya se va para la calle,
en donde su amor vivía.
–Ábreme la puerta blanca,
ábreme la puerta, niña !
-¿Cómo te podré yo abrir
si la ocasión no es venida?
Mi padre no fue al palacio,
mi madre no está dormida.
-Si no me abres esta noche,
ya no me abrirás, querida ;
la Muerte me está buscando,
junto a ti vida sería.
–Vete bajo la ventana
donde labraba y cosía,
te echaré cordón de seda
para que subas arriba,
y si el cordón no alcanzase,
mis trenzas añadiría.
La fina seda se rompe ;
la Muerte que allí venía :
- Vamos, el enamorado,
que la hora ya está cumplida.

Anónimo, siglo XVI

Document 2



Quino, *Yo no fui.*

Document 3 : *Bodas de sangre,* Federico García Lorca. Acto tercero. Cuadro primero**.**

(... Sale una anciana totalmente cubierta por tenues paños verdeoscuros. Lleva los pies descalzos. Apenas si se le verá el rostro entre los pliegues. Este personaje no figura en el reparto.)

Mendiga:
Esa luna se va, y ellos se acercan.
De aquí no pasan. El rumor del río
apagará con el rumor de troncos
el desgarrado vuelo de los gritos.
Aquí ha de ser, y pronto. Estoy cansada.
Abren los cofres, y los blancos hilos
aguardan por el suelo de la alcoba
cuerpos pesados con el cuello herido.
No se despierte un pájaro y la brisa,
recogiendo en su falda los gemidos,
huya con ellos por las negras copas
o los entierre por el blanco limo.
(Impaciente.)
¡Esa luna, esa luna!
(Aparece la luna. Vuelve la luz intensa.)
Luna:
Ya se acercan.
Unos por la cañada y otros por el río.
Voy a alumbrar las piedras. ¿Qué necesitas?
Mendiga:
Nada.
Luna:
El aire va llegando duro, con doble filo.
Mendiga:
Ilumina el chaleco y aparta los botones,
que después las navajas ya saben el camino.
Luna:
Pero que tarden mucho en morir. Que la sangre
me ponga entre los dedos su delicado silbo.
¡Mira que ya mis valles de ceniza despiertan
en ansia de esta fuente de chorro estremecido!
Mendiga:
No dejemos que pasen el arroyo. ¡Silencio!
Luna:
¡Allí vienen! *(Se va. Queda la escena a oscuras.)*
Mendiga:
¡De prisa! Mucha luz. ¿Me has oído?
¡No pueden escaparse!
(Entran el novio y mozo 1. La mendiga se sienta y se tapa con el manto.)

Bodas de sangre, Federico García Lorca, ed. Cátedra, Letras hispánicas, pp. 145, 147

LEC CUB 9

CAPES EXTERNE. CAFEP ESPAGNOL

Session 2013

EPREUVE D'ADMISSION n°1

LEÇON

Le dossier suivant est composé de trois documents :

Document 1 : "DQ", Rubén DARÍO, 1899.

Document 2 : *Biografía de España*, Fernando García de Cortázar, 1998.

Document 3 : "*Marina con bandera*", Eliseu Meifrèn i Roig (1857-1940) – collection particulière, date de composition inconnue.

I. EN ESPAÑOL. Analice el documento 1.

II. EN FRANÇAIS. Pour répondre aux questions suivantes, vous vous appuierez sur :
- le document 1 des lignes 18 "Era un bello día." à la fin "Era el abanderado. ¿Cómo lo llamaban?"
- le document 2 en entier.
- le document 3 en entier.

1. Quelles connaissances spécifiques de la culture hispanique ces documents vous permettraient-ils de transmettre ?
2. A quel niveau de classe entendriez-vous rapporter votre projet ? Justifiez votre choix.
3. Dans quel ordre étudieriez-vous les documents de ce dossier ? Pourquoi ?
4. Quelles difficultés, spécifiques à ces documents, pourraient rencontrer vos élèves. Quelles démarches pourriez-vous envisager pour y remédier ?
5. Quelles activités langagières envisageriez-vous (CE, EOC, EOI, EE) ?
6. Quels outils linguistiques ce dossier permettrait-il de faire acquérir ou réactiver ?

DOCUMENT 1

1898, en una guarnición de Santiago de Cuba, llegan de España refuerzos militares…

El capellán me dijo, dos días después:

-A propósito, ¿ha visto usted al abanderado? Se desvive por socorrer a los enfermos. Él no come; lleva lo suyo a los otros. He hablado con él. Es un hombre milagroso y extraño. Parece bravo y nobilísimo de corazón. Me ha hablado de sueños irrealizables. Cree que dentro de poco estaremos en Washington y que se izará nuestra bandera en el Capitolio, como lo dijo el obispo en su brindis. Le han apenado las últimas desgracias; pero confía en algo desconocido que nos ha de amparar; confía en Santiago; en la nobleza de nuestra raza, en la justicia de nuestra causa. ¿Sabe usted? Los otros le hacen burlas; se ríen de él. Dicen que debajo del uniforme usa una coraza vieja. Él no les hace caso. Es un buen hombre en el fondo; paisano mío, manchego. Cree en Dios y es religioso. También algo poeta. Dicen que por la noche rima redondillas, se las recita solo, en voz baja. Tiene a su bandera un culto casi supersticioso.

-Señor capellán, le dije, he observado ciertamente algo muy original en ese sujeto, que creo por otra parte, haber visto no sé dónde. ¿Cómo se llama?

-No lo sé, contestóme el sacerdote. No se me ha ocurrido ver su nombre en el registro, pero en su mochila hay marcadas dos letras: «D. Q.».

A un paso del punto en donde acampábamos había un abismo. Más allá de la boca rocallosa, sólo se veía sombra. Una piedra arrojada rebotaba, y no se sentía caer.

Era un bello día. El sol caldeaba tropicalmente la atmósfera. Habíamos recibido orden de alistarnos para marchar, y probablemente ese mismo día tendríamos el primer encuentro con las tropas yanquis. En todos los rostros, dorados por el fuego furioso de aquel cielo candente, brillaba el deseo de la sangre y de la victoria. Todo estaba listo para la partida, el clarín había trazado en el aire su signo de oro. Íbamos a caminar, cuando, un oficial a todo galope, apareció por un recodo. Llamó a nuestro jefe, y habló con él misteriosamente.

¿Cómo os diré lo que fue aquello? ¿Jamás habéis padecido viendo que asesinan delante de vosotros a vuestra madre?... Aquélla fue la más horrible desolación. Era «la noticia». Estábamos perdidos, perdidos sin remedio. No lucharíamos más. Debíamos entregarnos, como prisioneros, como vencidos. No quedaba ya nada de España en el mundo que ella descubriera.

Debíamos dar al enemigo vencedor las armas, todo.

Y la horrible escena comenzó. Las espadas se entregaron; los fusiles también... Unos soldados juraban; otros palidecían, con los ojos húmedos de lágrimas, estallando de indignación y de vergüenza.

Y la bandera...

Cuando llegó el momento de la bandera, se vio una cosa que puso en todos el espanto glorioso de una inesperada maravilla. Aquel hombre extraño, que miraba tan profundamente con una mirada de siglos, con su bandera amarilla y roja, dándonos una mirada de la más amarga despedida, sin que nadie se atreviese a tocarle, fuese paso a paso al abismo y se arrojó en él. Todavía de lo negro del precipicio, devolvieron las rocas un ruido metálico, como el de una armadura.

El señor capellán cavilaba tiempo después:

-«D. Q.»...

De pronto creí aclarar el enigma. Aquella fisonomía, ciertamente, no me era desconocida.

-D. Q., le dije, está retratado en este viejo libro. Escuchad: «Frisaba la edad de

nuestro hidalgo por los cincuenta años: era de complexión recia, seco de carnes, enjuto de rostro, gran madrugador y amigo de la caza. Quiero decir que tenía el sobrenombre de Quijada o Quesada, que en esto hay alguna diferencia en los autores que de este caso escriben; aunque por conjeturas verosímiles se deja entender que se llamaba Quijano».

Era el abanderado. ¿Cómo lo llamaban?

"DQ", Rubén DARÍO, 1899

DOCUMENT 2

Cuba, Filipinas y Puerto Rico era todo lo que le quedaba a España de un Imperio ya desmoronado. Pero en la primavera de 1898, el imperialismo de Estados Unidos juzgó que incluso era mucho para una nación atrasada a la que los países europeos apenas respetaban. Poniendo por delante mil metáforas de autonomía y libertad, el presidente norteamericano exige al gobierno español su renuncia al dominio sobre las islas y, casi sin darle tiempo a reaccionar, le declara la guerra. La indignación se apodera de España que envía sus soldados al matadero de Cuba y Filipinas, en medio de un entusiasma suicida. Con todo, la decisión española de plantar cara al futuro coloso americano no fue tan atolondrada ni tan quijotesca como luego los historiadores harían creer. Los políticos españoles conocían perfectamente la debilidad de la armada nacional y las desiguales fuerzas de los ejércitos destinados a enfrentarse. Lo "más sensato" era negociar "la paz que se pueda, amén", reconocería más tarde Antonio Maura[6]. Muy pocos fueron, sin embargo, los que se aventuraron a aconsejarlo en medio de la algarabía patriótica de una España oficial henchida de orgullo militar y una España real que consideraba a Cuba una porción de tierra andaluza. A ambas Españas, el entregar la isla sin lucha les parecía una bajeza inadmisible que no estaban dispuestas a tolerársela a ningún gobierno.

Fernando García de Cortázar, *Biografía de España*, 1998

[6] Antonio Maura (2 de mayo de 1853 – 13 de diciembre de 1925): estadista y escritor español que fue cinco veces presidente del Consejo de Ministros de España.

DOCUMENT 3
Marina con bandera, Eliseu Meifrèn i Roig (1857-1940) – collection particulière, date de composition inconnue.

CAPES EXTERNE. CAFEP ESPAGNOL
Session 2013

EPREUVE D'ADMISSION n°1
LEÇON

Le dossier suivant est composé de trois documents :

Document 1 : *Incipit* de Los verdes campos del Edén d'Antonio Gala, 1964

Document 2 : *San Martín y el mendigo*, Doménikos Theotokópoulos, dit El Greco, óleo sobre lienzo 193x103 cm, 1597

Document 3 : "Mendigo", extrait du recueil de poèmes intitulé Sin esperanzas, con convencimiento, de Angel González, 1961

I. EN ESPAÑOL. Analice el documento 1

II. EN FRANÇAIS. Pour répondre aux questions suivantes, vous vous appuierez sur **le document 1 jusqu'à la ligne 50** et **les documents 2 et 3 en entier.**

1. Quelles connaissances spécifiques de la culture hispanique ces documents vous permettraient-ils de transmettre ?

2. A quel niveau de classe entendriez-vous rapporter votre projet ? Justifiez votre choix.

3. Dans quel ordre étudieriez-vous les documents de ce dossier ? Pourquoi ?

4. Quelles difficultés, spécifiques à ces documents, pourraient rencontrer vos élèves. Quelles démarches pourriez-vous envisager pour y remédier ?

5. Quelles activités langagières envisageriez-vous (CE, CO, EOC, EOI, EE) ?

6. Quels outils linguistiques ce dossier permettrait-il de faire acquérir ou réactiver ?

DOCUMENT 1

FOCO O PROYECCIÓN DE AMBIENTE : AFUERAS DE LA CIUDAD

ALCALDE.–¿Dónde va usted? Hace media hora larga que le observo y usted no se ha movido. Esto me hace sospechar lo peor. ¿Dónde va? Diga.

JUAN.– No voy a ninguna parte. Ya ve que estoy sentado. Tranquilícese. Estoy aquí mirando crecer la yerba. Mirando.

ALCALDE.– Pero supongo que no irá usted a quedarse ahí, debajo de ese árbol, toda la vida, perdiendo su tiempo...

JUAN.– El tiempo no es toda la vida, señor: hay, además, otras cosas.

ALCALDE.–¿Cuáles? No me gusta la gente que dice frases misteriosas.

JUAN.–A mí tampoco. Pero hay, además, otra cosa de sentarse, de mirar los castaños, de darse cuenta de que uno no es demasiado importante.

ALCALDE.–¡Ah, eso le parecerá a usted! Yo soy realmente importante. Soy el alcalde de la ciudad. Ahora paseo con mi fusta por este campo. Y le pregunto si se va a quedar aquí quieto para siempre. No me gustan los holgazanes. Ni los castaños, ni las zarandajas esas: la solidaridad es lo que me gusta. La cooperación, el mutualismo, la sociabilidad... ¿Se quedará usted así, parado, después de esto?

JUAN.– No me atrevería, señor.

ALCALDE.–Y entonces, ¿dónde irá cuando se levante?

JUAN.– Para saber eso ha sido para lo que me he sentado al lado del camino.

ALCALDE.– Usted está, en efecto, al lado de un camino. Y todos los caminos van a alguna parte, ¿no?

JUAN.–Bien, en ese caso usted debe preguntarle al camino, no a mí.

ALCALDE.–¡Sorprendente! Usted no respeta a la autoridad constituida. No quiere responder. Luego es usted un irresponsable. Dígame de dónde viene. Se lo exijo.

JUAN.–Vengo de la guerra. Bueno, más vale decir que vengo de mi casa. La destruyeron. Era blanca. Estaba al oeste de la ciudad.

ALCALDE.–¿Qué ciudad era ésa? La mía, no, por supuesto. La mía ha sido muy bien reconstruida. ¿Dónde estaba su ciudad?

JUAN.–En el centro.

ALCALDE.–¿En el centro de qué?

JUAN.–En fin, usted hace demasiadas preguntas. Hace tantos años de esto, que no me puedo acordar exactamente.

ALCALDE.–¿En qué año sucedió?

JUAN.– En el segundo año de la guerra.

ALCALDE.–¿El 1869, 1946, 1915, en el 37, en el 51, en el 60...?

JUAN.– No. El segundo año de la guerra.

ALCALDE.– Pero, ¿de qué guerra habla usted?

JUAN.–Hablo de la guerra.

ALCALDE.–¿De la del catorce?

JUAN.– Bueno.

ALCALDE.–¡Ah, pero después de ésa ha habido otras varias!

JUAN.–Para cada uno, la guerra es la que le destruye su casa.

ALCALDE.–Pero, ¿usted no se ha enterado de que hubo otras guerras?

JUAN.– Yo voy por el campo, señor. Me ha parecido oír algunos ruidos, pero no he prestado mucha atención.

ALCALDE.–Ahora estamos en la paz.

JUAN.–Ahora ya no me importa.

ALCALDE.– Está bien. Me acompaña, ¿sí o no? Mire usted: yo soy el alcalde. Necesito saber quién entra en mi ciudad, y si es pobre o rico, y si tiene casa, y si está enfermo, y los años que tiene, y cuántos hijos se le han muerto.

JUAN.–¿Para qué? ¿Para consolarlo?

ALCALDE.–¡Para consolarlo! Como si un alcalde no tuviera otra cosa que hacer.

JUAN.–¿Para darle una casa?

ALCALDE.–¿Una casa? Estaríamos arreglados si a cada vagabundo le tuviéramos que dar una casa...

JUAN.– Entonces, ¿para qué?

ALCALDE–Para las estadísticas, desgraciado, para las estadísticas. ¿No ve usted que soy el alcalde?

JUAN.–Yo no.

ALCALDE.– ¿Es que no se me nota?

JUAN.– No, si digo que yo no soy el alcalde.

ALCALDE.–¡Ay, qué risa. A la vista está! ¿A ver si lo detengo. A ver si mando al alguacil y lo detengo.

JUAN–Bueno.

ALCALDE–Ea, ¿viene o no viene?

JUAN.–Temo que no me sea posible. Temo que llevemos direcciones distintas.

ALCALDE.–Pero usted me ha dicho que no sabia dónde iba.

JUAN–Por eso.

ALCALDE.–Todo lo que dice resulta incongruente. Las personas, cuando van de camino, saben muy bien adónde se dirigen. Lo contrario es atentar contra el orden. ¿Para qué se cree usted que existe una ley de vagos y maleantes? Para aplicarla, señor, para aplicarla a la gente que no sabe dónde va. Yo lo sé. Mis ciudadanos lo saben. En cada momento saben dónde ir y cómo. Mi ciudad es grande y crece cada día. ¿Oye usted? Desde aquí se la siente.

JUAN.– Sí, ya me parecía. Pero no quise creerlo.

ALCALDE.–"Todo por la ciudad": es mi lema. Multiplicar el trabajo. Concentrar el descanso. Lo suficiente para proseguir el trabajo y nada más. Ahí está la ciudad: ahí está mi obra.

JUAN.–Sí, desde aquí se veía bonita.

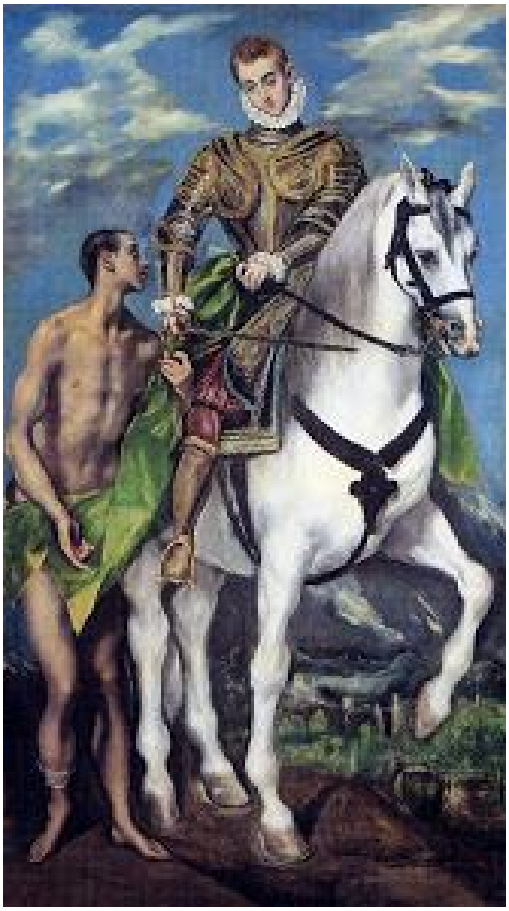
ALCALDE.– Se perfecciona. Progresa. Una ciudad es la unidad del mundo. Y yo soy el alcalde. ¿Está de acuerdo?

JUAN.– Quizá, caballero. ¿Puede usted, si no le molesta, dejarme pensar?

ALCALDE.–¡Quiere pensar...! ¡Qué insolencia! ¡Alguacil, alguacil!

Antonio Gala, Los verdes campos del Edén, ed. Espasa Calpe, col. Austral, 1975. (primera edición:1964).

DOCUMENTO 2



San Martín y el mendigo, El Greco, 1597

DOCUMENTO 3:

Es difícil andar

si se ignoran
las vueltas del camino,
si se duda
la firmeza del suelo que pisamos,
si se teme
que la vereda verdadera
haya quedado atrás,
a la derecha
de aquellos pinos...

(... o quién sabe
si perdiéndose en otra primavera, hace tiempo,
cuando una
cálida brisa me empujó hacia el Sur,
y yo pensé:
«el viento quizá sepa»,
y uní a él mi destino,
y seguí andando,
y llegué hasta esta orilla
de mi vida
donde
–después de tanto esfuerzo–
me he sentado a recibir
lo que los transeúntes quieran darme.)

–Una sonrisa para este vagabundo,
caballero.

–Dejad en mis pupilas,
bondadosa señora,
algo de la belleza y de la luz
que hay en vuestra mirada también triste.

Lo que los transeúntes quieran darme.

Ángel González, Sin esperanza, con convencimiento, 1961.

CAPES EXTERNE et CAFEP ESPAGNOL
Session 2013

EPREUVE D'ADMISSION n°1
LEÇON

Le dossier suivant est composé de trois documents :

Document 1 : Un extrait de *Cartas de Alou*, un film de Montxo Armendáriz, réalisé en 1991.
Document 2 : Un dessin de Quino, tiré du recueil *¡Cuánta bondad!*, publié en 1999.
Document 3 : Un texte de Manuel Rivas, tiré de *Mujer en el baño*, publié en 2003.

I. EN ESPAÑOL. Analice el **documento 1**.

II. EN FRANÇAIS. Pour répondre aux questions suivantes, vous vous appuierez sur **tous les documents en entier.**

1. Quelles connaissances spécifiques de la culture hispanique ces documents vous permettraient-ils de transmettre ?
2. A quel niveau de classe entendriez-vous rapporter votre projet ? Justifiez votre choix.
3. Dans quel ordre étudieriez-vous les documents de ce dossier ? Pourquoi ?
4. Quelles difficultés, spécifiques à ces documents, pourraient rencontrer vos élèves. Quelles démarches pourriez-vous envisager pour y remédier ?
5. Quelles activités langagières envisageriez-vous (CE, EOC, EOI, EE) ?
6. Quels outils linguistiques ce dossier permettrait-il de faire acquérir ou réactiver ?

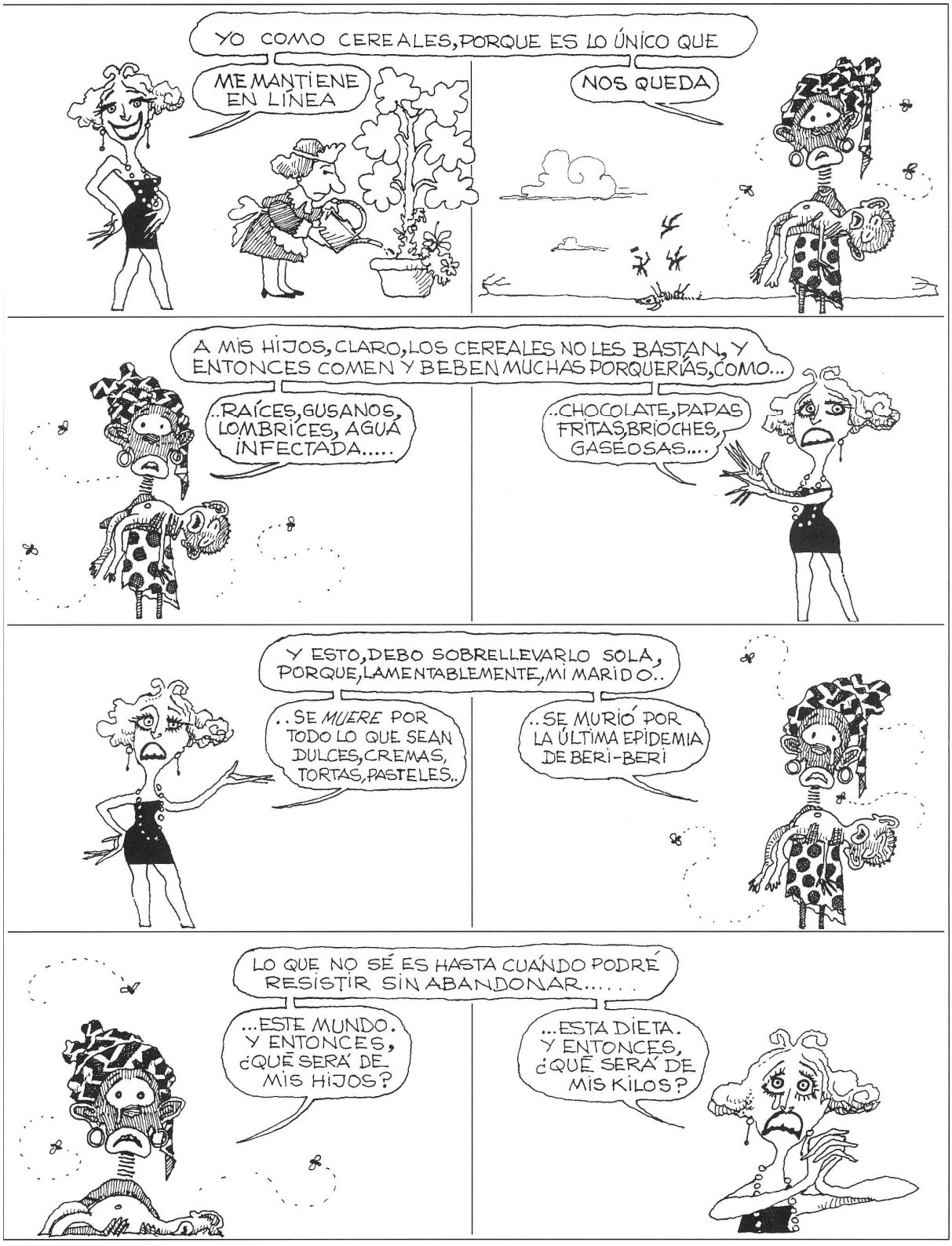
Documento 1

Diálogos de la secuencia fílmica :

Alou: ¿Hasta cuándo vamos a estar aquí?
Moncef: Aguanta, tienes que aprender un poquito más. Y, ahora tú sales.
Carmen: Toma la Coca Cola.
Alou: Gracias.
Cliente: Hacem un altra?
Patrón bar: Venga.
Alou: ¿Puedo jugar?
Patrón: Tú eres nuevo aquí, ¿no?
Alou: Sí.
Patrón: Es a quinientas pesetas la partida.
Alou: ¿A quinientas?
Patrón: Sí hombre, a quinientas. ¿Qué?, ¿te va?
Alou: Vale, de acuerdo.
Patrón: Bien. Venga, déjale sitio. Muy bien, el que entra sale.
Patrón: Te voy a a echar otra.
Alou: Vale.
Carmen: ¿Por qué no me dejas jugar a mí?
Patrón: No, espera un poco.
Alou: ¿Sabes jugar?
Carmen: Sí.
Patrón: Pues claro que sabe jugar, si no, no sería mi hija. ¿Eh Carmen?
Carmen: ¡Claro!
Patrón: Anda, tráeme una cerveza. Y tú, ¿qué tomas Rey Baltazar?
Carmen: ¿Te traigo otra Coca Cola?
Alou: Sí.
Moncef: Apuesto mil por el moreno.
Patrón: Te las juego. Tú sabrás lo que haces.
Cliente: Yo también.
Moncef: Ah, Ah.
Patrón: Venga.
Moncef: Aquí mil para ti y mil para ti.
Moncef: Tú listo, y buen jugador. Hoy tenemos un buen día. Yo ha ganado por lo menos seis mil pesetas. Y tú ¿Cuánto ha ganado?
Alou: Vamos a ver. No sé aún. Yo cuatro mil.
Moncef: Ah, entonces toma: mil pesetas. Así somos iguales.

Montxo Armendáriz, *Cartas de Alou* (1990), Edición Manga films, 2004, DVD: 41mn 45s – 45mn 35s.

Documento 2



Quino, *¡Cuánta bondad!*,1999.

Documento 3

Por el Informe Mundial sobre la Comunicación realizado por la Unesco nos enteramos de que en Burkina Faso hay un ordenador conectado a Internet. El mismo número de usuarios existe en Burundi, Congo, Eritrea, Lesoto y Ruanda. Uno por país. Menos mal que el proceso de globalización está el doble de avanzado en Angola. Según Network, allí hay dos enganchados a Internet. Las páginas Web sobre los movimientos geológicos en el tórax de Pamela Anderson reciben más visitas que todo el continente africano en un año. Como un atisbo de esperanza, descubro que en Benin han puesto en marcha un servicio dedicado al vudú. Espero que sea eficaz y exportable. Tengo un listado de e-mail a los que vendría bien un par de alfileres virtuales. Es lo que tienen las nuevas tecnologías: reciclan las más entrañables tradiciones de la humanidad.

De todas formas, lo que más llama la atención en el Informe de la Unesco no es la previsible escasez de internautas en el dominio África. El más contundente alfilerazo vudú en la ficción narcisista de la Globalización Rampante es cuando caes en la cuenta de que gran parte del mundo no tiene un Servicio Postal. No es que Correos funcione mal. Es que no existe. Enormes extensiones de África, América Latina y Caribe, Asia incluso comarcas sepulcrales de la próspera Europa no tiene quienes les lleve una carta. [...]

Tenemos mucha información sobre lo que pasa en África. Toneladas de información. Es tanta la información que se podría hacer un puente con pilares de dossier prensado en el Estrecho. Es también fácil hacer cuentas. Con los helados consumidos este verano en Europa se podría alimentar un año a los pueblos con hambruna. Pero ha tenido que llegar una carta manuscrita para que toda esa información signifique algo. Una carta envuelta en piel humana. Metida en el sobre de dos cuerpos adolescentes, congelados en el fuselaje de un avión. El medio es el mensaje. Seguro que Yaguine Koita y Fodé Tounkara, los dos muchachos de Guinea Conakry, no conocían este axioma de la sociedad de la información virada en espectáculo. Toda la verdad de África temblaba en esta carta para la que no tenían Servicio Postal. Nos la han traído en mano. La eficaz respuesta, por el momento, han sido dos ataúdes.

Manuel Rivas, *Mujer en el baño*, Alfaguara, 2003.

LECGOYA8

CAPES EXTERNE et CAFEP ESPAGNOL
Session 2013

EPREUVE D'ADMISSION n°1
LEÇON

Le dossier suivant est composé de trois documents :

Document 1 :
Tableau de Francisco de Goya, *El 3 de mayo de 1808 en Madrid: los fusilamientos de patriotas madrileños*, 1814, óleo sobre lienzo, 268 x 347 cm, Museo nacional del Prado, Madrid

Document 2 :
"La poesía es un arma cargada de futuro", Gabriel Celaya, *Cantos íberos* (1955)

Document 3 :
Fotografía de Carlos Rosillo publicado en *El País digital* el 04/07/2011
« Cabecera de la marcha que los indignados realizaron ayer entre Cibeles y la Puerta del Sol »
http://elpais.com/diario/2011/07/04/madrid/1309778655_850215.html

I. EN ESPAÑOL. Analice el **documento 1**.

II. EN FRANÇAIS. Pour répondre aux questions suivantes, vous vous appuierez sur :
tous les documents

7. Quelles connaissances spécifiques de la culture hispanique ces documents vous permettraient-ils de transmettre ?
8. A quel niveau de classe entendriez-vous rapporter votre projet ? Justifiez votre choix.
9. Dans quel ordre étudieriez-vous les documents de ce dossier ? Pourquoi ?
10. Quelles difficultés, spécifiques à ces documents, pourraient rencontrer vos élèves. Quelles démarches pourriez-vous envisager pour y remédier ?
11. Quelles activités langagières envisageriez-vous (CE, EOC, EOI, EE) ?
12. Quels outils linguistiques ce dossier permettrait-il de faire acquérir ou réactiver ?

Documento 1

Francisco de Goya, *El 3 de mayo de 1808 en Madrid: los fusilamientos de patriotas madrileños*, 1814, óleo sobre lienzo, 268 x 347 cm

Documento 2

La poesía es un arma cargada de futuro

Cuando ya nada se espera personalmente exaltante,
mas se palpita y se sigue más acá de la conciencia,
fieramente existiendo, ciegamente afirmado,
como un pulso que golpea las tinieblas,

cuando se miran de frente
los vertiginosos ojos claros de la muerte,
se dicen las verdades:
las bárbaras, terribles, amorosas crueldades.

Se dicen los poemas
que ensanchan los pulmones de cuantos, asfixiados,
piden ser, piden ritmo,
piden ley para aquello que sienten excesivo.

Con la velocidad del instinto,
con el rayo del prodigio,
como mágica evidencia, lo real se nos convierte
en lo idéntico a sí mismo.

Poesía para el pobre, poesía necesaria
como el pan de cada día,
como el aire que exigimos trece veces por minuto,
para ser y en tanto somos dar un sí que glorifica.

Porque vivimos a golpes, porque apenas si nos dejan
decir que somos quien somos,
nuestros cantares no pueden ser sin pecado un adorno.
Estamos tocando el fondo.

Maldigo la poesía concebida como un lujo
cultural por los neutrales
que, lavándose las manos, se desentienden y evaden.
Maldigo la poesía de quien no toma partido hasta mancharse.

Hago mías las faltas. Siento en mí a cuantos sufren
y canto respirando.
Canto, y canto, y cantando más allá de mis penas
personales, me ensancho.

Quisiera daros vida, provocar nuevos actos,
y calculo por eso con técnica qué puedo.
Me siento un ingeniero del verso y un obrero
que trabaja con otros a España en sus aceros.

Tal es mi poesía: poesía-herramienta
a la vez que latido de lo unánime y ciego.
Tal es, arma cargada de futuro expansivo
con que te apunto al pecho.

No es una poesía gota a gota pensada.
No es un bello producto. No es un fruto perfecto.
Es algo como el aire que todos respiramos
y es el canto que espacia cuanto dentro llevamos.

Son palabras que todos repetimos sintiendo
como nuestras, y vuelan. Son más que lo mentado.
Son lo más necesario: lo que no tiene nombre.
Son gritos en el cielo, y en la tierra son actos.

Gabriel Celaya. *Cantos íberos* (1955)

Documento 3

Fotografía de Carlos Rosillo publicado en *El País digital* el 04/07/2011
« Cabecera de la marcha que los indignados realizaron ayer entre Cibeles y la Puerta del Sol »

CAPES EXTERNE et CAFEP ESPAGNOL
Session 2013

EPREUVE D'ADMISSION n°1
LEÇON

Le dossier suivant est composé de trois documents :

Document 1 :
Secuencia de la película documental de José Luis Guerin, *En Construcción*, 2000. (DVD Ovideo/Planeta, 2002, 1h 6 min 44 sec – 1h 9 min 4 sec.)

Document 2 :
«El Raval, un barrio prostituido», tribuna de Javier Calvo, *El País*, 8 de septiembre de 2009

Document 3 :
Joan Colom, «La calle», Barrio Chino, Barcelona, ca. 1958-1961, fotografía en blanco y negro.

I. EN ESPAÑOL. Analice el documento 1.

II. EN FRANÇAIS. Pour répondre aux questions suivantes, vous vous appuierez sur les trois documents :

13. Quelles connaissances spécifiques de la culture hispanique ces documents vous permettraient-ils de transmettre ?
14. A quel niveau de classe entendriez-vous rapporter votre projet ? Justifiez votre choix.
15. Dans quel ordre étudieriez-vous les documents de ce dossier ? Pourquoi ?
16. Quelles difficultés, spécifiques à ces documents, pourraient rencontrer vos élèves. Quelles démarches pourriez-vous envisager pour y remédier ?
17. Quelles activités langagières envisageriez-vous (CE, EOC, EOI, EE) ?
18. Quels outils linguistiques ce dossier permettrait-il de faire acquérir ou réactiver ?

Documento 1

- Si te enteraras de algún asunto, de alguna habitación que podría estar bien…
- ¿Cuánto pagas?
- Me dice, de entrada por ella, de darle dos o tres mil pesetas más, porque tiene la televisión, pero en vista de que dice que la tenían muy tarde, pues…
- Es muy arisca.
- Sí, muy mala, mala, mala…
- Sí, van mucho, no pueden estar en ella. Yo voy a hacerle las chapuzas, ponerle la luz, el agua, y todo…
- Es mala mujer, mala, mala, un ogro, sabes lo que es un ogro, una cosa mala, un demonio.
- Sí, ya la conozco yo, que es una pájara. Uy, y eso es malísimo, como el veneno.
- Siempre tiene que estar diciéndote algo.
- Si, no, no, no… siempre, siempre…
- Si me entero yo de alguna casa que sea más barata, porque esta casa no está en condiciones para vivir.

(Voz televisor): «El día de hoy he enviado un correo a todos los súbditos de la nación, a todas las ciudades y aldeas, a pregonar restos de crédito. He dispuesto una gran tarea para Egipto cuya realización sería imposible en cualquier otra tierra. Vais a levantar una pirámide en medio de las arenas del desierto. Una construcción que superará las más grandes del mundo. Dicha pirámide será mi lugar de reposo para la otra vida.»

Diálogos de la secuencia del documental de José Luis Guerin, *En Construcción*, 2000.

Documento 2

El Raval, un barrio prostituido

En el último mes, dos acontecimientos han devuelto la caprichosa atención de los medios al barrio barcelonés del Raval. El tremendo asesinato de un argelino de 18 años en la esquina de la calle del Hospital con la Rambla del Raval, en el corazón mismo del territorio de las bandas de traficantes de hachís, y un reportaje fotográfico que mostraba una serie de acercamientos no especialmente románticos entre turistas y prostitutas africanas bajo los arcos del Mercado de la Boquería.

Ambos eventos informativos solamente han servido para llevarle al resto del país la noticia de algo que ya hace un año y medio que tenemos claro quienes vivimos en ese barrio: que el flamante Raval pos-Barrio Chino se está hundiendo cual *Titanic* en un mar de crimen violento y sexo en las calles. […]

No es ningún secreto que desde que, a finales de los años ochenta, el Ayuntamiento de Barcelona iniciara el "asalto" a la ciudad sin ley del Raval, con el inefable Joan Clos como concejal de distrito, las intervenciones urbanísticas han buscado con ansia ese patrón bien conocido de lo que en inglés se llama *gentrification*, término acuñado en 1964 por la socióloga Ruth Glass para describir la expulsión de la humilde población autóctona de los Docklands londinenses y su reemplazo higiénico por una nueva población de clase media.

En el Raval, un laberinto de callejuelas situado en pleno casco antiguo de la ciudad donde nos amontonamos 50.000 almas, la mitad extranjeros, el conglomerado político-corporativo siempre ha tenido en los problemas endémicos del barrio su mejor arma para evitar cualquier resistencia a sus intervenciones: la droga en la década de 1980, la estigmatización de la población local y, ya en los noventa, la desinformación y el aislamiento que padecían los nuevos inmigrantes. […]

Alrededor de las nuevas infraestructuras "dinamizadoras" empezó a continuación el gran sueño húmedo capitalista del reparto del pastel. Los promotores privados se pusieron a emprender rehabilitaciones integrales (llamando a los pisos *lofts)*, con vistas a una población nueva que se los pudiera permitir. Los antiguos inmuebles propiedad de familias burguesas se vendieron a inmobiliarias que procedieron a expulsar a los vecinos de toda la vida, no rentables económicamente. […]

Hasta que, como no podía ser de otra manera, al sueño húmedo le llegó su despertar amargo. Hace dos años, el modelo que se había aplicado al barrio simplemente se colapsó. Quién sabe si ayudado por la recesión económica, o por esa especie de entropía urbana que Manuel Delgado llama la resistencia de la urbe, la *gentrification* empezó a recular. Los grupos hosteleros empezaron a cerrar sus locales de la Rambla del Raval. […] Los irritantes vecinos de toda la vida, contra todas las previsiones, no se fueron. De hecho, siguen aquí. Y el crimen, lejos de responder a las ordenanzas por el civismo, ha aumentado estratosféricamente, obligando a los vecinos y comerciantes a movilizarse. ¿Justicia poética? ¿Maldición? En todo caso, el Raval vuelve a encarnar su tradicional papel de grano en el culo de la ciudad. […]

Fragmento de una tribuna de Javier Calvo,
publicada en *El País* el 8 de septiembre de 2009.

Documento 3

Joan Colom, «La calle», Barrio Chino, Barcelona, ca. 1958-1961.

LECSORO5

CAPES EXTERNE. CAFEP ESPAGNOL
Session 2013

EPREUVE D'ADMISSION n°1
LEÇON

Le dossier suivant est composé de trois documents :

Document 1 : Joaquín Sorolla, *Trata de blancas*, 1894 (firmado en 1895). Óleo sobre lienzo 166.5 cm × 195 cm, Museo Sorolla, Madrid.

Document 2 : un extrait de " Náufragas", en *Cuentos Nuevos* (1894-1910), Emilia Pardo Bazán (1851-1921).

Document 3 : un extrait de *La aldea perdida. Poema de costumbres campesinas* (1903), Armando Palacio Valdés (1853-1938),

1. EN ESPAÑOL. Analice el documento 1

II. EN FRANçAIS. Pour répondre aux questions suivantes, vous vous appuierez sur **tous les documents en entier.**

1. Quelles connaissances spécifiques de la culture hispanique ces documents vous permettraient-ils de transmettre ?

2. A quel niveau de classe entendriez-vous rapporter votre projet ? Justifiez votre choix.

3. Dans quel ordre étudieriez-vous les documents de ce dossier ? Pourquoi ?

4. Quelles difficultés, spécifiques à ces documents, pourraient rencontrer vos élèves. Quelles démarches pourriez-vous envisager pour y remédier ?

5. Quelles activités langagières envisageriez-vous (CE, CO, EOC, EOI, EE) ?

6. Quels outils linguistiques ce dossier permettrait-il de faire acquérir ou réactiver ?

Document 1 :

Joaquín Sorolla, *Trata de blancas*, 1894 (firmado en 1895).
Óleo sobre lienzo 166.5 cm × 195 cm, Museo Sorolla, Madrid.

Document 2

Sintieron gran sorpresa al notar que las cosas no iban tan rodadas... No sólo no iban rodadas, sino que, ¡ay!, parecían embrollarse, embrollarse pícaramente... Al principio, dos o tres amigos del padre prometieron ocuparse, recomendar... Al recordarles el ofrecimiento, respondieron con moratorias, con vagas palabras alarmantes... "Es muy difícil... Es el demonio... No se encuentran casas a propósito... Lo de esos colegios anda muy buscado... No hay ni trabajo para fuera... Todo está malo... Madrid se ha puesto imposible...".

Aquellos amigos -aquellos conocidos indiferentes- tenían, naturalmente, sus asuntos, que les importaban sobre los ajenos... Y después, ¡vaya usted a colocar a tres hembras que quieren acomodo bueno, amos formales, piñones mondados! Dos lugareñas […], que no han servido nunca... Muy honradas, sí...; pero con tanta honradez, ¿qué?, vale más tener gracia, saber desenredarse...

Uno de los amigos preguntó a la mamá, al descuido:

- ¿No sabe la niña ninguna cancioncilla? ¿No baila? ¿No toca la guitarra? […]

Transcurrida otra semana, el mismo amigo -droguero por más señas- vino a ver a las dos ya atribuladas mujeres en su trasconejada casa de huéspedes, donde empezaban a atrasarse lamentablemente en el pago de la fementida cama y del cocido chirle... Y previos bastantes circunloquios, les dio la noticia de que había una colocación. Sí, lo que se dice una colocación para la muchacha.

-No crean ustedes que es de despreciar, al contrario... Muy buena... Muchas propinas. Tal vez un duro diario de propinas, o más... Si la niña se esmera..., más, de fijo. Únicamente..., no sé... si ustedes... Tal vez prefiriesen otra clase de servicio, ¿eh? Lo que ocurre es que ese otro... no se encuentra. […]

-Y ¿qué colocación es esa? -preguntaron con igual afán madre e hija.

-Es..., es... frente a mi establecimiento... En la famosa cervecería. Un servicio que apenas es servicio... Todo lo hacen mujeres. Allí vería yo a la niña con frecuencia, porque voy por las tardes a entretener un rato. Hay música, hay cante... Es precioso.

Las náufragas se miraron... Casi comprendían.

-Muchas gracias... Mi niña... no sirve para eso -protestó el burgués recato de la madre.

-No, no; cualquier cosa; pero eso, no -declaró a su vez la muchacha, encendida.

Se separaron. Era la hora deliciosa del anochecer. Llevaban los ojos como puños. Madrid les parecía -con su lujo, con su radiante alegría de primavera- un desierto cruel, una soledad donde las fieras rondan. Tropezarse con la florista animó por un instante el rostro enflaquecido de la joven lugareña.

-¡Mamá!, ¡rosas! -exclamó en un impulso infantil.

-¡Tuviéramos pan para tu hermanita! -sollozó casi la madre.

Y callaron... Agachando la cabeza, se recogieron a su mezquino hostal […]

Emilia Pardo Bazán (1851-1921), " Náufragas", en *Cuentos Nuevos* (1894-1910), ed. F.C. Sainz de Robles, Madrid, Aguilar, 1956, vol. II, pp. 1391-93.

Document 3

III Demetria

Los mirlos que dormían en las higueras y cerezos de la huerta del tío Goro estallaron en un trino formidable al despuntar la aurora. Demetria abrió los ojos, y una sonrisa divina se esparció por su rostro. Se puso velozmente de rodillas sobre la cama y juntando las manos dijo su oración matinal. Ciñó luego con prisa las enaguas, se echó un pañolito sobre el pecho y abrió el corredor emparrado. La luz tibia y rosada del amanecer penetró en la estancia. La brisa fresca de la montaña coloreó las mejillas de la doncella. Desde aquel corredor emparrado se descubría más de la mitad del valle de Laviana. [...] El gran río cristalino, herido por los rayos de la aurora, parecía una franja de plata. Los maizales que bordean sus orillas salían del sueño de la noche desperezándose blandamente al soplo de la brisa. El tenue, blanco vapor que los cubría se perdía en la claridad del aire. […] La luz crecía por momentos. A los trinos aflautados de los mirlos respondía el grito estridente de los gallos. En el establo mugieron las vacas. Allá lejos, entre la espesura de las pomaradas, ladraron los perros guardianes. Las sombras corrían perseguidas por las faldas de los montes a guarecerse en el fondo oscuro de las cañadas. El ambiente adquiría una trasparencia radiosa. El paisaje se iba tiñendo lentamente de un verde claro, sobre el cual se destacaban las masas oscuras de los castaños. De la montaña venía un aire vivo; el fresco aliento de los bosques que pasaba por las sienes de la niña refrescándolas. Del valle subía olor de heno recién segado, aroma de flores y frutas maduras.

Armando Palacio Valdés (1853-1938), *La aldea perdida. Poema de costumbres campesinas* (1903), ed. de Álvaro Ruiz de la Peña, Madrid, Espasa Calpe, 1993, pp. 100-102.

CAPES EXTERNE. CAFEP ESPAGNOL
Session 2013

EPREUVE D'ADMISSION n°1
LEÇON

Le dossier suivant est composé de trois documents :

Document 1 : *La Célestine*, de Pablo Ruiz Picasso, 74,5x58,5 cm, óleo sobre lienzo, 1904, Paris, Musée Picasso

Document 2 : *Bellos consejos*, gravure de la série *Los Caprichos*, de Francisco de Goya, 1799

Document 3 : Extrait de *La Celestina*, de Fernando de Rojas (1ère Edition : Burgos, 1499)

I. EN ESPAÑOL. Analice el documento 3

II. EN FRANÇAIS. Pour répondre aux questions suivantes, vous vous appuierez sur **le document 3 de la ligne 44 à la fin** et **les documents 1 et 2 en entier.**

1. Quelles connaissances spécifiques de la culture hispanique ces documents vous permettraient-ils de transmettre ?

2. A quel niveau de classe entendriez-vous rapporter votre projet ? Justifiez votre choix.

3. Dans quel ordre étudieriez-vous les documents de ce dossier ? Pourquoi ?

4. Quelles difficultés, spécifiques à ces documents, pourraient rencontrer vos élèves. Quelles démarches pourriez-vous envisager pour y remédier ?

5. Quelles activités langagières envisageriez-vous (CE, CO, EOC, EOI, EE) ?

6. Quels outils linguistiques ce dossier permettrait-il de faire acquérir ou réactiver ?

DOCUMENT 1 :

La Célestine, Pablo Picasso, 1904 (http://www.culture.gouv.fr)

DOCUMENT 2 :

Bellos Consejos, Francisco de Goya, 1799 (es.wikipedia.org)

DOCUMENT 3 :

La Celestina, de Francisco de Rojas

La Comedia o Tragicomedia de Calisto y Melibea

compuesta en reprehensión de los locos enamorados, que, vencidos de su desordenado apetito, a sus amigas llaman y dizen ser su Dios. Assimesmo fecha en aviso de los engaños de las alcahuetas y malos y lisonjeros sirvientes.

ARGUMENTO GENERAL

Calisto fue de noble linaje, de claro ingenio, de gentil disposición, de linda criança, dotado de muchas gracias, de estado mediano. Fue preso en el amor de Melibea, muger moça, muy generosa, de alta y serenísima sangre, sublimada en próspero estado, una sola heredera a su padre Pleberio, y de su madre Alisa muy amada. Por solicitud del pungido[i] *Calisto, vencido el casto propósito della –entreviniendo Celestina, mala y astuta muger, con dos sirvientes del vencido Calisto, engañados y por esta tornados desleales, presa su fidelidad con anzuelo de cobdicia y de deleyte- vinieron los amantes, y los que les ministraron*[ii] *en amargo y desastrado fin.(…)*

DÉCIMO AUTO

(…)MELIBEA: Amiga Celestina, muger bien sabia y maestra grande, mucho has abierto el camino por donde mi mal te pueda specificar. Por cierto, tú lo pides como mujer bien esperta en curar tales enfermedades. Mi mal es de coraçón, la ysquierda teta es su aposentamiento, tiende sus rayos a todas partes. Lo segundo, es nuevamente nascido en mi cuerpo, que no pensé jamás que podía dolor privar el seso como éste haze; túrbame la cara; quítame el comer; no puedo dormir; ningún género de risa querría ver. La causa o pensamiento, que es la final cosa por ti preguntada de mi mal, ésta no sabré dezirte, porque ni muerte de deudo ni pérdida de temporales bienes ni sobresalto de visión ni sueño desvariado ni otra cosa puedo sentir que fuesse, salvo la alteración que tú me causaste con la demanda que sospeché de parte de aquel cavallero Calisto cuando me pediste la oración[iii].

CELESTINA: ¿Cómo, señora, tan mal hombre es aquél, tan mal nombre es el suyo que en sólo ser nombrado trae consigo ponzoña[iv] su sonido? No creas que sea essa la causa de tu sentimiento, antes otra que yo barrunto[v]; y pues que ansí es, si tu licencia me das, yo, señora, te la diré.

(…)MEL.: Quanto más dilatas la cura, tanto más me acrecientas y multiplicas la pena y passión. ¡O tus melezinas son de polvos de infamia y licor de corrupción, confacionados con otro más crudo dolor que el que de parte del paciente se siente, o no es ninguno tu saber! Porque si lo uno o lo otro no te impidiesse qualquiera remedio otro darías sin temor, pues te pido le muestres, quedando libre mi honra.

CEL.: Señora, no tengas por nuevo ser más fuerte de sofrir al herido la ardiente trementina[vi] y los ásperos puntos que lastiman lo llagado, doblan la passión, que no la primera lisión que dio sobre sano. (…)

MEL.: ¡O cómo me muero con tu dilatar! Di, por Dios, lo que quisieres, haz lo que supieres, que no podrá ser tu remedio tan áspero que yguale con mi pena y tormento. Agora[vii] toque en mi honra, agora dañe mi fama, agora lastime mi cuerpo, aunque sea romper mis carnes para sacar mi dolorido coraçón, te doy mi fe ser segura, y si siento alivio, bien galardonada.

LUCRECIA: (El seso tiene perdido mi señora. Gran mal es éste; cativádola ha esta hechizera)

CEL.: (Nunca me ha de faltar un diablo acá y acullá; scapóme Dios de Pármeno; topóme con Lucrecia[viii])

MEL: ¿Qué dizes, amada maestra? ¿Qué te hablava essa moça?

CEL.: No le oý nada, pero diga lo que dixere, sabe que no ay cosa más contraria en las grandes curas delante los animosos çurujanos[ix] que los flacos coraçones, los quales con su gran lástima, con sus dolorosas hablas, con sus sensibles meneos, ponen temor al enfermo, hazen que desconfíe de la salud, y al médico enojan y turban, y la turbación altera la mano, rige sin orden la aguja. Por donde se puede conocer claro que es muy necessario para tu salud que no esté persona delante, y assí que la deves mandar salir; y tú, hija Lucrecia, perdona.

MEL.: Salte fuera, presto.

LUCRECIA: (¡ Ya, ya, todo es perdido!) Ya me salgo, señora.

CEL.: También me da osadía tu gran pena, como ver que con tu sospecha has ya tragado alguna parte de mi cura. Pero todavía es necessario traer más clara melezina y más saludable descanso de casa de aquel cavallero Calisto.

MEL.: Calle, por Dios, madre, no traygan de su casa cosa para mi provecho, ni le nombres aquí.

CEL.: Sufre, señora, con paciencia, que es el primer punto y principal. No se quiebre, si no, todo nuestro trabajo es perdido. Tu llaga es grande, tiene necessidad de áspera cura; y lo duro con duro se ablanda más efficazmente, y dizen los sabios que la cura del lastimero médico dexa mayor señal, y que nunca peligro sin peligro se vence. Ten paciencia, que pocas vezes lo molesto sin molestia se cura; y un clavo con otro se espelle, y un dolor con otro.No concibas odio ni desamor, ni consientas a tu lengua dezir mal de persona tan virtuosa como Calisto, que si conoscido fuesse…

MEL.: ¡O por Dios, que me matas! ¿Y no te tengo dicho que no me alabes esse hombre ni me le nombres en bueno ni en malo?

CEL.: Señora, este es otro y segundo punto, el qual si tú con tu mal sofrimiento no conscientes, poco aprovechará mi venida, y si como prometiste lo sufres, tú quedarás sana y sin deubda, y Calisto sin quexa y pagado. Primero te avisé de mi cura y desta invisible aguja que sin llegar a ti sientes en solo mentarla en mi boca.

MEL.: Tantas vezes me nombrarás esse tu cavallero que ni mi promessa baste, ni la fe que te di a sufrir tus dichos. ¿De qué ha de quedar pagado? ¿Qué le devo yo a él? ¿Qué le soy en

cargo? ¿qué ha hecho por mí? ¿Qué necessario es él aquí para el propósito de mi mal? Más agradable me sería que rasgasses mis carnes y sacasses mi coraçón, que no traer essas palabras aquí.

CEL.: Sin te romper las vistiduras se lançó en tu pecho el amor; no rasgaré yo tus carnes para le curar.

MEL.: ¿Cómo dizes que llaman a este mi dolor, que assí se ha enseñoreado en lo mejor de mi cuerpo?

CEL.: Amor dulce

MEL.: Esso me declara qué es, que en sólo oyrlo me alegro.

CEL.: Es un huego escondido, una agradable llaga, un sabroso veneno, una dulce amargura, una delectable dolencia, un alegre tormento, una dulce y fiera herida, una blanda muerte.

MEL.: ¡Ay, mezquina de mí! Que si verdad es tu relación, dudosa será mi salud, porque según la contrariedad que estos nombres entre sí muestran, lo que al uno fuere provechoso acarreará al otro más passión.

CEL.: No desconfíe, señora, tu noble juventud de salud; que quando el alto Dios da la llaga, tras ella embía el remedio. Mayormente que sé yo al mundo nascida una flor que de todo esto te delibre.

MEL.: ¿Cómo se llama?

CEL.: No te lo oso dezir.

MEL.: Di, no temas.

CEL.: Calisto

La Celestina, Fernando de Rojas, Espasa Calpe, 1980, (1ère ed, Burgos, 1499)

[i] Pungido : herido de amor el corazón

[ii] Ministraron : sirvieron

[iii] En el auto cuarto, Celestina empezó su oficio de alcahueta, intentando interceder en favor de Calisto: entró en casa de Melibea para entretenerla de los amores de Calisto, pero ante la negativa de Melibea a escuchar cualquier argumento amoroso, dio marcha atrás y recurrió al engaño y a la magia: le pidió una oración y un cordón que supuestamente tendrían la facultad de curar el mal que padecía Calisto. Ahora Melibea arde en amores de Calisto y recurre a Celestina como curandera.

[iv] Ponzoña : veneno

[v] Barrunto : presiento

[vi] Trementina : térébenthine

[vii] Agora : aunque

[viii] Pármeno : criado de Calisto ; Lucrecia : criada de la casa de Melibea

[ix] Çurujanos : cirujanos